



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

C 71.189.24

L'Encyclique de S.S. Léon XIII  
et la Restauration de la Philosophie  
Chretienne

Harvard College  
Library



FROM THE BEQUEST OF  
**JOHN HARVEY TREAT**  
OF LAWRENCE, MASS.  
CLASS OF 1862





# L'ENCYCLIQUE

DE

# S. S. LÉON XIII

ET LA

## RESTAURATION DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

PAR

**A. VAN WEDDINGEN**

Chanoine honoraire de Malines Docteur en Philosophie et en Théologie,

AUMONIER DE LA COUR

---

4<sup>me</sup> ÉDITION

---

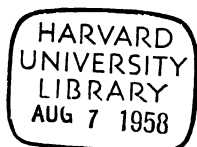
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

**PARIS**  
VICTOR PALMÉ  
Directeur général  
25, RUE DE GRENNELLE, 25

**BRUXELLES**  
J. ALBANEL  
Directeur de la succursale  
29, RUE DES PAROISSIENS, 29

1880

C 71.189.24  
✓



Bruxelles. — Imprimerie POLLEUNIS et CEUTERICK, rue de la Putterie.



L'ENCYCLIQUE  
DE S. S. LÉON XIII

ET LA

RESTAURATION DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

rum perlatae leges ac decreta, et maxime Romanorum Pontificum sollicitudo quotidiana, penes quos, beati Petri Apostolorum Principis in primatu successores, et jus et officium est docendi et confirmandi fratres in fide.— Quoniam vero, Apostolo monente, *per philosophiam et inanem fallaciam* (1) Christifidelium mentes decipi solent, et fidei sinceritas in hominibus corrumpi, idcirco supremi Ecclesiae muneris sui perpetuo esse duxerunt etiam veri nominis scientiam totis viribus provehere, simulque singulari vigilantia providere, ut ad fidei catholicae normam ubique traderentur humanae disciplinae omnes, praesertim vero *philosophia*, a qua nimirum magna ex parte pendet ceterarum scientiarum recta ratio. Id ipsum et nos inter cetera breviter monuimus, Venerabiles Fratres, cum primum Vos Omnes per Litteras Encyclicas allocuti sumus, sed modo rei gravitate, et temporum conditione compellimur rursus Vobiscum agere de ineunda philosophicorum studiorum ratione, quae et bono fidei apte respondeat, et ipsi humanarum scientiarum dignitati sit consentanea.

Si quis in acerbis nostrorum temporum animum intendat, earumque rerum rationem, quae publice et privatim geruntur, cogitatione complectatur, is profecto comperiet, secundam malorum causam, cum eorum quae premunt, tum eorum quae pertimescimus, in eo consistere, quod prava de divinis humanisque rebus scita, e scholis philosophorum jampridem profecta, in omnes civitatis ordines irrepserint, communi plurimorum suffragio recepta. Cum enim insitum homini natura sit, ut in agendo rationem ducem sequatur, si quid intelligentia peccat, in id et voluntas facile labitur: atque ita contingit, ut pravitas opinionum, quarum est in intelligentia sedes, in humanas actiones influat, easque pervertat. Ex adverso, si sana mens hominum fuerit, et solidis verisque principiis firmiter insistat, tum vero in publicum privatumque commodum plurima beneficia progignet. — Equidem non tantum humanae philosophiae vim et auctoritatem esse judicemus: sicut enim, cum primum est religio christiana constituta, per admirabile fidei lumen *non persuasibilibus humanae sapientiae verbis*, diffusum, *sed in ostensione spiritus et virtutis* (2); orbi terrarum contigit ut primaevae dignitati restitueretur; ita etiam in praesens ab omnipotenti potissimum virtute et auxilio Dei expectandum est, ut mortalium mentes, sublati errorum tenebris, resipiscant.

Sed neque spernenda, nec posthabenda sunt naturalia adjumenta, quae divinae sapientiae beneficio fortiter suaviterque omnia disponentis, hominum generi suppetunt; quibus in adjumentis rectum philosophiae usum constat esse praecipuum. Non enim frustra rationis lumen humanae menti Deus inseruit; et tantum abest, ut superaddita fidei lux intelligentia virtutem extinguat aut imminuat, ut potius perficiat, auctisque viribus, habilem ad majora reddat. — Igitur postulat ipsius divinae Providentiae ratio, ut in revocandis ad fidem et ad salutem populis etiam ab humana scientia praesidium quaeratur; quam industriam, probabilem ac sapientem, in more positam fuisse praeclarissimorum Ecclesiae Patrum, antiquitatis monumenta testantur. Illi scilicet neque paucas, neque tenues rationi partes dare consueverunt, quas omnes perbreve complexus est magnus

1 Coloss. II. 8.

2 1 Cor. II. 4.

Augustinus, *huic scientiae tribuens... illud quo fides saluberrima... gignitur, nutritur, defenditur, roboratur* (1).

Ac primo quidem philosophia, si rite a sapientibus usurpetur, iter ad veram fidem quodammodo sternere et munire valet, suorumque alumnorum animos ad revelationem suscipiendam convenienter praeparare: quamobrem a veteribus modo *praevia ad christianam fidem institutio* (2), modo *christianismi praeludium et auxilium* (3), modo *ad Evangelium paedagogus* (4) non immerito appellata est.

Et sane benignissimus Deus, in eo quod pertinet ad res divinas, non eas tantum veritates lumine fidei patefecit, quibus attingendis impar humana intelligentia est, sed nonnullas etiam manifestavit, rationi non omnino impervias, ut scilicet, accedente Dei auctoritate, statim et sine aliqua erroris admixtione omnibus innotescerent. Ex quo factum est, ut quaedam vera, quae vel divinitus ad credendum proponuntur, vel cum doctrina fidei arctis quibusdam vinculis colligantur, ipsi ethnicorum sapientes, naturali tantum ratione praelucente, cognoverint, aptisque argumentis demonstraverint ac vindicaverint.

« Invisibilia enim ipsius », ut Apostolus inquit, « a creatura mundi per » ea, quae facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus » virtus et divinitas (5); *et gentes quae legem non habent... ostendunt » nihilominus opus legis scriptum in cordibus suis* (6). » Haec autem vera, vel ipsis ethnicorum sapientibus explorata, vehementer est opportunum in revelatae doctrinae commodum utilitatemque convertere, ut reipsa ostendatur, humanam quoque sapientiam, atque ipsum adversariorum testimonium fidei christianae suffragari. Quam agendi rationem, non recens introductam, sed veterem esse constat, et sanctis Ecclesiae Patribus saepe usitatam.

Quin etiam venerabiles isti religiosarum traditionum testes et custodes formam quamdam ejus rei et prope figuram agnoscunt in Hebraeorum factis, qui Aegypto excessuri, deferre secum jussi sunt argentea atque aurea Aegyptiorum vasa cum vestibus pretiosis, ut scilicet, mutato repente usu, religioni veri Numinis ea supellex dedicaretur, quae prius ignominiosis ritibus et superstitioni inservierat. Gregorius Neocaesariensis (7) laudat Origenem hoc nomine, quod plura ex ethnicorum placitis ingeniose decerpta, quasi erepta hostibus tela, in patrocinium christianae sapientiae et perniciem superstitionis singulari dexteritate retorsit.

Et parem disputandi morem cum Gregorius Nazienzenus (8), tum Gregorius Nyssenus (9) in Basilio Magno et laudant et probant; Hieronymus vero magnopere commendat in Quadrato Apostolorum discipulo, in Aristide, in Justino, in Irenaeo, aliisque permultis (10). Augustinus autem, « Nonne

(1) De Trin. lib. XIV, c. 4.

(2) Clem. Alex. Strom. lib. 4, c. 46: l. VII, c. 3.

(3) Orig. ad Greg. Thaum.

(4) Clem. Alex. Strom., lib. 4, c. 5.

(5) Rom. 1, 20.

(6) Ib. II, 14, 15.

(7) Orat. paneg. ad Origen.

(8) Vit. Moys.

(9) Carm. 1. Iamb. 3.

(10) Epist. ad Magn.

» aspicimus, *inquit*, quanto auro et argento et veste suffarcinatus exierit  
» de Aegypto Cyprianus, doctor suavissimus et martyr beatissimus? quanto  
» Lactantius? quanto Victorinus, Optatus, Hilarius? ut de vivis taceam,  
» quanto innumerabiles Graeci (1)? » Quod si vero naturalis ratio opimam  
hanc doctrinae segetem prius fudit, quam Christi virtute fecundaretur,  
multo uberiores certe progignet, posteaquam Salvatoris gratia nativas  
humanae mentis facultates instauravit et auxit. — Ecquis autem non videat,  
iter planum et facile per hujusmodi philosophandi genus ad fidem aperiri?

Non his tamen limitibus utilitas circumscribitur, quae ex illo philosophandi instituto dimanat. Et revera divinae sapientiae eloquiis graviter reprehenditur eorum hominum stultitia, qui « de his quae videntur bona,  
» non poterunt intelligere Eum qui est; neque, operibus attendentes,  
» agnoverunt quis esset artifex » (2). Igitur primo loco magnus hic et praeclarus ex humana ratione fructus capitur, quod illa Deum esse demonstret: « a magnitudine enim speciei et creaturae cognoscibiliter  
» poterit Creator horum videri » (3). — Deinde Deum ostendit omnium perfectionum cumulo singulariter excellere, infinita in primis sapientia, quam nulla usquam res latere, et summa justitia, quam pravus nunquam vincere possit affectus, ideoque Deum non solum veracem esse, sed ipsam etiam veritatem falli et fallere nesciam. Ex quo consequi perspicuum est, ut humana ratio plenissimam verbo Dei fidem atque auctoritatem conciliet.

Simili modo ratio declarat, evangelicam doctrinam mirabilibus quibusdam signis, tamquam certis certae veritatis argumentis, vel ab ipsa origine emicuisse: atque ideo omnes, qui Evangelio fidem adjungunt, non temere adjungere, tamquam doctas fabulas secutos (4), sed rationabili prorsus obsequio intelligentiam et iudicium suum divinae subicere auctoritati. Illud autem non minoris pretii esse intelligitur, quod ratio in perspicuo ponat, Ecclesiam a Christo institutam (ut statuit Vaticana Synodus) « ob  
» suam admirabilem propagationem, eximiam sanctitatem et inexhaustam  
» in omnibus locis fecunditatem, ob catholicam unitatem, invictamque stabilitatem, magnum quoddam et perpetuum esse motivum credibilitatis,  
» et divinae suae legationis testimonium irrefragabile (5) ».

Solidissimis ita positus fundamentis, perpetuus et multiplex adhuc requiritur philosophiae usus, ut sacra Theologia naturam, habitum, ingeniumque verae scientiae suscipiat atque induat. In hac enim nobilissima disciplinarum magnopere necesse est, ut multae ac diversae caelestium doctrinarum partes in unum veluti corpus colligantur, ut suis quaeque locis convenienter dispositae, et ex propriis principiis derivatae apto inter se nexu cohaereant; demum ut omnes et singulae suis iisque invictis argumentis confirmantur. — Nec silentio praetereunda, aut minimi facienda est accuratior illa atque uberiores rerum quae creduntur cognitio, et ipsorum fidei mysteriorum, quoad fieri potest, aliquanto lucidior intelligentia, quam Augustinus alique Patres et laudarunt et assequi studuerunt, quam-

(1) De Doctr. Christ., I, II, c. 40.

(2) Sap. XIII, 1.

(3) Sap. XIII, 5.

(4) II. Pet. I, 16.

(5) Const. dogm. de Fid. cathol., c. 3.

que ipsa Vaticana Synodus (1) fructuosissimam esse decrevit. Eam siquidem cognitionem et intelligentiam plenius et facilius certe illi consequuntur, qui cum integritate vitae fideique studio ingenium conjungunt philosophicis disciplinis expoliturum, praesertim cum eadem Synodus Vaticana, do-  
» ceat, ejusmodi sacrorum dogmatum intelligentiam « tum ex eorum, quae  
» naturaliter cognoscuntur, analogia; tum e mysteriorum ipsorum nexu  
» inter se et cum fine hominis ultimo » peti oportere (2).

Postremo hoc quoque ad disciplinas philosophicas pertinet, veritates divinitus traditas religiose tueri, et iis qui oppugnare audeant resistere. Quam ad rem, magna est philosophiae laus, quod fidei propugnaculum ac veluti firmum religionis munimentum habeatur. « Est quidem, » sicut Clemens Alexandrinus testatur, « per se perfecta et nullius indigna Servatoris doctrina, » cum sit Dei virtus et sapientia. Accedens autem graeca philosophia veritatem non facit potentior; sed cum debiles efficiat sophistarum adversus eam argumentationes et propulset dolosas adversus veritatem insidias, dicta est vineae apta sepes et vallus (3). » Profecto sicut inimici catholici nominis, adversus religionem pugnaturi, bellicos apparatus plerumque a philosophica ratione mutuuntur, ita divinarum scientiarum defensores plura e philosophiae penu depromunt, quibus revelata dogmata valeant propugnare. Neque mediocriter in eo triumphare fides christiana censenda est, quod adversariorum arma, humanae rationis artibus ad nocendum comparata, humana ipsa ratio potenter expediteque repellat.

Quam speciem religiosi certaminis ab ipso gentium Apostolo usurpatam commemorat S. Hieronymus scribens ad Magnum: « Ductor christiani » exercitus Paulus et orator invictus, pro Christo causam agens, etiam » inscriptionem fortuitam arte torquet in argumentum fidei: dederat » enim a vero David extorquere de manibus hostium gladium, et Goliath » superbissimi caput proprio mucrone truncare » (4). Atque ipsa Ecclesia istud a philosophia praesidium christianos doctores petere non tantum suadet, sed etiam jubet. Etenim Concilium Lateranense V, posteaquam constituit, « omnem assertionem veritati illuminatae fidei contrariam omnino » falsam esse, eo quod verum vero minime contradicat » (5), philosophiae doctoribus praecipit, ut in dolosis argumentis dissolvendis studiose versentur; siquidem, ut Augustinus testatur, « si ratio contra divinarum » Scripturarum auctoritatem redditur, quamlibet acuta sit, fallit veri » similitudine; nam vera esse non potest (6). »

Verum ut pretiosis hisce, quos memoravimus, afferendis fructibus par philosophia inveniatur, omnino oportet, ut ab eo tramite nunquam deflectat, quem et veneranda Patrum antiquitas ingressa est, et Vaticana Synodus solemnium auctoritatis suffragio comprobavit. Scilicet cum plane compertum sit plurimas ex ordine supernaturali veritates esse accipiendas, quae cujuslibet ingenii longe vincunt acumen, ratio humana, propriae infirmitatis conscia, majora se affectare ne audeat, neque easdem veritates negare, neve propria virtute metiri, neu pro lubitu interpretari; sed eas

(1) Const. cit., c. 4.

(2) Ib., ibid.

(3) Strom. lib. 4, c. 20.

(4) Epist. ad Magn.

(5) Bulla Apostolici regiminis.

(6) Epist. 447 (al. 7) ad Marcellin., n° 7.

potius plena atque humili fide suscipiat, et summi honoris loco habeat, quod sibi liceat, in morem ancillae et pedisequae, famulari caelestibus doctrinis, easque aliqua ratione, Dei beneficio attingere. — In iis autem doctrinarum capitibus, quae percipere humana intelligentia naturaliter potest, aequum plane est, sua methodo, suisque principiis et argumentis uti philosophiam : non ita tamen, ut auctoritati divinae sese audacter subtrahere videatur. Imo, cum constet, ea quae revelatione innotescunt, certa veritate pollere, et quae fidei adversantur pariter cum recta ratione pugnare, noverit philosophus catholicus se fidei simul et rationis jura violaturum si conclusionem aliquam amplectatur, quam revelatae doctrinae repugnare intellexerit.

Novimus profecto non deesse, qui facultates humanae naturae plus nimio extollentes, contendunt, hominis intelligentiam, ubi semel divinae auctoritati subjiciatur, e nativa dignitate excidere, et quodam quasi servitutis jugo demissam plurimum retardari atque impederi quominus ad veritatis excellentiaeque fastigium progrediatur. — Sed haec plena erroris et fallaciae sunt ; eoque tandem spectant, ut homines, summa cum stultitia, nec sine crimine ingrati animi, sublimiores veritates repudient, et divinum beneficium fidei, ex qua omnium honorum fontes etiam in civilem societatem fluxere, sponte rejiciant. Etenim cum humana mens, certis finibus, iisque satis angustis, conclusa teneatur, pluribus erroribus et multarum rerum ignorationi est obnoxia. Contra fides christiana, cum Dei auctoritate nitatur, certissima est veritatis magistra ; quam qui sequitur, neque errorum laqueis irretitur, neque incertarum opinionum fluctibus agitur. Quapropter qui philosophiae studium cum obsequio fidei christianae conjungunt, ii optime philosophantur ; quandoquidem divinarum veritatum splendor, animo exceptus, ipsam juvat intelligentiam ; cui non modo nihil de dignitate detrahit, sed nobilitatis, acuminis, firmitatis plurimum addit.

Cum vero ingenii aciem intendunt in refellendis sententiis, quae fidei repugnant, et in probandis quae cum fide cohaerent, digne ac perutiliter rationem exercent ; in illis enim prioribus, causas erroris deprehendunt, et argumentorum, quibus ipsae fulciuntur, vitium dignoscunt : in his autem posterioribus, rationum momentis potiuntur, quibus solide demonstrantur et cuilibet prudenti persuadeantur. Hac vero industria et exercitatione augeri mentis opes et explicari facultates qui neget, ille veri falsique discrimen nihil conducere ad profectum ingenii, absurde contendat necesse est. Merito igitur Vaticana Synodus praeclara beneficia, quae per fidem rationi praestantur, his verbis commemorat : « Fides rationem ab erroribus » liberat ac tuetur, eamque multiplici cognitione instruit (1). » Atque idcirco homini, si saperet, non culpanda fides, veluti rationi et naturalibus veritatibus inimica, sed dignae potius Deo grates essent habendae, vehementerque laetandum, quod, inter multas ignorantiae causas, et in mediis errorum fluctibus, sibi fides sanctissima illuxerit quae, quasi sidus amicum, citra omnem errandi formidinem portum veritatis commonstrat.

Quod si, Venerabiles Fratres, ad historiam philosophiae respiciatis, cuncta, quae paulo ante diximus, re ipsa comprobari intelligetis. Et sane philosophorum veterum, qui fidei beneficio caruerunt, etiam qui habebantur sapientissimi, in pluribus deterrime errarunt. Nostis enim, inter

(1) Const. dogmat. de Fide cathol., c. 4.

nonnulla vera, quam saepe falsa et absona, quam multa incerta et dubia tradiderint de vera divinitatis ratione, de prima rerum origine, de mundi gubernatione, de divina futurorum cognitione, de malorum causa et principio, de ultimo fine hominis aeternaque beatitudine, de virtutibus et vitiis, aliisque doctrinis, quarum vera certaue notitia nihil magis est hominum generi necessarium. — Contra vero primi Ecclesiae Patres et Doctores, qui satis intellexerant, ex divinae voluntatis consilio, restitutorem humanae etiam scientiae esse Christum, qui Dei virtus est Deique sapientia (1), et « in quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi (2) », veterum sapientum libros investigandos, eorumque sententias cum revelatis doctrinis conferendas suscipere: prudentique delectu quae in illis vere dicta et sapienter cogitata occurrerent, amplexi sunt, ceteris omnibus vel emendatis vel rejectis. Jam providissimus Deus, sicut ad Ecclesiae defensionem martyres fortissimos, magnae animae prodigos, contra tyrannorum saevitiam excitavit, ita philosophis falsi nominis aut haereticis viros sapientia maximos objecit, qui revelatarum veritatum thesaurum etiam rationis humanae praesidio tuerentur. Itaque ab ipsis Ecclesiae primordiis, catholica doctrina eos nacta est adversarios multo infensissimos, qui christianorum dogmata et instituta irridentes, ponebant plures esse deos, mundi materiam principio causaue caruisse, rerumque cursum caeca quadam vi et fatali contineri necessitate, non divinae providentiae consilio administrari. Jamvero cum his insanientis doctrinae magistris mature congressi sunt sapientes viri quos *Apologetas* nominamus, qui, fide praeunte, ab humana quoque sapientia argumenta sumpserunt, quibus constituerent, unum Deum, omni perfectionum genere praestantissimum esse colendum; res omnes e nihilo omnipotenti virtute productas, illius sapientia vigere, singulasque ad proprios fines dirigi ac moveri.

Principem inter illos sibi locum vindicat *S. Justinus* martyr, qui posteaquam celeberrimas Graecorum Academias, quasi experiendo, lustrasset, plenoque ore nonnisi ex revelatis doctrinis, ut idem ipse fatetur, veritatem hauriri posse pervidisset, illas toto animi ardore complexus, calumniis purgavit, penes Romanorum Imperatores acriter copioseque defendit, et non pauca graecorum philosophorum dicta cum eis composuit. Quod et *Quadratus* et *Aristides*, *Hermias* et *Athenagoras* per illud tempus egregie praestiterunt. — Neque minorem in eadem causa gloriam adeptus est *Irenaeus*, martyr invictus, Ecclesiae Lugdunensis Pontifex: qui cum strenue refutaret perversas orientalium opiniones, Gnosticorum opera per fines romani imperii disseminatas, « origines haereseon singularum (auctore Hieronymo) et ex quibus philosophorum fontibus emanarint.... explicavit (3). » — Nemo autem non novit *Clementis Alexandrini* disputationes, quas idem Hieronymus sic, honoris causa, commemorat: « Quid in illis indoctum? imo quid non de media philosophia est (4)? » Multa ipse quidem incredibili varietate disseruit ad condendam philosophiae historiam, ad artem dialecticam rite exercendam ad concordiam rationis cum fide conciliandam utilissima. — Hunc secutus *Origenes*, scholae Alexandrinae

(1) I. Cor., 24.

(2) Coloss. II, 3.

(3) Epist. ad Magn.

(4) Loco cit.

magisterio insignis, graecorum et orientalium doctrinis eruditissimus, perplura eademque laboriosa edidit volumina, divinis litteris explanandis, sacrisque dogmatibus illustrandis mirabiliter opportuna; quae licet erroribus, saltem ut nunc extant, omnino non vacent, magnam tamen complectuntur vim sententiarum, quibus naturales veritates et numero et firmitate augentur.

Pugnat cum haereticis *Tertullianus* auctoritate sacrarum Litterarum; cum philosophis, mutato armorum genere, philosophice; hos autem tam acute et erudite convincit, ut iisdem palam fidenterque objiciat: « Neque de scientia, neque de disciplina, ut putatis, aequamur (1). » — *Arnobius* etiam, vulgatis adversus gentiles libris, et *Lactantius* divinis praesertim Institutionibus, pari eloquentia et robore dogmata ac praecepta catholicae sapientiae persuadere hominibus strenue nituntur, non sic philosophiam evertentes, ut Academici solent (2), sed partim suis armis, partim vero ex philosophorum inter se concertatione sumptis eos revincentes (3). — Quae autem de anima humana, de divinis attributis, aliisque maximi momenti quaestionibus magnus *Athanasius* et *Chrysostomus* oratorum princeps, scripta reliquerunt, ita, omnium judicio, excellunt, ut prope nihil ad illorum subtilitatem et copiam addi posse videatur. — Et ne singulis recensendis nimii simus, summorum numero virorum, quorum est mentio facta, adjungimus *Basilium* magnum et utrumque *Gregorium*, qui, cum Athenis, ex domicilio totius humanitatis, existiissent philosophiae omnis apparatu affatim instructi, quas sibi quisque doctrinae opes inflammato studio pepererat, eas ad haereticos refutandos, instituendosque christianos converterunt.

Sed omnibus veluti palmam praeripuisse visus est *Augustinus*, qui ingenio praepotens, et sacris profanisque disciplinis ad plenum imbutus, contra omnes suae aetatis errores acerrime dimicavit fide summa, doctrina pari. Quem ille philosophiae locum non attigit; imo vero quem non diligentissime investigavit, sive cum altissima fidei mysteria et fidelibus aperiret, et contra adversariorum vesanos impetus defenderet; sive cum Academicorum aut Manichaeorum commentis deletis, humanae scientiae fundamenta et firmitudinem in tuto collocavit, aut malorum, quibus premuntur homines, rationem et originem et causas est persecutus? Quanta de Angelis, de anima, de mente humana, de voluntate et libero arbitrio, de religione et de beata vita, de tempore et aeternitate, de ipsa quoque mutabilium corporum natura subtilissime disputavit? — Post id tempus per Orientem *Joannes Damascenus*, Basilii et Gregorii Nazianzeni vestigia ingressus, per Occidentem vero *Boëtius* et *Anselmus*, Augustini doctrinas professi, patrimonium philosophiae plurimum locupletarunt.

Exinde mediae aetatis Doctores, quos *Scholasticos* vocant, magnae molis opus aggressi sunt, nimirum segetes doctrinae fecundas et uberes, amplissimis Sanctorum Patrum voluminibus diffusas, diligenter congerere, congestasque uno velut loco condere, in posterorum usum et commoditatem. — Quae autem scholasticae disciplinae sit origo in doles et excellentia, juvat hic, Venerabiles Fratres, verbis sapientissimi viri, Praedecessoris

(1) Apologet. S. 46.

(2) Instit. VII, c. 7.

(3) De Opif. Dei, c. 21.



Nostris, Sixti V. fusius aperire : « Divino Illius munere, qui solus dat  
» spiritum scientiae et sapientiae et intellectus, quique Ecclesiam suam  
» per saeculorum aetates, prout opus est, novis beneficiis auget, novis  
» praesidiis instruit, inventa est a majoribus nostris sapientissimis viris,  
» Theologia scholastica, quam duo potissimum gloriosi Doctores, angelicus  
» S. Thomas et seraphicus S. Bonaventura, clarissimi hujus facultatis  
» professores..... excellenti ingenio, assiduo studio, magnis laboribus et  
» vigiliis excoluerunt atque ornarunt, eamque optime dispositam, multisque  
» modis praeclare explicatam posteris tradiderunt. Et hujus quidem tam  
» salutaris scientiae cognitio et exercitatio, quae ab uberrimis divinarum  
» Litterarum, summorum Pontificum, sanctorum Patrum et Conciliorum  
» fontibus dimanat, semper certe maximum Ecclesiae adjumentum afferre  
» potuit, sive ad Scripturas ipsas vere et sane intelligendas et interpre-  
» tandas, sive ad Patres securius et utilius perlegendos et explicandos,  
» sive ad varios errores et haereses detegendas et refellendas : his vero  
» novissimis diebus, quibus jam advenerunt tempora illa periculosa ab  
» Apostolo descripta, et homines blasphemi, superbi, seductores proficiunt  
» in pejus, errantes et alios in errorem mittentes, sanae catholicae fidei  
» dogmatibus confirmandis et haeresibus confutandis pernecessaria est (1). »

Quae verba quamvis Theologiam scholasticam dumtaxat complecti videantur, tamen esse quoque de Philosophia ejusque laudibus accipienda perspicitur. Siquidem praeclarae dotes, quae Theologiam scholasticam hostibus veritatis faciunt tantopere formidolosam, nimirum, ut idem Pontifex addit, « apta illa et inter se nexa rerum et causarum cohaerentia, » ille ordo et dispositio tamquam militum in pugnando instructio, illae » dilucidae definitiones et distinctiones, illa argumentorum firmitas et » acutissimae disputationes, quibus lux a tenebris, verum a falso distin- » guitur, haeticorum mendacia multis praestigiis et fallaciis involuta, » tamquam veste detracta patefiunt et denudantur (2), » praeclare, inquis, et mirabiles istae dotes unice a recto usu repetendae sunt ejus philo- » sophiae, quam magistri scholastici, data opera et sapienti consilio, in disputationibus etiam theologis, passim usurpare consueverunt. — Prae- » terea cum illud sit scholasticorum Theologorum proprium ac singulare, ut scientiam humanam ac divinam arctissimo inter se vinculo conjunxerint, profecto Theologia, in qua illi excelluerunt, non erat tantum honoris et commendationis ab opinione hominum adeptura, si mancam atque imperfectam aut levem philosophiam adhibuissent.

Jamvero inter Scholasticos Doctores, omnium princeps et magister longe eminent *Thomas Aquinas* : qui, uti Cajetanus animadvertit, veteres « doctores sacros quia summe veneratus est, ideo intellectum omnium » quodammodo sortitus est (3). » Illorum doctrinas, velut dispersi cjusdam corporis membra, in unum Thomas collegit et coagmentavit, miro ordine digessit, et magnis incrementis ita adauxit, ut catholicae Ecclesiae singulare praesidium et decus jure meritoque habeatur. — Ille quidem ingenio docilis et acer, memoria facilis et tenax, vitae integerrimus, veritatis unice amator, divina humanaque scientia praedives, Soli comparatus, orbem terrarum calore virtutum fovit, et doctrinae splendore complevit.

(1) Bulla Triumphantis, an. 1588.

(2) Bulla cit.

(3) In 2, 2, q. 148, a. 4, in finem.

Nulla est philosophiae pars, quam non acute simul et solide pertractarit: de legibus ratiocinandi, de Deo et incorporeis substantiis, de homine, aliisque sensibilibus rebus, de humanis actibus eorumque principiis ita disputavit, ut in eo neque copiosa quaestionum seges, neque apta partium dispositio, neque optima procedendi ratio, neque principiorum firmitas, aut argumentorum robur, neque dicendi perspicuitas aut proprietas, neque abstrusa quaeque explicandi facilitas desideretur.

Illuc etiam accedit, quod philosophicas conclusiones angelicus Doctor speculatus est in rerum rationibus et principiis, quae quamlatissime patent, et infinitarum fere veritatum semina suo velut gremio concludunt, a posterioribus magistris opportuno tempore et uberrimo cum fructu aperienda. Quam philosophandi rationem cum in erroribus refutandis pariter adhibuerit, illud a se ipse impetravit, ut superiorum temporum errores omnes unus debellarit, et ad profligandos, qui perpetua vice in posterum exorturi sunt, arma invictissima suppeditarit. — Praeterea rationem, ut par est, a fide apprime distinguens, utramque tamen amice consocians, utriusque tum jura conservavit, tum dignitati consuluit, ita quidem ut ratio ad humanum fastigium Thomae pennis evecta, jam fere nequeat sublimius assurgere; neque fides a ratione fere possit plura aut validiora adjumenta praestolari, quam quae jam est per Thomam consecuta.

Has ob causas, doctissimi homines, superioribus praesertim aetatibus, theologiae et philosophiae laude praestantissimi, conquisitis incredibili studio Thomae voluminibus immortalibus, angelicae sapientiae ejus sese non tam excolendos, quam penitus innutriendos tradiderunt. — Omnes prope conditores et legiferos Ordinum religiosorum jussisse constat sodales suos, doctrinis S. Thomae studere et religiosius haerere, cauto, ne cui eorum impune liceat a vestigiis tanti viri vel minimum discedere. Ut Dominicanam familiam praetereamus, quae summo hoc magistro jure quodam suo gloriatur, ea lege teneri Benedictinos, Carmelitas, Augustinianos, Societatem Jesu, aliosque sacros Ordines complures, statuta singulorum testantur.

Atque hoc loco magna cum voluptate provolat animus ad celeberrimas illas, quae olim in Europa floruerunt, Academias et Scholas, Parisiensem nempe, Salmantinam, Complutensem, Duacenam, Tolosanam, Lovaniensem, Patavinam, Bononiensem, Neapolitanam, Conimbricensem, aliasque permultas. Quarum Academiarum nomen aetate quodammodo crevisse, rogatasque sententias, cum graviora agerentur negotia, plurimum in omnes partes valuisse, nemo ignorat. Jam vero compertum est, in magnis illis humanae sapientiae domiciliis, tamquam in suo regno, Thomam consedissem principem; atque omnium vel doctorum vel auditorum animos miro consensu in unius angelici Doctoris magisterio et auctoritate conquievisse.

Sed, quod pluris est, Romani Pontifices Praedecessores Nostri sapientiam Thomae Aquinatis singularibus laudum praeconiis, et testimoniis amplissimis prosecuti sunt. Nam Clemens VI (1), Nicolaus V (2), Benedictus XIII (3) alique testantur, admirabili ejus doctrina universam Ecclesiam illustrari; S. Pius V (4) vero fatetur eadem doctrina haereses confusas et convictas dissipari, orbemque universum a pestiferis quotidie liberari erroribus; alii

(1) Bulla in ordine.

(2) Breve ad Frat. ord. Praed. 1551.

(3) Bulla Pretiosus.

(4) Bulla Mirabilis.

cum Clemente XII (1), uberrima bona ab ejus scriptis in Ecclesiam universam dimanasse, Ipsumque eodem honore colendum esse affirmant, qui summis Ecclesiae doctoribus, Gregorio, Ambrosio, Augustino et Hieronymo defertur; alii tandem S. Thomam proponere non dubitarunt Academiis et magnis Lyceis exemplar et magistrum, quem tuto pede sequerentur.

Qua in re memoratu dignissima videntur B. Urbani V verba ad Academiam Tolosanam: *Volumus et tenore praesentium vobis injungimus, ut B. Thomae doctrinam tamquam veridicam et catholicam sectemini, eandemque studeatis totis viribus ampliari* (2). Urbani autem exemplum Innocentius XII (3) in Lovaniensi studiorum Universitate, et Benedictus XIV (4) in Collegio Dionysiano Granatensium renovarunt. — His vero Pontificum maximorum de Thoma Aquinate judiciis, veluti cumulus, Innocentii VI testimonium accedat: *Hujus (Thomae), doctrina prae ceteris, excepta canonica, habet proprietatem verborum, modum dicendorum, veritatem sententiarum, ita ut nunquam qui eam tenuerint, inveniantur a veritatis tramite deviasse, et qui eam impugnaverit, semper fuerit de veritate suspectus* (5).

Ipsa quoque Concilia Ecumenica, in quibus eminent lectus ex toto orbe terrarum flos sapientiae, singularem Thomae Aquinati honorem habere perpetuo studuerunt. In Concilio Lugdunensi, Viennensi, Florentino, Vaticano, deliberationibus et decretis Patrum interfuisse Thomam et pene praefuisse dixeris, adversus errores Graecorum, haeticorum et rationalistarum ineluctabili vi et faustissimo exitu decertantem. — Sed haec maxima est et Thomae propria, nec cum quopiam ex doctoribus catholicis communicata laus, quod Patres Tridentini, in ipso medio conclavi Ordini habendo, una cum divinae Scripturae codicibus et Pontificum Maximorum decretis, *Summam Thomae Aquinatis super altari patere voluerunt, unde consilium, rationes, oracula peterentur*.

Postremo haec quoque palma viro incomparabili reservata videbatur, ut ab ipsis catholici nominis adversariis obsequia, praeconia, admirationem extorqueret. Nam exploratum est, inter haeticarum factionum duces non defuisse, qui palam profiterentur, sublata semel e medio doctrina Thomae Aquinatis, se facile posse *cum omnibus catholicis doctoribus subire certamen et vincere, et Ecclesiam dissipare* (6). — Inanis quidem spes, sed testimonium non inane.

His rebus et causis, Venerabiles Fratres, quoties respicimus ad bonitatem, vim praeclarasque utilitates ejus disciplinae philosophicae, quam majores nostri adamarunt, judicamus temere esse commissum, ut eidem suus honos non semper, nec ubique permanserit: praesertim cum philosophiae scholasticae et usum diuturnum et maximorum virorum iudicium, et, quod caput est, Ecclesiae suffragium favisse constaret. Atque in veteris doctrinae locum nova quaedam philosophiae ratio hac illac successit, unde non ii percepti sunt fructus optabiles ac salutare, quos Ecclesia et ipsa civilis societas maluissent. Adnitentibus enim Novatoribus saeculi XVI, placuit philo-

(1) Bulla Verbo Dei.

(2) Const. V, data die 3. aug. 1368. ad cancell. Univ. Tolos.

(3) Litt. in forma Brev. die 6 febr. 1694.

(4) Litt. in forma Brev. die 21 aug. 1732.

(5) Serm. de S. Thoma.

(6) Beza — Bucerus.

sophari citra quempiam ad fidem respectum, petita dataque vicissim potestate, quaelibet pro lubitu ingenioque excogitandi.

Qua ex re pronum fuit, genera philosophiae plus aequo multiplicari, sententiasque diversas atque inter se pugnantes oriri etiam de iis rebus, quae sunt in humanis cognitionibus praecipuae. A multitudine sententiarum ad haesitationes dubitationesque persaepe ventum est; a dubitationibus vero in errorem quam facile mentes hominum delabantur, nemo est qui non videat. — Hoc autem novitatis studium, cum homines imitatione trahantur, catholicorum quoque philosophorum animos visum est alicubi pervasisse; qui patrimonio antiquae sapientiae posthabito, nova moliri, quam vetera novis augere et perficere maluerunt, certe minus sapienti consilio, et non sine scientiarum detrimento.

Etenim multiplex haec ratio doctrinae, cum in magistrorum singulorum auctoritate arbitrioque nitatur, mutabile habet fundamentum eaque de causa non firmam atque stabilem neque robustam, sicut veterem illam, sed nutantem et levem facit philosophiam. Cui si forte contingat, hostium impetu ferendo vix parem aliquando inveniri, ejus rei agnoscat in seipsa residere causam et culpam. — Quae cum dicimus, non eos profecto improbamus doctos homines atque solertes, qui industriam et eruditionem suam, ac novorum inventorum opes ad excolendam philosophiam afferunt; id enim probe intelligimus ad incrementa doctrinae pertinere. Sed magnopere cavendum est, ne in illa industria atque eruditione tota aut praecipua exercitatio versetur. — Et simili modo de sacra Theologia judicetur; quam multiplici eruditionis adjumento juvari atque illustrari quidem placet, sed omnino necesse est, gravi Scholasticorum more tractari, ut, revelationis et rationis conjunctis in illa viribus, *invictum fidei propugnaculum* (1) esse perseveret.

Optimo itaque consilio cultores disciplinarum philosophicarum non pauci, cum ad instaurandam utiliter philosophiam novissime animum adjecerint, praeclaram Thomae Aquinatis doctrinam restituere, atque in pristinum decus vindicare studuerunt et student. Pari voluntate plures ex ordine Vestro, Venerabiles Fratres, eamdem alacriter viam esse ingressos, magna cum animi nostri laetitia cognovimus. Quos cum laudamus vehementer, tum hortamur, ut in suscepto consilio permaneant: reliquos vero omnes ex Vobis singulatim monemus, nihil Nobis esse antiquius et optabilius, quam ut sapientiae rivos purissimos ex angelico Doctore jugi et praedivite vena dimanantes, studiosae juventuti large copioseque universi praebeatis.

Quae autem faciunt, ut magno id studio velimus, plura sunt. — Principio quidem, cum in hac tempestate nostra, machinationibus et astu fallacis cujusdam sapientiae, christiana fides oppugnari soleat, cuncti adolescentes, sed ii nominatim qui in Ecclesiae spem succrescunt, pollenti ac robusto doctrinae pabulo ob eam causam enutriendi sunt, ut viribus validi, et copioso armorum apparatu instructi, mature assuescant causam religionis fortiter et sapienter agere, *parati semper*, secundum Apostolica monita, *ad satisfactionem omni poscenti rationem de ea, quae in nobis est, spe* (2), *et exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt, arguere* (3).

(1) Sixt. V. Bull. cit.

(2) I Pet. III, 43.

(3) Tit. I, 9.

Deinde plurimi ex iis hominibus qui, abalienato a fide animo, instituta catholica oderunt, solam sibi esse magistram ac ducem rationem profitentur. Ad hos autem sanandos, et in gratiam cum fide catholica restituendos, praeter supernaturale Dei auxilium, nihil esse opportunius arbitramur, quam solidam Patrum et Scholasticorum doctrinam, qui firmissima fidei fundamenta, divinam illius originem, certam veritatem, argumenta quibus suadetur, beneficia in humanum genus collata, perfectamque cum ratione concordiam tanta evidentia et vi commonstrant, quanta flectendis mentibus vel maxime invitis et repugnantibus abunde sufficiat.

Domestica vero, atque civilis ipsa societas, quae ob perversarum opinionum pestem quanto in discrimine versetur, universi perspicimus, profecto pacatior multo et securior consisteret, si in Academiis et scholis sanior traderetur, et magisterio Ecclesiae conformior doctrina, qualem Thomae Aquinatis volumina complectuntur. Quae enim de germana ratione libertatis, hoc tempore in licentiam abeuntis, de divina cujuslibet auctoritatis origine, de legibus earumque vi, de paterno et aequo summorum Principum imperio, de obtemperacione sublimioribus potestatibus, de mutua inter omnes caritate; quae scilicet de his rebus et aliis generis ejusdem a Thoma disputantur, maximum atque invictum robur habent ad evertenda ea juris novi principia quae pacato rerum ordini et publicae saluti periculosa esse dignoscuntur.

Demum cunctae humanae disciplinae spem incrementi praecipere, plurimumque sibi debent praesidium polliceri ab hac, quae Nobis est proposita, disciplinarum philosophicarum instauratione. Etenim a philosophia tamquam a moderatrice sapientia, sanam rationem rectumque modum bonae artes mutuari, ab eaque, tamquam vitae communi fonte, spiritum haurire consueverunt. Facto et constanti experientia comprobatur, artes liberales tunc maxime floruisse, cum incolumis honor et sapiens iudicium philosophiae stetit; neglectas vero et prope oblitteratas jacuisse, inclinata atque erroribus vel ineptiis implicita philosophia. — Quapropter etiam physicae disciplinae quae nunc tanto sunt in pretio, et tot praecclare inventis singularem ubique cient admirationem sui, ex restituta veterum philosophia non modo nihil detrimenti, sed plurimum praesidii sunt habiturae.

Illarum enim fructuosae exercitationi et incremento non sola satis est consideratio factorum, contemplatioque naturae, sed, cum facta constiterint, altius assurgendum est, et danda solerter opera naturis rerum corporearum agnoscendis, investigandisque legibus, quibus parent, et principiis, unde ordo illarum et unitas in varietate, et mutua affinitas in diversitate proficiscuntur. Quibus investigationibus mirum quantam philosophia scholastica vim et lucem, et opem, est allatura, si sapienti ratione tradatur.

Qua in re et illud monere juvat, non nisi per summan injuriam eidem philosophiae vitio verti, quod naturalium scientiarum profectui et incremento adversetur. Cum enim Scholastici, sanctorum Patrum sententiam secuti, in Anthropologia passim tradiderint, humanam intelligentiam non nisi ex rebus sensibilibus ad noscendas res corpore materiaque carentes evehi, sponte sua intellexerunt, nihil esse philosopho utilius, quam naturae arcana diligenter investigare, et in rerum physicarum studio diu multumque versari. Quod et facto suo confirmarunt: nam S. Thomas, B. Albertus magnus, aliique Scholasticorum principes, non ita se contemplationi philosophiae dederunt, ut non etiam multum operae in naturalium rerum cognitione

collocarint : imo non pauca sunt in hoc genere dicta eorum et scita, quae recentes magistri probent, et cum veritate congruere fateantur. Praeterea hac ipsa aetate, plures iique insignes scientiarum physicarum doctores palam aperteque testantur, inter certas ratasque recentioris Physicae conclusiones, et philosophica Scholae principia nullam veri nominis pugnam existere.

Nos igitur, dum edicimus libenti gratoque animo excipiendum esse quidquid sapienter dictum, quidquid utiliter fuerit a quopiam inventum atque excogitatum, Vos omnes, Venerabiles Fratres, quam enixe hortamur, ut ad catholicae fidei tutelam et decus, ad societatis bonum, ad scientiarum omnium incrementum auream sancti Thomae sapientiam restituatis, et quam latissime propagatis. Sapientiam sancti Thomae dicimus : si quid enim est a doctoribus scholasticis vel nimia subtilitate quaesitum, vel parum considerate traditum, si quid cum exploratis posterioris aevi doctrinis minus cohaerens, vel denique quoquo modo non probabile, id nullo pacto in animo est aetati nostrae ad imitandum proponi.

Ceterum, doctrinam Thomae Aquinatis studeant magistri, a Vobis intelligenter lecti, in discipulorum animos insinuare ; ejusque prae ceteris soliditatem atque excellentiam in perspicuo ponant. Eamdem Academiae a Vobis institutae aut instituendae illustrent ac tueantur, et ad grassantium errorum refutationem adhibeant. — Ne autem supposita pro vera, neu corrupta pro sincera bibatur, providete ut sapientia Thomae ex ipsis ejus fontibus hauriatur, aut saltem ex iis rivis, quos ab ipso fonte deductos, adhuc integros et illimes decurrere certa et concors doctorum hominum sententia est : sed ab iis, qui exinde fluxisse dicuntur, re autem alienis et non salubribus aquis creverunt, adolescentium animos arcendo curate.

Probe autem novimus conatus Nostros irritos futuros, nisi communia cepta, Venerabiles Fratres, Ille secundet, qui *Deus scientiarum* in divinis eloquiis (1) appellatur ; quibus etiam monemur, *omne datum optimum et omne donum perfectum desursum esse, descendens a Patre luminum* (2). Et rursus : *Si quis indiget sapientia, postulet a Deo ; qui dat omnibus affluenter, et non improperat, et dabitur ei* (3). — Igitur hac quoque in re exempla sequamur Doctoris angelici, qui numquam se lectioni aut scriptioni dedit, nisi propitiato precibus Deo : quique candidus confessus est, quidquid sciret, non tam se studio aut labore suo sibi peperisse, quam divinitus accepisse : ideoque humili et concordii obsecratione Deum simul omnes exoremus, ut in Ecclesiae filios spiritum scientiae et intellectus emittat, et aperiat eis sensum ad intelligendam sapientiam. Atque ad uberiores percipiendos divinae bonitatis fructus, etiam B. Virginis Mariae, quae sedes sapientiae appellatur, efficacissimum patrocinium apud Deum interponite ; simulque deprecatore adhibete purissimum Virginis Sponsum B. Josephum, et Petrum ac Paulum Apostolos maximos, qui orbem terrarum, impura errorum lue corruptum, veritate renovarunt, et caelestis sapientiae lumine compleverunt.

Denique divini auxilii spe freti, et pastorali Vestro studio confisi, Apostolicam benedictionem, caelestium munerum auspicem et singularis Nostrae benevolentiae testem, Vobis omnibus, Venerabiles Fratres, universoque Clero et populo singulis commisso peramanter in Domino impertimur.

Datum Romae, apud S. Petrum, die 4 Augusti ann. 1879. Pontificatus Nostri anno Secundo.

LEO PP. XIII.

(1) I. Reg. II, 3.

(2) Jac. I, 47.

(3) Ibid. V, 5.

# LETTRE ENCYCLIQUE

DE  
NOTRE TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE LÉON XIII

A TOUS LES PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES  
DU MONDE CATHOLIQUE

EN GRÂCE ET EN COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE

---

DE LA

Restauration de la philosophie chrétienne dans les écoles catholiques

SELON L'ESPRIT DU DOCTEUR ANGÉLIQUE

SAINTE THOMAS D'AQUIN

---

*A tous nos Vénérables frères les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques du monde catholique, en grâce et communion avec le Siège Apostolique.*

LÉON XIII, PAPE

Vénérables frères,

Salut et bénédiction apostolique.

Le Fils unique de Dieu, descendu sur la terre pour apporter au genre humain le salut ainsi que la divine sagesse, octroya au monde un bienfait immense et admirable quand, sur le point de remonter aux cieux, il enjoignit aux apôtres d'*aller et d'enseigner toutes les nations* (1), et qu'il laissa l'Église fondée par lui, pour commune et suprême maîtresse de tous les peuples. Car les hommes que la vérité avait délivrés, la vérité seule pouvait les garder : et les fruits des célestes doctrines, fruits de vie et de salut pour l'homme, n'eussent point été durables, si le Seigneur n'avait constitué, pour instruire les esprits dans la foi, un magistère perpétuel. Soutenue par les promesses, appuyée sur la charité de son divin Auteur, l'Église accomplit fidèlement l'ordre reçu, ne perdant jamais de vue, poursuivant de toute son énergie un même but : enseigner la religion, combattre sans relâche l'erreur. C'est là que tendent les labeurs et les veilles de l'épiscopat tout entier ; c'est à ce but qu'aboutissent les lois et les décrets des conciles, c'est beaucoup plus encore l'objet de la sollicitude des Pontifes romains ; lesquels, successeurs du bienheureux Pierre, le prince des apôtres, ont hérité, en même temps que de sa primauté, du droit et de l'office d'enseigner et de confirmer dans la foi leurs frères.

Or ainsi que l'Apôtre nous en avertit, *c'est par la philosophie et les vaines subtilités* (2) que l'esprit des fidèles du Christ se laisse le plus souvent tromper, et que la pureté de la foi se corrompt parmi les hom-

(1) Matth., XXVIII, 19. — (2) Coloss., II, 8.

mes. Voilà pourquoi les Pasteurs suprêmes de l'Église ont toujours cru que si leur office ne les dispensait pas de pousser de toutes leurs forces au progrès des sciences véritables, il les obligeait en même temps de pourvoir avec une singulière vigilance à ce que l'enseignement de toutes les sciences humaines fût donné partout selon les règles de la foi catholique, mais surtout celui de la *philosophie*, de laquelle dépend en grande partie la juste notion des autres sciences. Nous-mêmes avons déjà touché ce point entre plusieurs autres, Vénérables Frères, dans la première Lettre encyclique que Nous vous adressâmes : mais aujourd'hui l'importance du sujet et la gravité des circonstances Nous engagent à traiter de nouveau avec vous de la nature d'un enseignement philosophique, qui respecte en même temps et les règles de la foi et la dignité des sciences humaines.

Si l'on fait attention aux conditions critiques du temps où nous vivons, si l'on embrasse par la pensée l'état des choses tant publiques que privées, on découvrira sans peine que la cause des maux qui nous oppriment, comme de ceux qui nous menacent, consiste en ceci, que des opinions erronées sur toutes les choses divines et humaines, des écoles des philosophes, d'où jadis elles sortirent, se sont peu à peu glissées dans tous les rangs de la société, et sont arrivées à se faire accepter d'un grand nombre d'esprits. Comme en effet il est naturel à l'homme de prendre pour guide de ses actes sa propre raison, il arrive que les défaillances de l'esprit entraînent facilement celles de la volonté ; et c'est ainsi que la fausseté des opinions, lesquelles ont leur siège dans l'intelligence, influe sur les actions humaines en les dépravant. Au contraire, si l'intelligence est saine, et fermement appuyée sur des principes solides et vrais, elle sera la source de nombreux avantages tant pour l'intérêt public que pour l'intérêt privé.

Non pas certes que Nous accordions à la philosophie humaine tant de force et d'autorité, que Nous la jugions capable par elle seule de repousser ou de détruire absolument toutes les erreurs. De même en effet que, lors du premier établissement de la religion chrétienne, ce fut l'admirable lumière de la foi répandue *non par les paroles persuasives de l'humaine sagesse, mais par la manifestation de l'esprit et de la force* (1) qui reconstitua le monde dans sa dignité première : de même, dans les temps présents, c'est avant tout de la vertu toute-puissante et du secours de Dieu que nous devons attendre le réveil des esprits, arrachés enfin aux ténèbres de l'erreur. Mais nous ne devons ni mépriser ni négliger les secours naturels mis à la portée des hommes par un bienfait de la divine sagesse, laquelle dispose tout avec force et suavité ; et de tous ces secours, le plus puissant sans contredit est l'usage bien réglé de la philosophie. Ce n'est pas vainement que Dieu a fait luire dans l'esprit humain la lumière de la raison ; et tant s'en faut que la lumière surajoutée de la foi éteigne ou amortisse la vigueur de l'intelligence, car, tout au contraire, elle la perfectionne, et, en l'augmentant, l'élève à un plus sublime objet. — Il est donc tout à fait dans l'ordre de la divine Providence que, pour rappeler les peuples à la foi et au salut, on recherche aussi le concours de la science humaine : procédé ingénieux

(1) I Cor., II, 4.



et louable, dont les Pères de l'Église les plus illustres ont fait un usage fréquent, ainsi que l'attestent les monuments de l'antiquité. Ces mêmes Pères, en effet, assignèrent communément à la raison un rôle non moins actif qu'important, que saint Augustin résume tout entier en deux mots, lorsqu'il attribue à la science humaine ce par quoi la foi salutaire est engendrée, nourrie, défendue, fortifiée (1).

Et tout d'abord, la philosophie, entendue dans son vrai sens, a la vertu d'aplanir et de raffermir en quelque sorte le chemin qui mène à la foi véritable, en disposant convenablement l'esprit de ses disciples à accepter la révélation : c'est pourquoi les anciens, non sans raison, l'appelaient tantôt une *institution préparatoire à la foi chrétienne* (2), tantôt *le prélude et l'auxiliaire du christianisme* (3), tantôt *le préparateur à la doctrine de l'Évangile* (4).

Et en effet, dans l'ordre des choses divines, Dieu très bon nous a manifesté par la lumière de la foi, non seulement ces vérités que l'intelligence humaine ne peut atteindre par elle-même, mais encore beaucoup d'autres qui ne surpassent pas absolument la raison, mais qui, sanctionnées ainsi par l'autorité divine, deviennent accessibles à tous sans aucun mélange d'erreur. De là vient que les philosophes païens eux-mêmes, au seul flambeau de la raison naturelle, ont connu, démontré et soutenu certaines vérités, proposées d'ailleurs à notre croyance par l'enseignement divin, ou qui se rattachent par les liens étroits à la doctrine surnaturelle. *Car les choses invisibles de Dieu, comme dit l'Apôtre, à partir de la création du monde, comprises par le moyen des choses créées, se perçoivent, même son éternelle puissance et sa divinité* (5); *et les nations qui n'ont pas la loi... montrent néanmoins l'œuvre de la loi écrite dans leurs cœurs* (6). Ces vérités, telles que les philosophes païens les ont connues, il est de toute opportunité de les faire tourner à l'avantage et à l'utilité de la doctrine révélée, afin de faire voir avec évidence comment la sagesse humaine, elle aussi, et comment le témoignage même de nos adversaires déposent en faveur de la foi chrétienne.

Il est constant que cette tactique n'est point d'introduction récente, mais fort ancienne et d'un fréquent usage chez les Pères de l'Église. Bien plus, ces vénérables témoins et gardiens des traditions religieuses ont reconnu comme un modèle, presque comme une figure de ce procédé, dans ce fait des Hébreux qui, près de sortir de l'Égypte, reçurent l'ordre d'emporter avec eux les vases d'or et d'argent et les riches vêtements des Égyptiens, afin que ces dépouilles, qui avaient servi jusque-là à des rites ignominieux et à de vaines superstitions, fussent, par un changement immédiat, consacrées à la religion du vrai Dieu. Saint Grégoire de Néocésarée fait un titre de gloire à Origène (7) de ce que, s'emparant d'idées ingénieusement choisies parmi celles des païens, comme de traits arrachés à l'ennemi, il les avait retournées avec une singulière adresse à la défense de la sagesse chrétienne et à la ruine de la superstition. Grégoire de Nazianze (8) et Grégoire de Nysse (9) louent et approuvent cette méthode de discussion dans saint Basile-le-Grand :

(1) De Trin., lib. XIV, c. I. — (2) Clem. Alex., Strom., lib. I, c. xvi; l. VII, c. III. — (3) Orig. ad Greg. Thaum. — (4) Clem., Alex. Strom., I, c. v. — (5) Rom., I, 20. — (6) Ib., II, 14, 15. — (7) Orat. paneg. ad Origen. — (8) Vit. Moys. — (9) Carm. I, Iamb. 3.

saint Jérôme la célèbre dans Quadrat, disciple des apôtres, dans Aristide, dans Justin, dans Irénée et dans un grand nombre d'autres (1). « Ne voyons-nous pas, dit saint Augustin, avec quelle charge d'or, d'argent et de vêtements précieux sortit de l'Égypte Cyprien, ce docteur suave et bienheureux martyr? et Lactance, et Victorin, et Optat, et Hilaire? et pour taire les vivants, ces Grecs innombrables (2)? » Or, si avant d'être fécondée par la vertu du Christ, la raison naturelle a pu produire une si riche moisson, elle en produira, certes, une bien plus abondante, à présent que la grâce du Sauveur a restauré et augmenté les facultés natives de l'esprit humain. — Et qui ne voit le chemin commode et facile que ce procédé ouvre vers la foi ?

Toutefois, l'utilité de ce même procédé philosophique ne s'arrête pas à ces limites. Et, de fait, les oracles de la divine sagesse adressent de graves reproches à la folie de ces hommes qui *par les biens visibles n'ont pu comprendre Celui qui est; et qui regardant les œuvres, n'ont pu reconnaître l'ouvrier* (3). Ainsi un premier fruit de la raison humaine, fruit grand et précieux entre tous, c'est la démonstration qu'elle nous donne de l'existence de Dieu : *car, par la magnificence et la beauté de la créature, le Créateur de ces choses pourra être vu d'une manière intelligible* (4). La raison nous montre ensuite l'excellence singulière de toutes les perfections réunies en Dieu, principalement de sa sagesse infinie, à qui rien ne peut échapper, et de sa souveraine justice qu'aucune affection dépravée ne peut vaincre ; elle nous fait comprendre ainsi que Dieu non seulement est véridique, mais qu'il est la vérité même, ne pouvant ni se tromper, ni tromper. D'où il ressort en toute évidence que la raison humaine doit à la parole de Dieu la foi la plus entière, la soumission la plus absolue. Semblablement la raison nous déclare que, dès son origine, la doctrine évangélique fut confirmée par des miracles, arguments certains d'une vérité certaine, et que pour cette raison, ceux qui ajoutent foi à l'Évangile, ne le font point témérairement, comme s'ils s'attachaient à des fables spécieuses (5), mais soumettent leur intelligence et leur jugement à l'autorité divine, par une obéissance entièrement conforme à la raison. Enfin, ce qui n'est pas moins précieux, la raison met en évidence comment l'Église, instituée par Jésus-Christ (ainsi que l'établit le concile du Vatican) « dans son éminente sainteté et la fécondité intarissable qu'elle déploie en tous lieux, dans l'unité catholique comme dans son inébranlable stabilité nous offre un sûr et perpétuel motif de crédibilité et un témoignage irréfutable de la divinité de sa mission (6). »

Ces bases solidement assises, la philosophie ne cesse pas cependant d'être d'un fréquent usage : c'est d'elle et avec son aide que la théologie sacrée doit recevoir et revêtir la nature, la forme et le caractère d'une vraie science. Il est en effet de toute nécessité que, dans cette dernière science, la plus noble de toutes, soient rassemblées, comme en un seul corps, les parties nombreuses et variées des célestes doctrines, de manière que, disposées avec ordre, chacune en son lieu, et déduites des principes qui leur sont propres, elles se trouvent fortement reliées entre elles ; il faut

(1) Epist. ad Magn. — (2) De Doctr. christ., l. II, c. I. — (3) Sap. XIII, 4. — (4) Sap., XIII, 5. — (5) H. Pet. I, 16. — (6) Const. dogm. de Fid. cath. c. III.

enfin que toutes ces parties diverses, et chacune en particulier, soient confirmées par des preuves appropriées et inébranlables. — On ne peut non plus omettre ou négliger cette connaissance plus approfondie et plus féconde de l'objet de nos croyances, et cette intelligence plus nette, autant qu'il se peut faire, des mystères eux-mêmes de la foi, après que saint Augustin et les autres Pères en ont fait le sujet de leurs éloges et l'objet de leur application, et que le concile du Vatican (1), à son tour, la déclare on ne peut plus fructueuse. Cette connaissance et cette intelligence, ceux-là sans aucun doute les acquièrent plus pleinement et plus facilement, qui, à l'intégrité des mœurs et au zèle de la foi, joignent un esprit fécondé par la culture des sciences philosophiques ; et c'est en effet ce que confirme le même concile du Vatican, lorsqu'il enseigne que cette connaissance doit se puiser, « tant dans l'analogie qu'ont avec « celles de la foi les choses qui nous sont connues naturellement, que « dans le nœud qui relie les mystères entre eux et avec la fin dernière de « l'homme (2). »

Il appartient enfin aux sciences philosophiques de soutenir religieusement les vérités divinement révélées, et de résister à l'audace de ceux qui les attaquent. C'est là, certes, un beau titre d'honneur pour la philosophie, que d'être le boulevard de la foi, et comme le ferme rempart de la religion. « Il est vrai, comme le témoigne Clément d'Alexandrie, que, « le Sauveur étant la force et la sagesse de Dieu, sa doctrine est parfaite « par elle-même et n'a besoin du secours de personne. La philosophie « grecque, par son concours, n'ajoute rien à la puissance de la vérité ; « mais comme elle montre la faiblesse des arguments opposés à la vérité « par les sophistes, et qu'elle dissipe les embûches tendues à celle-ci, « c'est elle-même qu'on désigne par la haie et la palissade dont la vigne est munie (3). » Ainsi, tandis que les ennemis du nom catholique, dans leurs luttes contre la religion, prétendent emprunter à la philosophie la plupart des armes dont ils se servent, c'est également à la philosophie que les défenseurs des sciences divines demandent plus d'une fois les moyens de venger les dogmes révélés.

Et ce n'est pas un mince triomphe pour la foi chrétienne, que les armes empruntées contre elle aux artifices de la raison humaine, la raison humaine les détourne avec autant de vigueur que de dextérité.

Saint Jérôme, écrivant à Magnus, rappelle que ce genre de combat fut familier à l'Apôtre des nations : *Le guide de l'armée chrétienne, Paul l'orateur invincible, défendant la cause du Christ, retourne avec art en faveur de la foi une inscription rencontrée par hasard : car il avait appris du vrai David, à arracher le glaive aux mains de l'ennemi, et à se servir du propre fer de l'orgueilleux Philistin pour lui trancher la tête (4).*

L'Eglise elle-même, non seulement conseille, mais ordonne aux docteurs chrétiens d'appeler à leur aide la philosophie.

Le cinquième concile de Latran, après avoir établi que « toute assertion « contraire à la vérité de la foi surnaturelle est absolument fausse, at-

(1) Const. cit., c. iv. — (2) *Ib.*, *ibid.* — (3) Strom., lib. I, c. xx. — (4) Epist. ad Magn.

« tendu que le vrai ne se peut contredire lui-même (1), » enjoint aux maîtres en philosophie de s'appliquer avec soin à la solution des arguments captieux ; car, selon le mot de saint Augustin, « toute raison, quelque spécieuse fût-elle, apportée contre l'autorité des divines Écritures, ne peut que tromper par l'apparence du vrai ; car pour « vraie, elle ne peut l'être (2). »

Mais pour que la philosophie se trouve en état de porter les fruits précieux que Nous venons de rappeler, il faut à tout prix que jamais elle ne s'écarte de la ligne tracée dans l'antiquité par le vénérable cortège des Saints Pères, et que naguère le concile du Vatican sanctionnait solennellement de son autorité. Ainsi donc, au sujet de ces nombreuses vérités de l'ordre surnaturel, lesquelles évidemment surpassent de beaucoup les forces de toute intelligence créée, que la raison humaine, dans la conscience de son infirmité, se garde de prétendre plus qu'elle ne peut, et ne s'avise, ou de les mesurer à ses propres forces, ou de les interpréter selon son caprice ; mais que plutôt elle les reçoive d'une foi humble et sincère, et se tienne souverainement honorée d'être admise à remplir auprès des célestes sciences les fonctions de servante fidèle et soumise, et, par le bienfait de Dieu, de pouvoir en quelque façon les approcher. — Au contraire, s'il s'agit de ces points de doctrine que l'intelligence humaine peut saisir par ses forces naturelles, il est juste, sur ces matières, de laisser à la philosophie sa méthode, ses principes et ses arguments, pourvu, toutefois, qu'elle n'ait jamais l'audace de se soustraire à l'autorité divine. Bien plus, ce que la révélation nous enseigne étant certainement vrai, et ce qui est contraire à la foi étant également contraire à la raison, le philosophe catholique doit savoir qu'il violerait les droits de la raison aussi bien que ceux de la foi, s'il admettait une conclusion qu'il sait être contraire à la doctrine révélée.

Il en est, Nous le savons, qui exagérant les forces de la nature humaine, prétendent que, par sa soumission à la divine autorité, l'intelligence de l'homme dechoit de sa dignité native, et, courbée sous le joug d'une sorte d'esclavage, se trouve notablement appesantie et retardée dans la marche qui devait l'amener au faite de la vérité et de sa propre excellence. — Mais ces assertions sont pleines d'erreur et de fausseté ; leur but dernier est de porter les hommes au comble de la sottise, en même temps que de l'ingratitude, en leur faisant répudier des vérités plus sublimes, et repousser d'eux-mêmes le divin bienfait de la foi qui fut la source de tous les biens pour la société civile. En effet, l'esprit humain, circonscrit dans des limites déterminées et même assez étroites, est exposé à de nombreuses erreurs et à l'ignorance de bien des choses. Au contraire, la foi chrétienne, appuyée qu'elle est sur l'autorité de Dieu même, est une maîtresse très sûre de la vérité : qui la suit échappe aux pièges de l'erreur et se soustrait à l'agitation des opinions incertaines. Ce sont d'excellents philosophes, ceux qui unissent à l'étude de la philosophie l'obéissance à la foi chrétienne, car la splendeur des vérités divines vient en aide à l'intelligence qu'elle pénètre, et loin de la faire dechoir, en accroît considérablement la noblesse, la pénétration et la puissance.

(1) Bulla Apostolici regiminis. — (2) Epist. 447 (al 7) ad Marcellin., n° 7.

Ces philosophes dont nous parlons, en s'appliquant à réfuter les opinions contraires à la foi, et à prouver celles qui lui sont conformes, exercent leur raison d'une façon digne et des plus utiles; en effet, pour réfuter les premières, ils découvrent les causes de l'erreur, et reconnaissent le défaut des arguments sur lesquels ces opinions s'appuyent; pour les autres, ils se pénètrent des raisons qui en donnent une preuve solide et sont des motifs efficaces de persuasion. Cet art, cet exercice augmentent nécessairement les ressources de l'esprit et en développent les facultés; qui le nierait, prétendrait, ce qui est absurde, que discerner le vrai du faux ne sert de rien pour le développement de l'intelligence. C'est donc justement que le concile du Vatican célèbre en ces termes les avantages que la foi procure à la raison: « La foi délivre de l'erreur, et prémunit contre elle la raison, en même temps qu'elle la dote de connaissances variées (1). » Par conséquent, l'homme, s'il est sage, ne doit point accuser la foi d'être l'ennemie de la raison et des vérités naturelles; mais il doit plutôt rendre à Dieu de dignes actions de grâces, et se féliciter grandement de ce que, parmi tant de causes d'ignorance, et au milieu de cet océan d'erreurs, la sainte foi luise à ses yeux, et, comme un phare bienfaisant, lui indique sûrement, au travers des écueils, le port de la vérité.

Si maintenant, vénérable frères, vous parcourez l'histoire de la philosophie, vous y trouverez pleinement réalisé tout ce que Nous venons de dire. Et certes, entre les philosophes anciens, qui ne furent pas favorisés du bienfait de la foi, ceux même qui passaient pour les plus sages s'abandonnèrent à des erreurs détestables. Vous n'ignorez pas combien, parmi un certain nombre de vérités, ils enseignèrent de propositions fausses et absurdes, combien d'autres inexactes et douteuses, sur la nature de la divinité, l'origine des choses, le gouvernement du monde, la connaissance que Dieu a de l'avenir, la cause et le principe des maux, la fin dernière de l'homme et l'éternelle félicité, les vertus et les vices, et d'autres points de doctrine, dont la connaissance vraie et certaine est on ne peut plus nécessaire au genre humain.

Tout au contraire, les Pères et les Docteurs de l'Eglise comprirent parfaitement que, dans les desseins de la volonté divine, le restaurateur de la science humaine elle-même était le Christ, lequel est la puissance et la sagesse de Dieu (2), et *en qui sont cachés tous les trésors de sagesse et de science* (3). C'est avec cette conviction qu'ils entreprirent de dépouiller les livres des vieux philosophes, et de comparer leurs enseignements à ceux de la révélation; ensuite, par un choix intelligent, ils embrassèrent celles de leurs doctrines où la justesse de l'expression répondait à la sagesse de la pensée, et, quant au reste, rejetèrent ce qu'ils ne pouvaient corriger. Car, de même que Dieu, dans sa providence, suscita pour la défense de l'Eglise contre la cruauté des tyrans des martyrs héroïques et prodiges de leur vie, ainsi aux sophistes et aux hérétiques il opposa des hommes doués d'une profonde sagesse et capables de défendre, même par le moyen de la raison humaine, le trésor des vérités révélées. Dès le berceau de l'Eglise, la doctrine catholique rencontra des adversaires acharnés, qui, tournant

(1) Const., dogmat. de Fide cathol., c. IV. — (2) I. Cor., 24. — Coloss., II, 3.

en dérision les dogmes et les institutions des chrétiens, affirmaient qu'il y avait plusieurs dieux, que le monde matériel n'avait ni commencement ni cause, que le cours des choses n'était pas régi par le conseil de la divine Providence, mais qu'il était mu par je ne sais quelle force aveugle et par une fatale nécessité. Contre ces fauteurs de doctrines insensées s'élevèrent à propos des hommes savants, connus sous le nom d'*Apologistes*, lesquels, guidés par la foi, au moyen d'arguments empruntés au besoin à la sagesse humaine, prouvèrent qu'on ne doit adorer qu'un Dieu, doué au plus haut point de tous les genres de perfection, que toutes choses sont sorties du néant par sa toute-puissance, qu'elles subsistent par sa sagesse, et par elles sont mues et dirigées chacune vers sa fin propre.

Au premier rang de ces apologistes nous rencontrons le martyr *saint Justin*. Après avoir parcouru, comme pour les éprouver, les plus célèbres d'entre les écoles grecques, après s'être convaincu qu'on ne pouvait puiser la vérité toute entière que dans les doctrines révélées, Justin s'attacha à ces dernières de toute l'ardeur de son âme, les justifia des calomnies dont on les chargeait, les défendit auprès des empereurs romains avec autant de vigueur que d'abondance, et montra l'accord qui souvent existait entre elles et les idées des philosophes païens. A la même époque, Quadrat et Aristide, Hermias et Athénagore suivaient avec succès la même voie. — Cette cause suscita un défenseur non moins illustre dans la personne du grand martyr Irénée, pontife de l'Eglise de Lyon, lequel, en réfutant vaillamment les opinions perverses apportées de l'Orient par les gnostiques et disséminées par eux sur toute l'étendue de l'empire, *expliqua* par la même occasion, comme le dit saint Jérôme, les « origines de toutes les hérésies, et découvrit dans les écrits des philosophes les sources dont elles émanaient (1). »

Tout le monde connaît les controverses soutenues par Clément d'Alexandrie, au sujet desquelles saint Jérôme s'écrie avec admiration : *Que peut-on y trouver d'inculte? Qu'y a-t-il là qui ne provienne des entrailles même de la philosophie* (2)? Clément laissa, sur une incroyable variété de sujets, une quantité d'ouvrages, on ne peut plus utiles soit pour l'histoire de la philosophie, soit pour l'art et l'exercice de la dialectique, soit pour rétablir la concorde entre la foi et la raison. — Après lui vient Origène. Cet illustre maître de l'école d'Alexandrie, très instruit dans les doctrines des Grecs et des Orientaux, publia des livres, aussi nombreux que savants, d'une merveilleuse utilité pour l'interprétation des divines Ecritures et l'explication des dogmes sacrés. Bien que ses ouvrages, tels du moins qu'ils nous sont restés, ne soient point tout à fait exempts d'erreurs, ils renferment toutefois un grand nombre de maximes, propres tout à la fois à féconder et à confirmer les vérités naturelles. — Aux hérétiques, Tertullien oppose l'autorité des saintes Lettres ; avec les philosophes, il change d'armure, et leur oppose la philosophie ; ces derniers, il les réfute avec tant de subtilité et d'érudition, qu'il ne craint point de leur jeter à la face ce défi : *En fait de science comme en fait de discipline, quoi que vous en pensiez, vous n'êtes pas mes pairs* (3).

(1) Epist. ad Magn. — (2) Loc. cit. — (3) Apologet. § 46.

Arnobé, dans ses livres contre les Gentils, et Lactance, principalement dans ses *Institutions divines*, emploient tous deux au service de leur zèle une égale éloquence et une vigueur égale, pour inculquer aux hommes les dogmes et les préceptes de la sagesse catholique ; mais, loin de bouleverser la philosophie, comme l'avaient fait les académiciens (1), ils se servent pour convaincre, tantôt des armes qui leur sont propres, tantôt de celles que leur livrent les querelles intestines des philosophes (2). Les écrits que le grand Athanase et Chrysostome, le prince des orateurs, nous ont laissés sur l'âme humaine, les divins attributs et d'autres questions de souveraine importance, ces écrits, au jugement de tous, sont d'une telle perfection, qu'il semble qu'on ne puisse rien désirer de plus copieux et de plus profond. — Sans vouloir allonger outre mesure cette liste de grands esprits, nous ajouterons cependant à ceux que nous avons nommés, Basile le Grand ainsi que les deux Grégoire. Tous trois sortaient d'Athènes, ce domicile de la civilisation, pourvus abondamment de toutes les ressources de la philosophie ; et ces trésors de science, que chacun d'eux avait conquis à la flamme de son zèle, ils les dépensèrent à la réfutation des hérétiques et à l'enseignement des chrétiens.

Mais la palme semble appartenir entre tous à saint Augustin, ce puissant génie qui, pénètre à fond de toutes les sciences divines et humaines, armé d'une foi souveraine, d'une doctrine non moins grande, combattit sans défaillance toutes les erreurs de son temps. Quel point de la philosophie n'a-t-il touché, disons plus, n'a-t-il approfondi, soit qu'il découvrit aux fidèles les plus hauts mystères de la foi, tout en les défendant contre les assauts furieux de ses adversaires ; soit que, réduisant à néant les fictions des académiciens et des manichéens, il assit et assurât les fondements de la science humaine, ou recherchât la raison, l'origine et les causes des maux sous le poids desquels l'humanité gémit ! Avec quelle abondance et quelle pénétration n'a-t-il pas traité des anges, de l'âme, de l'esprit humain, de la volonté et du libre arbitre, de la religion et de la vie bienheureuse, du temps et de l'éternité, et jusque de la nature des corps sujets aux changements ? — Plus tard, en Orient, *Jean Damascène*, sur les traces de Grégoire de Nazianze ; en Occident, *Boèce* et *Anselme* à la suite d'Augustin, enrichissent à leur tour le patrimoine de la philosophie.

Enfin, les docteurs du moyen âge, connus sous le nom de scolastiques, viennent entreprendre l'œuvre colossale de recueillir avec soin les moissons luxuriantes de doctrine, repandues çà et là dans les œuvres innombrables des Pères, et d'en faire comme un seul monceau, pour l'usage et la commodité des générations futures. Et ici, Vénérables Frères, Nous sommes heureux de pouvoir Nous approprier les paroles par lesquelles Sixte V, homme de profonde sagesse, et notre prédécesseur, explique l'origine, le caractère et l'excellence de la doctrine scolastique.

« Par la divine munificence de Celui qui, seul, donne l'esprit de science, de sagesse et d'intelligence, et qui, dans le cours des âges et selon les besoins, ne cesse d'enrichir son Eglise de nouveaux bienfaits, de la munir de défenses nouvelles, nos ancêtres, hommes

(1) Instit., VII, c. vii. — (2) De Opif. Dei, c. xxi.

« de science profonde, inventèrent la théologie scolastique. Mais ce  
« sont surtout deux glorieux docteurs, l'angélique saint Thomas et le  
« séraphique saint Bonaventure, tous deux professeurs illustres en  
« cette faculté... qui, par leur talent incomparable, leur zèle assidu,  
« leurs grands travaux et leurs veilles, cultivèrent cette science,  
« l'enrichirent et la légèrent à leurs descendants, disposée dans un  
« ordre parfait, éclaircie par d'abondants développements. Et certes,  
« la connaissance et l'habitude d'une science aussi salutaire, qui  
« découle de la source très féconde des saintes Ecritures, des souverains  
« Pontifes, des saints Pères et des conciles, a dû en tout temps être  
« d'un très grand avantage à l'Eglise, soit pour la saine intelligence,  
« et la véritable interprétation des Ecritures, soit pour lire et expliquer  
« les Pères plus sûrement et plus utilement, soit pour démasquer et  
« réfuter les erreurs variées et les hérésies : mais en ces derniers  
« jours, qui nous ont amené ces temps critiques prédits par l'Apôtre,  
« et dans lesquels les hommes blasphémateurs, orgueilleux, séduc-  
« teurs, progressent dans le mal, errant eux-mêmes et induisant en  
« erreur les autres, à coup sûr, pour confirmer les dogmes de la foi  
« catholique et réfuter les hérésies, la science dont nous parlons est  
« plus que jamais nécessaire (1). »

Cet éloge, bien qu'il ne paraisse comprendre que la théologie scolastique, s'applique cependant avec évidence à la philosophie elle-même. En effet, les qualités éminentes qui rendent la théologie scolastique si formidable aux ennemis de la vérité, à savoir, pour citer encore avec le même pontife « cette cohésion étroite et parfaite des effets et des causes, cet ordre et cette symétrie, semblables à ceux d'une armée en bataille, ces définitions et distinctions lumineuses, cette solidité d'argumentation et cette subtilité de controverse, toutes choses par lesquelles la lumière est séparée des ténèbres, le vrai distingué du faux, et les mensonges de l'hérésie dépouillés du prestige et des fictions qui les enveloppent, sont découverts et mis à nu (2) » ; toutes ces brillantes qualités, disons-nous, sont dues uniquement au bon usage de la philosophie, que les docteurs scolastiques avaient pris généralement la sage coutume d'adopter, même dans les controverses théologiques. — En outre, comme le caractère propre et distinctif des théologiens scolastiques est d'unir entre elles, par le nœud le plus étroit, la science divine et la science humaine, la théologie, dans laquelle ils excellèrent, n'aurait certainement pu acquérir autant d'honneur et d'estime dans l'opinion des hommes, si ses docteurs n'eussent employé qu'une philosophie incomplète et tronquée ou superficielle.

Mais, entre tous les docteurs scolastiques, brille d'un éclat sans pareil leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, *pour avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous* (3). Thomas recueillit leurs doctrines, comme les membres dispersés d'un même corps ; il les réunit, les classa dans un ordre admirable, et les enrichit tellement, qu'on le considère lui-même, à juste

(1) Bulla Triumphantis, an. 1588. — (2) Bulla cit. — (3) In 2. 2. q. 148. a. 4. in finem.



titre, comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Eglise. — D'un esprit docile et pénétrant, d'une mémoire facile et sûre, d'une intégrité parfaite de mœurs, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, très riche de science tant divine qu'humaine; justement comparé au soleil, il réchauffa la terre par le rayonnement de ses vertus, et la remplit de la splendeur de sa doctrine. Il n'est aucune partie de la philosophie qu'il n'ait traitée avec autant de pénétration que de solidité : les lois du raisonnement, Dieu et les substances incorporelles, l'homme et les autres créatures sensibles, les actes humains et leurs principes, font tour à tour l'objet des thèses qu'il soutient, et dans lesquelles rien ne manque, ni l'abondante moisson des recherches, ni l'harmonieuse ordonnance des parties, ni l'excellente méthode de procéder, ni la solidité des principes ou la force des arguments, ni la clarté du style ou la propriété de l'expression, ni la profondeur et la souplesse avec lesquelles il résout les points les plus obscurs.

Ajoutons à cela que l'angélique docteur a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes mêmes des choses : or, l'étendue de ses prémisses, et les vérités innombrables qu'elles contiennent en germe, fournissent aux maîtres des âges postérieurs une ample matière à des développements fructueux, qui se produiront en temps opportun. En employant, comme il a fait, ce même procédé dans la réfutation des erreurs, le grand docteur est arrivé à ce double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne manqueront pas de surgir dans l'avenir. — De plus, en même temps qu'il distingue parfaitement, ainsi qu'il convient, la raison d'avec la foi, il les unit tous deux par les liens d'une mutuelle amitié : il conserve ainsi à chacune ses droits, il sauvegarde sa dignité, de telle sorte que la raison, portée sur les ailes de Thomas jusqu'au faite de la nature humaine, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus nombreux ou plus puissants que ceux que Thomas lui fournit.

Il ne faut donc pas s'étonner que, surtout dans les siècles précédents, des hommes très doctes et du plus grand renom en théologie comme en philosophie, après avoir recherché avec une incroyable avidité les œuvres immortelles du grand docteur, se soient livrés tout entiers, Nous ne dirons pas à cultiver son angélique sagesse, mais à s'en nourrir et à s'en pénétrer. — On sait que presque tous les fondateurs et législateurs des ordres religieux ont ordonné à leurs confrères d'étudier la doctrine de saint Thomas et de s'y tenir religieusement, et qu'ils ont pourvu d'avance à ce qu'il ne fût permis à aucun d'eux de s'écarter impunément, ne fût-ce que sur le moindre point, des vestiges d'un si grand homme. Sans parler de la famille dominicaine, qui revendique cet illustre maître comme une gloire qui lui appartient en propre, les Bénédictins, les Carmes, les Augustins, la Compagnie de Jésus, et plusieurs autres ordres religieux sont soumis à cette loi, ainsi qu'en témoignent leurs statuts respectifs.

Et ici c'est vraiment avec volupté que l'esprit s'envole vers ces écoles et ces académies célèbres et jadis florissantes de Paris, de Sala-

manque, d'Alcala, de Douai, de Toulouse, de Louvain, de Padoue, de Bologne, de Naples, de Coimbre, et d'autres en grand nombre. Personne n'ignore que la gloire de ces académies crût, en quelque sorte, avec l'âge, et que les consultations qu'on leur demandait, dans les affaires les plus importantes, jouirent partout d'une grande autorité. Or on sait aussi que, dans ces nobles asiles de la sagesse humaine, Thomas régnait en prince, comme dans son propre empire, et que tous les esprits, tant des maîtres que des auditeurs, se reposaient uniquement et dans une admirable concorde, sur l'enseignement et l'autorité du docteur angélique.

Il y a plus encore : les Pontifes romains, nos prédécesseurs, ont honoré la sagesse de Thomas d'Aquin de singuliers éloges, et des attestations les plus amples. Clément VI (1), Nicolas V (2), Benoît XIII (3), d'autres encore témoignent de l'éclat que son admirable doctrine donne à l'Eglise universelle, Saint Pie V (4) reconnaît que cette même doctrine dissipe les hérésies, après les avoir confondues et réfutées, et que chaque jour elle délivre le monde entier d'erreurs pestilentielles; d'autres avec Clément XI (5) affirment que des biens abondants ont découlé de ses écrits sur l'Eglise universelle, et qu'on lui doit à lui-même les honneurs et le culte que l'Eglise rend à ses plus grands docteurs, Grégoire, Ambroise, Augustin et Jérôme; d'autres enfin ne crurent pas trop faire en proposant saint Thomas aux académies et aux grandes écoles comme un modèle et un maître qu'elles pouvaient suivre d'un pas assuré. Et, à ce propos, les paroles du bienheureux Urbain V à l'académie de Toulouse méritent d'être rappelées ici : « Nous voulons, et, par la teneur des présentes, Nous vous enjoignons de suivre la doctrine du bienheureux Thomas comme étant véridique et catholique, et de vous appliquer de toutes vos forces à la développer (6). »

A l'exemple d'Urbain V, Innocent XII (7) impose les mêmes prescriptions à l'université de Louvain, et Benoît XIV (8) au collège dionysien de Grenade. Pour mettre le comble à ces jugements des Pontifes suprêmes sur saint Thomas d'Aquin, Nous ajouterons ce témoignage d'Innocent VI : « La doctrine de saint Thomas a sur toutes les autres, en dehors de la doctrine de la foi, la propriété des termes, la mesure dans l'expression, la vérité des propositions, de telle sorte que ceux qui la tiennent ne sont jamais surpris hors du sentier de la vérité, et que quiconque la combat a toujours été suspect d'erreur (9). »

A leur tour, les conciles œcuméniques, dans lesquels brille la fleur de la sagesse cueillie de toute la terre, se sont appliqués en tout temps à rendre à Thomas d'Aquin des hommages spéciaux. Dans les conciles de Lyon, de Vienne, de Florence, du Vatican, on eût cru voir Thomas prendre part, présider même, en quelque sorte, aux délibérations et aux décrets des Pères, et combattre, avec une vigueur indomptable et avec le plus heureux succès, les erreurs des Grecs, des hérétiques et des rationalistes. — Mais le plus grand honneur rendu à saint Thomas,

(1) Bulla *In ordine*. — (2) *Breve ad Fratr. ord. Præd.* 1451. — (3) Bulla *Pretiosus*. — (4) Bulla *Mirabilis*. — (5) Bulla *Verbo Dei*. — (6) *Const. V.* data die 3 aug. 1368, ad *Cancell. Univ. Tolos.* — (7) *Litt.*, in forma *Brev.* die 6 febr. 1691. — (8) *Litt.*, in forma *Brev.* die 21 aug. 1752. — (9) *Serm. de S. Thoma.*

réservé à lui seul, et qu'il ne partagea avec aucun des docteurs catholiques, lui vint des Pères du concile de Trente, quand ils voulurent qu'au milieu de la sainte Assemblée, avec le livre des divines Écritures et les décrets des Pontifes suprêmes, sur l'autel même, la *Somme* de Thomas d'Aquin fût déposée ouverte, pour pouvoir y puiser des conseils, des raisons, des oracles.

Enfin une dernière palme semble avoir été réservée à cet homme incomparable : il a su arracher aux ennemis eux-mêmes du nom catholique le tribut de leurs hommages, de leurs éloges, de leur admiration. On sait, en effet, que, parmi les chefs des partis hérétiques, il y en eut qui déclarèrent hautement, qu'une fois la doctrine de saint Thomas d'Aquin supprimée, ils se faisaient forts d'*engager une lutte victorieuse* avec tous les docteurs catholiques, *et d'anéantir l'Église* (1). — L'espérance était vaine, mais le témoignage ne l'est point.

Les choses étant ainsi, Vénérables Frères, toutes les fois que nos regards se portent sur la bonté, la force et l'indéniable utilité de cette discipline philosophique, tant aimée de nos pères, Nous jugeons que ç'a été une témérité de n'avoir pas continué, en tous temps, en tous lieux, à lui rendre l'honneur qu'elle mérite : d'autant plus que la philosophie scolastique a en sa faveur et un long usage et le jugement d'hommes éminents, et, ce qui est capital, le suffrage de l'Église. A la place de la doctrine ancienne, une façon de nouvelle méthode de philosophie s'est introduite çà et là, laquelle n'a point porté les fruits désirables et salutaires que l'Église et la société civile elle-même eussent souhaités. Sous l'impulsion des novateurs du seizième siècle, on se prit à philosopher sans aucun égard pour la foi, avec pleine licence de part et d'autre de laisser aller sa pensée selon son caprice et son génie. Il en résulta tout naturellement que les systèmes de philosophie se multiplièrent outre mesure, et que des opinions diverses, contradictoires, se firent jour, même sur les objets les plus importants des connaissances humaines. De la multitude des opinions on arrive facilement aux hésitations et au doute : du doute à l'erreur, il n'est personne qui ne le voie, la distance est courte et le chemin facile.

Les hommes se laissent volontiers entraîner par l'exemple, cette passion de la nouveauté parut avoir envahi, en certains pays, l'esprit des philosophes catholiques eux-mêmes, lesquels, dédaignant le patrimoine de la sagesse antique, aimèrent mieux édifier à neuf qu'accroître et perfectionner le vieil édifice, projet certes peu prudent, et qui ne s'exécuta qu'au détriment des sciences. En effet ces systèmes multiples, appuyés uniquement sur l'autorité et l'arbitraire de chaque maître particulier, n'ont qu'une base mobile, et par conséquent, au lieu de cette science sûre, stable et robuste, comme était l'ancienne, ne peuvent produire qu'une philosophie branlante et sans consistance. Si donc il arrive parfois à une philosophie de cette sorte de se trouver à peine en force pour résister aux assauts de l'ennemi, elle ne doit imputer qu'à elle-même la cause et la faute de sa faiblesse.

Ce que disant, Nous n'entendons certes pas improuver ces savants ingénieux, qui emploient à la culture de la philosophie leur industrie,

(1) Buza — Bucerus.

leur érudition, ainsi que les richesses des inventions nouvelles. Nous comprenons parfaitement que tous ces éléments concourent au progrès de la science. Mais il faut se garder, avec le plus grand soin, de faire de cette industrie et de cette érudition le seul, ou même le principal objet de son application.—On doit en juger de même pour la théologie: il est bon de lui apporter le secours et la lumière d'une érudition variée; mais il est absolument nécessaire de la traiter à la manière grave des scolastiques, afin que, grâce aux forces réunies de la révélation et de la raison, elle ne cesse d'être le *boulevard inexpugnable de la foi* (1).

C'est donc par une heureuse inspiration que des amis, en certain nombre, des sciences philosophiques, désirant, dans ces dernières années, en entreprendre la restauration d'une manière efficace, se sont appliqués, et s'appliquent encore, à remettre en vigueur l'admirable doctrine de Thomas d'Aquin, et à lui rendre son ancien lustre. Animés du même esprit, plusieurs membres de votre ordre, Vénérables Frères, sont entrés avec ardeur dans la même voie. Nous l'avons appris dans la plus grande joie de notre âme. Tout en les louant avec effusion, Nous les exhortons à persévérer dans cette noble entreprise : quant aux autres, Nous les avertissons tous, que rien ne Nous est plus à cœur, et que Nous ne souhaitons rien tant que de les voir fournir largement et copieusement à la jeunesse studieuse les eaux très pures de la sagesse, telles que le Docteur angélique les répand en flots pressés et intarissables.

Plusieurs motifs provoquent en Nous cet ardent désir.—En premier lieu, comme à notre époque la foi chrétienne est journellement en butte aux manœuvres et aux ruses d'une fausse sagesse, il faut que tous les jeunes gens, ceux particulièrement qui sont élevés pour le service de l'Église, soient nourris du pain vivifiant et robuste de la doctrine, afin que, pleins de force et revêtus d'une armure complète, ils s'habituent de bonne heure à défendre la religion avec vigueur et sagesse, *prêts, selon l'avertissement de l'Apôtre, à rendre raison, à quiconque la demande, de l'espérance qui est en nous* (2); ainsi qu'à *exhorter dans une doctrine saine et convaincue ceux qui contredisent* (3). — Ensuite, un grand nombre de ceux qui, éloignés de la foi, haïssent les institutions catholiques, prétendent ne reconnaître d'autre maître et d'autre guide que leur raison. Pour les guérir et les ramener à la grâce en même temps qu'à la foi catholique, après le secours surnaturel de Dieu, Nous ne voyons rien de plus opportun que la solide doctrine des Pères et des scolastiques, lesquels, ainsi que Nous l'avons dit, mettent sous les yeux les fondements inébranlables de la foi, sa divine origine, sa vérité certaine, ses motifs de persuasion, les bienfaits qu'elle procure au genre humain, son parfait accord avec la raison, et tout cela avec plus de force et d'évidence qu'il n'en faut pour fléchir les esprits les plus rebelles et les plus obstinés.

Tous Nous voyons dans quelle situation critique la contagion des opinions perverses a jeté la famille et la société civile. Certes, l'une et l'autre jouiraient d'une paix plus parfaite et d'une sécurité plus grande si,

(1) Sixt. V. Bull. cit. — (2) I. Pet. III, 13. — (3) Tit., I, 9.

dans les académies et les écoles, on donnait une doctrine plus saine et plus conforme aux enseignements de l'Église, une doctrine telle qu'on la trouve dans les œuvres de Thomas d'Aquin. Ce que saint Thomas nous enseigne sur la vraie nature de la liberté, qui de nos temps dégénère en licence, sur la divine origine de toute autorité, sur les lois et leur puissance, sur le gouvernement paternel et juste des souverains, sur l'obéissance aux puissances plus élevées, sur la charité mutuelle qui doit régner entre tous les hommes; ce qu'il nous dit sur ce sujet et d'autres du même genre a une force immense, invincible pour renverser tous ces principes du droit nouveau, dangereux, on le sait, au bon ordre et au salut public.—Enfin toutes les sciences humaines ont droit à espérer un progrès réel et doivent se promettre un secours efficace de la restauration que Nous venons de proposer, des sciences philosophiques. En effet, les beaux-arts demandent à la philosophie, comme à la science modératrice, leurs règles et leur méthode, et puisent chez elle, comme à une source commune de vie, l'esprit qui les anime. Les faits et l'expérience constante nous font voir que les arts libéraux fleurissent surtout, tant que la philosophie retient sauf son honneur et droit son jugement; qu'au contraire ils gisent négligés et presque oubliés, quand la philosophie incline vers l'erreur ou s'embarrasse d'inepties.

Aussi les sciences physiques elles-mêmes, si appréciées à cette heure, et qui, illustrées de tant de découvertes, provoquent de toute part une admiration sans bornes, ces sciences, loin d'y perdre, gagneraient singulièrement à une restauration de l'ancienne philosophie. Ce n'est point assez, pour féconder leur étude et assurer leur avancement, que de se borner à l'examen des faits et à la contemplation de la nature; mais, les faits constatés, il faut s'élever plus haut et s'appliquer avec soin à reconnaître la nature des choses corporelles et à rechercher les lois auxquelles elles obéissent, ainsi que les principes d'où découlent et l'ordre qu'elles ont entre elles, et l'unité dans leur variété, et leur mutuelle affinité dans la diversité. On ne peut s'imaginer combien la philosophie scolastique, sagement enseignée, apporterait à ces recherches de force, de lumière et de ressources.

A ce propos, il importe de prémunir les esprits contre la souveraine injustice que l'on fait à cette philosophie, en l'accusant de mettre obstacle au progrès et à l'accroissement des sciences naturelles. Comme les scolastiques, suivant en cela les sentiments des saints Pères, enseignent à chaque pas, dans l'anthropologie, que l'intelligence ne peut s'élever que par les choses sensibles à la connaissance des êtres incorporels et immatériels; ils ont compris d'eux-mêmes l'utilité pour le philosophe de sonder attentivement les secrets de la nature, et d'employer un long temps à l'étude assidue des choses physiques. C'est en effet ce qu'ils firent. Saint Thomas, le bienheureux Albert le Grand, et d'autres princes de la scolastique, ne s'absorbèrent pas tellement dans la contemplation philosophique, qu'ils n'aient aussi apporté un grand soin à la connaissance des choses naturelles, bien plus dans cet ordre de connaissances, il est plus d'une de leurs affirmations, plus d'un de leurs principes, que les maîtres actuels approuvent, et dont ils reconnaissent la justesse. En outre, à notre époque même, plusieurs docteurs des sciences physiques, hommes de grand renom, témoignent

publiquement et ouvertement que, entre les conclusions certaines de la physique moderne et les principes philosophiques de l'École, il n'existe en réalité aucune contradiction.

Nous donc, tout en proclamant qu'il faut recevoir de bonne grâce et avec reconnaissance toute pensée sage et toute découverte utile, de quelque part qu'elle vienne, Nous vous exhortons, Vénérables Frères, de la manière la plus pressante, à remettre en vigueur et à propager le plus possible la précieuse doctrine de saint Thomas, et ce, pour la défense et l'ornement de la foi catholique, pour le bien de la société, pour l'avancement de toutes les sciences. Nous disons la doctrine de saint Thomas, car s'il se rencontre dans les doctrines scolastiques quelque question trop subtile, quelque affirmation inconsidérée, ou quelque chose qui ne s'accorde pas avec les doctrines éprouvées des âges postérieurs, ou qui soit dénué, en un mot, de toute probabilité, Nous n'entendons nullement le proposer à l'imitation de notre siècle. Du reste, que des maîtres, désignés par votre choix éclairé, s'appliquent à faire pénétrer dans l'esprit de leurs disciples la doctrine de Thomas d'Aquin, et qu'ils aient soin de faire ressortir combien celle-ci l'emporte sur toutes les autres en solidité et en excellence. Que les académies, que vous avez instituées ou que vous instituerez par la suite, expliquent cette doctrine, la défendent et l'emploient pour la réfutation des erreurs dominantes. — Mais pour éviter qu'on ne boive une eau supposée pour la véritable, une eau bourbeuse pour celle qui est pure, veillez à ce que la sagesse de Thomas soit puisée à ses propres sources, ou du moins à ces ruisseaux qui, sortis de la source même, coulent encore purs et limpides, au témoignage assuré et unanime des docteurs : de ceux, au contraire, qu'on prétend dérivés de la source, mais qui, en réalité, se sont gonflés d'eaux étrangères et insalubres, écarterez avec soin l'esprit des adolescents.

Mais Nous savons que tous nos efforts seront vains, si notre commune entreprise, Vénérables Frères, n'est secondée par celui qui s'appelle *Dieu des sciences* dans les divines Écritures (1), lesquelles nous avertissent également que, « tout bien excellent et tout bon parfait vient « d'en haut, descendant du Père des lumières (2). » Et encore : « Si « quelqu'un a besoin de la sagesse, qu'il la demande à Dieu, lequel « donne à tous avec abondance et ne reproche pas ses dons, et elle lui « sera donnée (3). » En cela aussi, suivons l'exemple du Docteur angélique, qui ne s'adonnait jamais à l'étude ou à la composition avant de s'être, par la prière, rendu Dieu propice, et qui avouait avec candeur que tout ce qu'il savait il le devait moins à son étude et à son propre travail qu'à l'illumination divine.

Prions donc Dieu tous ensemble, d'un esprit humble et d'un cœur unanime, qu'il répande sur les fils de son Église l'esprit de science et d'intelligence, et qu'il ouvre leur sens à la lumière de la sagesse. Et pour obtenir en plus grande abondance les fruits de la divine bonté, faites intervenir auprès de Dieu le très puissant patronage de la bienheureuse Vierge Marie, siège de la sagesse ; recourez en même temps à l'intercession de saint Joseph, le très pur époux de la Vierge, ainsi qu'à celle des

(1) Reg. II, 3. — (2) Jac. I, 17. — (3) Ibid., V, 5.

grands apôtres Pierre et Paul, qui renouvelèrent par la vérité la terre infectée de la contagion de l'erreur, et la remplirent des splendeurs de la céleste sagesse.

Enfin, soutenu par l'espoir du secours divin et confiant en votre zèle pastoral, Nous vous donnons à tous, Vénérables Frères, du fond de notre cœur, ainsi qu'à votre clergé et aux peuples commis à votre sollicitude, la bénédiction apostolique, comme un gage des dons célestes et un témoignage de notre particulière bienveillance.

Donné à Rome, près Saint- Pierre, le 4<sup>e</sup> jour d'août de l'an 1879, de notre Pontificat l'an II.

LÉON XIII, PAPE.







# L'ENCYCLIQUE

DE

## S. S. LÉON XIII

ET LA RESTAURATION DE LA PHILOSOPHIE.

---

La promulgation de l'Encyclique de S. S. Léon XIII sur l'étude de la philosophie est plus qu'un grand acte religieux : c'est un événement intellectuel et social auquel les circonstances du temps présent donnent une importance prédestinée à grandir avec les années. La philosophie séparée l'a reconnu avec une bonne foi qui l'honore : le Chef de l'Église catholique, en mettant en relief les mérites de saint Thomas et de son œuvre, dans les recherches de haute spéculation, a rendu justice à un maître dont le rationalisme lui-même ne conteste pas la supériorité : on va jusqu'à avouer que l'Encyclique aura pour résultat l'amélioration des études philosophiques au sein de nos écoles. On ajoute, il est vrai, que tout cet effort ne les sauvera pas de l'irréremédiable décadence. — N'acceptons-nous pas le fait de la révélation? N'avons-nous pas foi à la parole surnaturelle commandant l'adhésion de l'esprit, à titre d'autorité, malgré l'obscurité impénétrée des mystères? La croyance — on l'assure du moins — est opposée au libre examen; or, le libre examen n'est-il pas l'âme de toute philosophie? On consent bien à ne pas demander à l'Église de placer la métaphysique et le droit individuel au-dessus du symbole et de la tradition. Mais si l'on ne blâme pas cette condition, on la déplore. Dans la subordination de la raison au dogme, on s'obstine à montrer l'incurable infirmité, la faiblesse congénitale de la science chrétienne : l'Encyclique, affirme-t-on, toutes les encycliques du monde ne porteront pas remède à ce mal essentiel (1).

(1) Voir l'*Indépendance*, le *Journal des Débats*, le *Temps*, la *Flandre libérale* dans leurs articles sur l'Encyclique.

Nous reviendrons sur ce dernier point. Il suffit à présent que nous ayons constaté l'attention provoquée chez des penseurs d'élite par le document pontifical, et l'importance qu'ils y attachent, quels que soient les dissentiments sur le fond même des choses.

N'est-ce pas un rare phénomène que cet intérêt subit pour la science la moins en faveur, à cette heure troublée où la dictature de la presse et les luttes des partis, les soucis matériels et les contingences de toute sorte détournent trop les esprits des méditations libres et désintéressées? Quel spectacle que le Chef de l'Église romaine auquel l'Occident doit, avec sa civilisation, la possession des trésors de la littérature antique, et le vrai texte de Platon comme celui d'Aristote, faisant entendre aux Pasteurs et aux clergés de toute la terre sa voix toujours écoutée, pour leur recommander l'étude de la première des sciences humaines, et l'investigation des choses idéales, dont la décadence ou la prospérité est le critère infaillible de la culture générale! Nous voudrions, dans ces pages rapides que la lecture de l'Encyclique nous a suggérées, indiquer à grands traits la signification de l'acte pontifical, au double point de vue de la philosophie et de la religion.

Avant tout, l'Encyclique, en rappelant les droits et les devoirs de la philosophie, sanctionne avec éclat sa qualité de « science distincte. » Nul ne l'ignore: c'est bien là le point saillant de la crise philosophique de notre temps (1). Depuis la recrudescence du positivisme, il est de mode de réduire la métaphysique aux conclusions les plus compréhensives des diverses branches du savoir. C'est, du même coup, supprimer l'idéal et toutes les questions d'origine. Mais le procédé est plus commode que scientifique. S'il y a des fonctions mentales — n'importe leur nature, pour le moment, — il doit y avoir une discipline qui détermine et analyse leurs actes et leurs lois; bien plus, l'activité psychique se distingue de toutes les autres en ce qu'elle implique avec plus ou moins d'intensité, dans chacune de ses opérations, le sentiment direct ou réflexe du *moi*. La « conscience » dans le meilleur sens de ce mot, n'est pas autre chose, en effet, que l'assimilation intérieure des phénomènes par le principe central qui constitue l'essence même de « l'esprit. » Qu'emporte, que comprend cette activité du moi, du sujet? Elle suppose des facultés tant sensibles qu'intellectuelles et morales ou pratiques, si l'on veut. Ces facultés présentent des tendances primitives et spontanées; elles sont régies par des lois, les unes communes à chacune d'elles, les autres spéciales: dans ces lois, la psychologie, la logique, la morale ont leur fondement.—En outre, en vertu de sa constitu-

(1) Cf. l'excellent écrit de M. P. Janet, de l'Institut : *La crise philosophique*, Paris, 1865.

tion native, l'homme se sent porté à rechercher dans les êtres et dans les phénomènes les notions universelles, les aspects et les rapports tout à fait généraux et propres à tous les ordres de réalités. Cette enquête transcendante a, de toute évidence, un objet propre : elle constitue un département distinct de la connaissance. La philosophie, en un mot, est la science des lois et des fonctions représentatives et affectives du moi, et celle de la réalité objective, envisagée dans ses éléments irréductibles. En d'autres termes, la science philosophique s'exerce sur les « causes dernières et les premiers principes. » Sur les traces d'Aristote, nul mieux que saint Thomas n'a fixé le caractère distinct de la science philosophique. D'avance il a réfuté les disciples de MM. Comte et Littré, qui lui refusent aujourd'hui ce titre avec un entêtement plus systématique que sérieux. Des philosophes célèbres, le regretté Frédéric Überweg et Trendelenburg ont défini le péripatétisme la « doctrine de l'objectivité essentielle. » Le thomisme a été conçu dans le même esprit.

Sans doute, les fonctions mentales sont liées d'une façon intime aux fonctions sensibles, dans la personne humaine, formée du double élément qu'on nomme vulgairement le corps et l'esprit. Les sciences naturelles commencent à fournir des moyens de mesurer les rapports de ces deux ordres d'opérations. De là une science jeune encore, pleine d'avenir cependant, et qui a donné autre chose que des promesses : la psycho-physique. La genèse probable des sensations ; les lois générales de la sensibilité et leurs rapports avec l'état d'inconscience et de conscience ; le calcul de la durée des actes psycho-physiques ; les rares phénomènes de dérébration accessibles à l'observation ; les questions de formation du langage, l'étude des rêves ; la psychologie infantile et morbide, voilà des sujets de recherches d'une complexité presque infinie dans lesquels s'illustrent chaque jour des spécialistes aussi distingués que Fechner, Weber, Wundt, Schiff, Helmholtz, Taine et, parmi nous, M. Delbœuf, de Liège. Ces thèses nouvelles ont désormais leur place dans les études de philosophie sérieuse, comme le notait avec sa grande autorité le P. Secchi. Ceux-là qui voudraient en méconnaître l'importance sembleraient trahir une peur injustifiée pour la solidité des doctrines métaphysiques, ou plutôt une lamentable étroitesse de raison. L'antiquité ne possédait pas les instruments requis pour ces observations délicates. Sa méthode scientifique était mal définie. Nos pères se réclamaient de l'autorité, dit Balmès : ils tranchaient trop souvent par des spéculations et des formules dialectiques les problèmes qui ne relèvent que de l'observation et des faits. Du moins, quel maître, parmi les scolastiques, fit autant de cas de l'expérimentation que saint Thomas ? Après Aristote, son guide, après Albert le Grand, son professeur

et le premier physicien de son siècle, il s'attacha si vivement à fixer les rapports des sens et de l'esprit qu'on lui a reproché de nos jours, à tort assurément, le sensualisme de sa doctrine. C'est bien lui qui veut que l'homme, esprit et matière, trouve dans le phénomène sensible le premier stimulant de son évolution intellectuelle. C'est lui qui a marqué, d'une façon aussi magistrale qu'Aristote et avec une clarté meilleure, la part de ces deux facteurs dans l'acte de l'intellection. Les psycho-physiciens sont aujourd'hui en mesure de déterminer par le calcul et la mesure les phénomènes de sensation et de les ramener artificiellement à leurs conditions élémentaires. Mais la base de leur science, saint Thomas et Aristote l'ont reconnue; ils l'ont protégée contre les entreprises d'un idéalisme intempérant et d'une métaphysique vaine, insoucieuse de l'expérience et de la nature. Après Parménide et ceux de Mégare, comme après Scot Erigène et les ultra-réalistes, c'était un rare mérite.

Le Souverain Pontife décerne de justes éloges aux maîtres des sciences de la nature; il souhaite seulement qu'en philosophie on fasse à leurs découvertes et à leurs inductions la place qui leur revient, et qu'on ne confonde pas celles-ci avec la discipline, dont ils ne forment qu'une face préliminaire.

La psycho-physique a grand intérêt à profiter de ce conseil, si elle veut échapper au matérialisme qui ne s'en emparerait que pour l'absorber. Qu'on y prenne garde: les analyses, souvent d'admirable sagacité, des psycho-physiciens ne comprennent que le côté mécanique et matériel de l'acte de la perception. Le phénomène central de la conscience, l'assimilation interne et personnelle des impressions nerveuses, échappe à la mesure et relève d'autres procédés de connaissance; or, sans accepter la séparation radicale de la physiologie et de la psychologie, formulée par le profond Jouffroy, nous tenons que ce sont essentiellement les procédés d'observation intérieure qui desservent la psychologie proprement dite (1). Par ce temps, chez d'excellents esprits, se remarque une propension exagérée à confondre des domaines séparés. Le moindre mal qui résulte de cette méprise est d'accréditer un emploi exclusif de l'analyse expérimentale: par une horreur puérile des vues d'ensemble, de ce qu'on appelle aujourd'hui, avec une ironie mal dissimulée, « les grandes thèses, » on se cantonne dans des côtés absolument insuffisants du problème de la connaissance; sous le prétexte spécieux de la division des forces, on morcelle à l'excès l'objet même des recherches, et les synthèses mentales, au moins provisoires, sont négligées. Qu'on proteste contre les empiètements d'une spéculation

(1) Cf. M. Fr. Bouillier: *De la Conscience en psychologie et en morale*, Paris, 1875. — Dr Brentano: *Psychologie vom empirischen Standpunkte*, ch. III-IV. Leipzig, 1874.

prématurément affolée de conclure, et pressée de tailler la réalité sur le patron de ses conceptions abstraites ! Rien de mieux. Saint Thomas, s'il vivait, reprendrait dans cette polémique l'attitude si ferme, si judicieuse qu'il eut dans la querelle des universaux. Mais il ne faut rien brouiller. Les psycho-physiciens entendent construire la science « du réel, de l'observable : » nul doute, c'est *tout* le réel, *tout* l'observable qu'ils veulent explorer. Or, dit M. Ravaisson, ce péripatéticien éminent, « l'âme est la plus positive expérience ; » et, oserons-nous ajouter, la tendance spontanée à la synthèse par delà l'induction est un fait primitif de l'âme. De peur des hypothèses métaphysiques, il serait peu sage de s'interdire l'esprit de la généralisation qui sera toujours la marque du génie philosophique, comme Aristote et l'Ange de l'École en ont tant de fois averti (1).

Nous avons à diverses reprises déjà rapproché ces deux grands noms. Il est juste de le noter, à propos du document pontifical : à bien des titres, saint Thomas consacra dans les écoles d'Occident l'autorité du Stagyrite. Mais il importe de bien entendre cette autorité, et le sens que les grands scolastiques y attachaient.

Lorsque Charlemagne entreprit la restauration des études, il n'y avait aux mains des professeurs du Quadrivium que les *Catégories* et l'*Interprétation* d'Aristote, dans la version de Boèce, avec des commentaires de source diverse sur ces livres voués à tant de querelles.

Dans l'abbaye sarde de Boppio, Gerbert d'Aurillac lisait les Prédicaments en texte grec. Mais sous Abélard lui-même, la métaphysique du Stagyrite était inconnue, et ce ne fut qu'au *xiii<sup>e</sup>* siècle que celle-ci commença à être interprétée dans les écoles de Paris. Albert-le-Grand fut le premier Docteur qui y lut la Philosophie première. De Platon, on avait la traduction du *Timée* par Chalcide. Pour l'enseignement technique, les dialogues du divin philosophe ne pouvaient être mis en regard des traités d'Aristote, si concis, si rigoureux, bien qu'obscurs en plusieurs endroits fort importants (2). A mesure que les livres du chef du Lycée furent connus, ils devinrent les manuels attitrés des écoles. Saint Thomas n'épargna aucun labeur pour se procurer les meilleurs textes. Il envoya en Grèce son confrère Guillaume, de Moerbeke près Grammont, pour y rechercher les manuscrits estimés.

(1) Voir les beaux travaux de M. E. Naville, de l'Institut, sur les *Principes directeurs des hypothèses*, dans la savante *Revue philosophique* de M. Ribot, 1877-1878.

(2) Nul, à notre connaissance, n'a mieux mis en lumière les obscurités des deux chefs de la philosophie grecque que M. B. Haurian, dans son *Histoire de la Philosophie scolastique*, 2<sup>e</sup> édit., p. 61 et suiv. — Pourquoi faut-il déplorer, dans cette œuvre si riche d'érudition, une haine de l'Église qui parfois conduit l'auteur à des vues erronées, souvent à des appréciations injustes ?

Lui-même commenta l'œuvre entière d'Aristote, et c'est dans les explications, dans les annotations sur les Deuxièmes Analytiques, sur la Métaphysique et la Physique, notamment, qu'il importe d'étudier la doctrine philosophique de saint Thomas, au moins autant que dans la Somme contre les Gentils et dans les Opuscules.

Il est de mode aujourd'hui de reprocher à saint Thomas et aux scolastiques leur vassalité à l'égard d'Aristote.

Là-dessus, il faut réfléchir que, par l'ordre et la forme régulière de ses écrits, autant que par la rigueur dialectique, Aristote était l'initiateur le plus complet et le plus savant que les docteurs pouvaient se choisir en vue d'un enseignement académique. Laissons ici la parole à l'un des hommes de tous les temps qui ont le mieux approfondi la philosophie du précepteur d'Alexandre.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, après avoir traduit et commenté, avec une sûreté et une érudition qui méritent une juste reconnaissance, toute l'œuvre du Stagyrite, en parle en ces termes : « Dans toute l'histoire de la science, personne ne s'est trouvé qui ait su mieux qu'Aristote déterminer la nature et le domaine de la philosophie première. Il a montré avec une parfaite netteté son point d'appui et de départ dans toutes les sciences secondaires, et son but qui est de sonder, autant qu'il est permis à notre faiblesse, les secrets de la cause universelle et de la pensée divine. Que peut-on demander de plus? La métaphysique eût évité bien des faux pas et se fût rendue plus respectable auprès de la foule si elle avait toujours eu la prudence du philosophe grec et si elle eût pris le soin de circonscrire aussi clairement le champ de ses investigations. Le terrain sur lequel Aristote s'est placé est inébranlable; mais il fallait un bien ferme regard pour voir, dès le début, les deux confins de la métaphysique, l'un où elle commence, et l'autre où elle finit (1). »

Ces conclusions du docte académicien sont celles de Trendelenburg, de Berlin, de l'illustre critique Zeller et de MM. Hauréau et Jourdain, de l'Institut. Plus que personne, saint Thomas a renoué la chaîne des traditions aristotéliques : il a exercé les maîtres chrétiens à la méthode

(1) *Préface à la Métaphysique d'Aristote*, 1879, p. XII, ss. Toute cette préface est à méditer. Il convient, toutefois, à notre sens, de faire une réserve sur la méthode aristotélique. Le Stagyrite assigne la première place à l'observation, à l'analyse psychologique. A l'observation, il fait succéder l'induction appelée à fournir à l'esprit les vérités générales et les principes d'évidence. Seulement Aristote accorde une valeur trop grande aux considérants logiques et aux vues *a priori*. De là parfois des généralisations hâtives et des hypothèses basées plutôt sur des constructions mentales que sur la réalité. Cela est surtout vrai de la Métaphysique, de la Physique et du Traité de l'Âme, malgré la part très grande faite à l'expérimentation, au moins à titre de vérification et de contrôle des vues générales. Voir le savant ouvrage de M. H. Martin, de Rennes : *Philosophie spiritualiste de la Nature*, Paris, 1859, t. p. 112 suiv.

de ce génie rigoureux qui interrogea et pratiqua toutes les sciences de son temps, et rarement sépara l'expérimentation de la théorie, des hypothèses. C'est le plus noble éloge qu'on puisse faire de notre docteur. On loue Aristote d'avoir discerné, au début de la culture métaphysique, le véritable terrain de la science de la pensée. Thomas d'Aquin, pour avoir assoupli à la sagesse chrétienne la seule doctrine qui fût tout ensemble didactique et complète, ne mérite pas un moindre louange. Le pape Léon XIII, en invitant les écoles chrétiennes à s'attacher aux enseignements de saint Thomas, les convie en même temps à s'initier chaque jour davantage à ce mouvement de l'idée grecque, qu'avec les ressources scientifiques de l'âge moderne nous pouvons reprendre et compléter, mais dont les fondements et les principes ne seront jamais ébranlés.

Mais ce n'est pas tout. Nous ne voulons certes pas céder à une fascination familière aux critiques, et prêter à saint Thomas d'Aquin une auréole imaginaire. Comme les autres penseurs il paya tribut à son temps : comme eux, il ne put deviner tous les progrès à venir, tous les perfectionnements de la méthode. Mais l'homme qui, dans une mesure plus large qu'aucun de ses devanciers, introduisit les doctrines du Stagyrite dans les écoles d'Occident, avait apporté à cette tâche une originalité et une indépendance d'esprit que les ennemis de la scolastique semblent ignorer ou feignent de méconnaître.

Serviteur du Christ et disciple des Pères, Thomas d'Aquin complète les vues péripatéticiennes par les enseignements de Platon, par ceux des Pères grecs et latins, sortis de la nouvelle académie aussi bien que du Lycée : il ajoute ses propres idées à celles de ses devanciers. Comme tous les génies supérieurs, c'est un éclectique, dans la haute et bonne acception de ce mot.

Il accueille les assertions du philosophe là où la foi et la raison les recommandent. Mais sur une foule de points, il les élargit ou les modifie. Les maîtres chrétiens des premières écoles de Grèce et de Rome avaient pénétré la philosophie du souffle évangélique : Clément l'Alexandrin, Justin, le grand Origène, les Grégoire, saint Basile, Théodoret, tous ces beaux génies mentionnés par Léon XIII n'étaient pas hommes à se mettre timidement en tutelle chez Platon, ou chez Aristote longtemps en moindre faveur auprès des Docteurs apparentés aux théories alexandrines. Mais ces penseurs vaillants comprirent qu'il y aurait folie à répudier les systèmes consacrés par le suffrage des siècles les plus polis : ils les conservèrent dans toutes leurs maîtresses lignes et les firent servir à la défense et à l'élucidation des dogmes.

On sait de quel éclat, grâce aux travaux des Pères grecs, resplendit ce IV<sup>e</sup> siècle dont M. Villemain a décrit la grandeur littéraire dans un

langage digne de cet âge inspiré. Un siècle plus tard, sur le sol d'Afrique, un homme se rencontra dont la mâle pensée réunit dans une synthèse féconde les théories des deux grands philosophes de l'Attique et de leurs meilleurs interprètes. La postérité mettrait peut-être Augustin d'Hippone à côté de Platon et avant Aristote, si ce pensur se fût occupé de codifier les lois de la pensée et de la réalité, si son œuvre, presque toute consacrée à des querelles glorieuses, eût présenté un caractère moins polémique. Il fixa pour jamais l'alliance de la science et de la foi, et traça les règles de la philosophie chrétienne plus encore par ses travaux immenses que par ses préceptes. Augustin sortait des écoles néoplatoniciennes. Son caractère lui inspirait pour leur idéologie une vive prédilection : son génie impétueux aimait leur mode d'exposition oratoire et brillant. Il donna des développements sublimes à la doctrine des « idées » ou des rapports intelligibles des créatures avec la première Cause. Avec une sorte de religion filiale, il ôta à la théorie célèbre les erreurs qu'y avait mêlées Platon, dans les indications sommaires qu'il lui consacra. Avec cette passion pour l'élément idéaliste de la connaissance, Augustin concilia un goût intense pour la dialectique et la psychologie d'Aristote. Il composa un résumé des Catégories qui fut longtemps aux mains des disciples du Quadrivium. Sur la genèse du concept, sur la matière et la forme, sur l'âme et sur ses facultés, il reproduit les enseignements du Stagyrite, non moins que ceux de Platon. Ainsi, dès le v<sup>e</sup> siècle, la science chrétienne, par l'organe de son plus illustre docteur, alliait les vues des maîtres dans lesquelles s'étaient comme personnifiées les deux facultés de l'âme humaine : l'intuition et la raison.

Saint Augustin fut le précurseur et, en un sens vrai, l'inspirateur de saint Thomas. C'est la remarque des biographes du Maître angélique que celui-ci se plaisait surtout à la lecture du Docteur d'Hippone.

On pressent déjà quel devait être l'esprit de la philosophie thomistique. A part les différences des temps et de la culture générale, en dehors des vives dissemblances de forme et de méthode, saint Thomas continue, en la perfectionnant, l'œuvre de saint Augustin.

L'esprit de l'Occident est plus systématique, plus rigoureux que le génie oriental. Charlemagne, encouragé par les papes, les évêques et les clercs, avait en 739 adressé à Bangulf, évêque de Fulde, le capitulaire fameux qui prescrivait l'érection des écoles cathédrales et monastiques. Le fondateur de l'enseignement primaire se préoccupa de donner aux études une ordonnance régulière. Nous ne disons pas que, pour des esprits supérieurs, l'éducation pédagogique est la meilleure ! Mais elle est indispensable à la foule ; les exigences des temps l'imposèrent et, plus tard, la coutume la conserva. Alcuin,



d'York, avait été le législateur des nouveaux instituts. C'était un disciple fervent d'Aristote, qu'il ne connaissait malheureusement que par les moins importants de ses traités. Mais par lui la sévère méthode dialectique pénétra dans les écoles. Elle n'en sortira plus. Aux mains de régents ineptes, abritant leurs formules verbales avec leur routine indolente et présomptueuse à l'ombre du grand nom d'Aristote, elle absorbera trop souvent le fond même des choses ! Mais elle sera pour les maîtres illustres une arme sans égale.

Après deux siècles d'essais fragmentaires, surgit vers 1063 un noble penseur, Anselme d'Aoste, professeur et prieur de l'abbaye bénédictine de Notre-Dame du Bec, en Normandie, plus tard archevêque de Cantorbéry. Comme le fera bientôt saint Thomas, Anselme avait étudié de préférence les œuvres de saint Augustin. Comme saint Augustin lui-même, il avait consacré à la Logique d'Aristote des lectures diligentes et s'était proposé d'écrire un traité de dialectique. Nous ne possédons qu'un fragment d'introduction à ce manuel, le très bizarre dialogue intitulé *du Grammairien* ou *du Dialecticien*. Il a pour objet d'expliquer le vrai sens des noms attributifs et constitue à coup sûr le moindre des titres littéraires d'Anselme. Mais ce maître aussi ne possédait d'Aristote que les *Catégories* et *l'Interprétation*. Les *Analytiques*, qui seuls donnent la clef de la Logique d'Aristote et signalent sa portée objective, manquaient au zèle logicien. Les autres traités du Docteur d'Aoste accusent à chaque page un esprit rompu à toutes les subtilités d'une dialectique qui, parfois, va à l'excès. La plupart, cependant, sont écrits en style augustinien. Il embrassa dans le Monologue, le Prosloge et ses traités particuliers presque toutes les parties de la doctrine sacrée. Mais il ne réunit pas ces thèses dans une exposition d'ensemble, et souvent il leur donna la forme populaire. Il n'écrivit pas une encyclopédie de la science religieuse. Alexandre de Halès, qui, au prix de sacrifices inouïs, venait de recevoir l'œuvre entière d'Aristote des mains de philosophes arabes, rédigea une grande *Somme de théologie*. Celle-ci compléta les *Sommes* précédentes de Robert de Melun et d'Étienne Langton. Vers le même temps, saint Thomas d'Aquin l'imita en cela. Mais son œuvre devait dépasser de loin par l'étendue et la force les travaux de ses devanciers.

La méthode du Docteur Angélique fut la démonstration strictement logique ; ses ouvrages didactiques sont conçus dans une forme syllogistique plus suivie que ceux d'Alexandre de Halès. Ses traités particuliers et ses commentaires eux-mêmes sont empreints d'une régularité où se reconnaît l'influence d'Aristote. Dans sa *Somme de théologie*, le plus parfait de ses livres, après avoir posé le pro-

blème en litige, le saint Docteur choisit dans la tradition et dans la raison les preuves qu'on pourrait fournir pour une conclusion affirmative ou les arguments négatifs qu'on pourrait lui opposer. Puis il donne la solution, la développe et répond aux difficultés. Ce procédé est étendu à tout l'ensemble de la discipline sacrée. Jusque-là, en Occident, on n'avait pas eu d'exemple d'une pareille rigueur critique associée à un langage d'une lucidité constante et dans lequel la sobriété n'engendre presque jamais la rudesse. Très justement, l'on comparerait le style de Thomas d'Aquin aux monuments gothiques de la première période, si pleins d'inspiration et d'idéalisme, dans leur simplicité recueillie, dans l'ascension sobre et lumineuse de leurs lignes vers l'infini.

On a beaucoup critiqué, depuis la Renaissance, la forme et la méthode des scolastiques, que saint Thomas a puissamment contribué à fixer dans les écoles. Il y eut, avant et après le *xiii<sup>e</sup>* siècle, des docteurs dont le style fut d'une barbarie indigne. Des paraphrastes mélancoliques, des vieillards chagrins blâmèrent le soin de la parole, prononcèrent que la gravité de la philosophie repousse l'éloquence. Facilement, on cherche dans la sévérité de la science l'excuse d'une sécheresse impuissante. Comme celui-là doit abonder en fortes, en profondes pensées qui fait profession de dédaigner les mots ! Quels trésors de sagesse porte dans son cerveau l'homme circonspect qui ne consent à écrire que des banalités exactes dans des formules de pédant ! N'est-ce pas là, du moins, l'illusion des gens naïfs ? Ce qui reste sûr, c'est que saint Thomas comme saint Bonaventure fut dans le genre philosophique un excellent écrivain. — Des hommes aussi compétents que Leibnitz et V. Cousin ont décerné de justes éloges à la forme syllogistique. De fait, le syllogisme, en imposant au développement de l'idée d'infranchissables limites, la fortifie en la contenant ; il empêche la pénurie et le vide des pensées de se dissimuler sous l'abondance du discours. Tous les écrivains vraiment philosophes des temps modernes, en France et en Angleterre, ont tenu à reproduire dans leurs compositions la concision précise et riche de choses dont saint Thomas était resté le modèle. Un critique littéraire aussi grave que M. Villemain a reconnu que la langue française, le langage le plus philosophique du monde, doit, pour une grande part, sa limpidité et sa concision aux scolastiques. M. Sainte-Beuve nous a livré le même aveu.

Dans les justes limites où l'esprit humain doit se contenir devant l'infinie Intelligence, l'examen et l'investigation étaient ardemment provoqués par la méthode des docteurs, dont M. Cousin regrettait l'abandon. Sans doute, on enchevêtra trop, parfois, la pensée à quelque texte, à l'autorité du « Maître. » Mais sous ce texte et dans ce maître,

les docteurs savaient très-bien se retrouver eux-mêmes, et l'originalité natale de l'idée s'affirmait avec éclat, alors qu'on invoquait, pour la confirmer devant la multitude, une parole du Philosophe. Qu'on rapproche les opinions au sujet desquelles les chefs d'école étaient en dissentiment : elles sont nombreuses ; il est vrai que chaque dissident, presque toujours, se couvrait de l'égide d'Aristote : c'était un hommage excessif à la plus légitime autorité. Chaque siècle a vu le retour de ces vénération pour quelque génie illustre, pour le docteur en vogue. Le nôtre n'a rien à reprocher aux âges écoulés en ce qui regarde le fétichisme de l'esprit, dans les camps les plus opposés.

Mais en tout ceci, ce n'est que de la forme élémentaire et extérieure qu'il s'agit. En ce qui concerne le fond même de la philosophie, saint Thomas offre un nouveau titre à l'admiration. Nous le verrons tout à l'heure en résumant à grands traits son œuvre : le Docteur angélique n'a pas moins accueilli les vues d'ensemble que l'analyse minutieuse des détails. Il a réuni dans sa philosophie les intuitions spontanées de l'entendement, l'investigation des causes physiques et sensibles, la culture des sciences naturelles dans la mesure que comportait l'époque, les raisonnements où se révèle la constructivité de l'esprit. Ses études ont embrassé tout l'ordre des intelligibles et le domaine général de la connaissance philosophique et théologique : elles ont jeté de vives lumières sur l'esthétique. Dante a résumé sa doctrine en quatre chants de son *Paradis* ; des peintres comme Giotto, Giovanni de Fiesole ou Fra Angelico se sont manifestement inspirés du saint Docteur. En exégèse, il a pressenti la valeur des textes parallèles, et sa Bible manuscrite contient une foule de remarques critiques et philologiques où il devance son temps et semble deviner les anxieuses préoccupations de l'avenir. Par ses soins à restituer aux écoles la leçon authentique d'Aristote, il se ralliait trois siècles à l'avance au mouvement philologique de la Renaissance. Curieux de la tradition, il a fait de ses commentaires sur l'Écriture Sainte et de ses œuvres de philosophie et de théologie un riche répertoire de témoignages empruntés aux anciens Pères et aux Docteurs, ses contemporains et ses devanciers. Par ce côté, il se rattache encore à son maître Aristote, dont les renseignements d'érudition ont fourni les indications de haut prix sur les doctrines des maîtres de l'antiquité grecque. A peine, sur les milliers de citations de saint Thomas, quelques-unes sont à reviser aujourd'hui. Cet heureux génie n'excluait aucun aspect des choses idéales : comme Augustin, comme Anselme et saint Bonaventure, comme Aristote lui-même dans son Poème funéraire en l'honneur de son jeune ami Eudème, que nous a conservé en partie Olympiodore, Thomas se montra poète remarquable. Ces grands hommes justifiaient d'avance la maxime d'un de nos écri-

vains les plus éloquents : « Il faut que l'art pénètre la philosophie, comme il faut que la philosophie serve d'appui au sentiment artistique. Un philosophe qui ne serait pas artiste, manquerait d'un des éléments nécessaires à l'exposition de la vérité : un artiste qui ne serait pas philosophe serait impuissant à formuler la beauté sérieuse et profonde. Par l'amour du beau, on s'élève aux plus hautes conceptions de la pensée ; par la compréhension de la vie présente, on parvient à exprimer vivement son idéal. Vérité et beauté, qualités fondamentales que les génies seuls savent allier dans leurs chefs-d'œuvre (1). » Mais à côté de l'austérité esthétique de la forme, le souci pressant de saint Thomas est la force de l'idée : c'est assez de le comparer, sous ce rapport, à saint Anselme, à son maître le B. Albert le Grand, à notre original et hardi Henri Goethals de Gand, à Alexandre de Halès, pour se convaincre de sa supériorité et de sa prudence dans les conclusions, qu'il poussait si loin. Il est rare que la formule masque chez notre Docteur une démonstration faible. Presque partout, la pensée vaut la forme, éminemment serrée et vigoureuse. On dirait des cristallisations d'idées.

Il y a des hommes de beaucoup d'esprit qui rêvent de revenir en toutes choses au XIII<sup>e</sup> siècle. S'ils en avaient le pouvoir, ils rameraient nos villes modernes, supprimeraient les chemins de fer et les machines à vapeur, fermeraient nos musées d'art contemporain, ne feraient que des images à la chevelure dorée et au corps diaphane, et volontiers se coifferaient du petit chaperon. Pour d'autres, le XIII<sup>e</sup> siècle est « un temps d'universelle et ignorante barbarie, » comme parle *la Flandre Libérale*. Ceux-là sont sages qui savent être de leur époque, apprécier tout juste progrès, toute innovation féconde. Le XIII<sup>e</sup> siècle eut ses plaies, ses désavantages. Mais ce n'était pas un temps barbare, il avait sur le nôtre l'avantage d'une foi ardente et l'enthousiasme chevaleresque pour toutes les nobles choses. A l'heure même où Thomas d'Aquin écrivait ses livres de philosophie et de science sacrée, tous les problèmes qui préoccupent l'homme moderne étaient discutés avec passion. Pour ne citer que des compatriotes, le réaliste Alain des Iles disserte d'une façon originale sur la certitude et propose, malgré ses traités poétiques *de Planctu Naturæ* et *l'Anti-Claudianus*, de formuler l'enseignement de la philosophie à la façon des géomètres, comme le tentera un jour Spinoza. D'après Aventin, un dominicain, Henri de Brabant, aurait, à la même époque, sous l'influence du Docteur angélique, traduit en latin tous les ouvrages d'Aristote, pour lesquels les versions de Boèce devenaient insuffisantes. Un peu plus tard le

(1) M. Octave Pirmez : *Heures de philosophie*. Bruxelles, Parent, 1875, p. 147.

géomètre-astronome Gilles ou Egide de Lessines, et les métaphysiciens Godefroid des Fontaines et Jean de Gand (Jandun) expliquaient à Paris la doctrine du Stagyrite : de leur côté, Gauthier de Bruges, un moment évêque de Poitiers, et un autre Belge, Jean de Prichsius, y défendaient le platonisme. On citerait encore Barthélemy de Bruges, Gérard de Liège, Guibert de Tournai, tous lecteurs en Sorbonne, où l'un de nos bibliophiles les plus érudits, M. Ruelens, a retrouvé leurs manuscrits. Dans la rue du Fouare, la Logique était enseignée par Siger, de Courtrai, que son immortel élève, Dante Alighieri, devait signaler à la postérité, plus que toute sa dialectique :

Essa é la luce eterna di Sigieri  
Che leggendo nel vico degli Strami  
Syllogizzo invidiosi veri (Par. X, 136.)

Henri de Gand, seigneur de Mude, de la noble maison des Goethals, brillait aussi à la Sorbonne par ses leçons de haute philosophie, avant de devenir recteur de l'université. Ces « Flamands » honorés, dont plusieurs devancèrent leur temps, continuaient la lignée de nos anciens maîtres des écoles de Liège, de Tournai, de Gand, de Lobbes que l'on vit plus d'une fois prendre part aux joutes de l'université de Paris et porter des défis aux professeurs en renom (1). Un écrivain peu suspect a dépeint d'après les sources ce que l'amour des lettres avait de contagieux à cette époque : « Quand aux derniers confins de la Bretagne insulaire, écrit M. Hauréau, l'historien érudit de la scolastique, quand aux plus lointaines retraites de la Calabre, de l'Espagne, de la Germanie, de la Pologne, un jeune clerc manifestait quelque inclination pour les hautes études et semblait à ses supérieurs promettre un logicien, aussitôt on l'envoyait à Paris. Il partait seul à pied, traversait les fleuves, les montagnes, les mers, sous la protection des gens de guerre, ou même des gens de rapine qu'il rencontrait sur sa route. C'était une vie d'aventures et de périls qui le disciplinait d'avance aux agitations et aux rudes épreuves de l'école. Chaque soir il trouvait asile dans le plus prochain monastère ; si la nuit le surprenait loin d'une bourgade, il allait frapper au seuil de quelque maison isolée, et, pour obtenir le plus cordial accueil, il lui suffisait de décliner son titre d'écolier. »

Le goût des lettres, par ce temps, n'était pas moins vif que l'amour de la science. De bonne heure, les grands seigneurs belges s'étaient montrés les protecteurs des muses. Les poèmes des trouvères des cours de Liège, du Brabant, du Hainaut, de la Flandre avaient été les précurseurs du fa-

(1) Voir, dans la *Patria Belgica*, la belle et savante notice de M. Le Roy sur l'histoire de la philosophie en Belgique.

meux *Roman du Renard*, cette âpre satire de tout l'ordre social, où se reflète l'indépendante fierté de notre tempérament national et qui obtint un merveilleux succès. Baudouin de Constantinople, peu de temps avant de partir pour la croisade de 1202, fit écrire en français une chronique universelle. L'histoire en langue d'oïl est née sur notre sol; elle remplaça l'informe jargon latin : Baudouin d'Avesnes, issu des comtes de Flandre, est un écrivain « français. » Après Pierre Mouskes, l'oncle d'Henri de Gand, qui écrivit en rimes françaises sa « grande histoire » où il fait, à la modé du temps, descendre les Francs des Troyens, le chanoine Jean Le Bel s'illustra dans le même genre de travaux. « Tout ce qu'on admire dans les premiers livres de Froissart, dit M. Potvin, est de lui; et quand M. Villemain en cite les épisodes où il le trouve supérieur à Tite-Live et digne d'Homère, ses éloges remontent à Jean Le Bel (1). »

Sous Philippe le Bon, le trouvère Martin Franc pourra écrire ces rimes, calque de l'époque :

Si tu parles d'art de peïntrie,  
D'historiens, d'enlumineurs,  
En fut-il jamais de meilleurs?

Vers 1225, Jean van Maerlant composa ses vastes poèmes flamands et fonda une école qui devint une pépinière d'œuvres mi-sérieuses, mi-satiriques, précieuses pour l'histoire du temps et dont la vogue fut indicible.

A la même époque, nos enlumineurs de manuscrits, presque tous clercs, montrent déjà ce goût de réalisme destiné à rester le caractère saillant de la peinture belge. Henri III, duc de Brabant, Gauthier de Soignies, les maîtres anonymes des traités de déchant de l'abbaye de Saint-Laurent, de Liège, dont l'un est conservé à l'université de Louvain et l'autre à la Bibliothèque royale de Bourgogne, furent nos premiers musiciens. C'est encore au XIII<sup>e</sup> siècle que commence à s'élever le chœur de Sainte-Gudule de Bruxelles. Vers le même temps, Cologne, Salisbury, Paris, Chartres, Amiens, Reims, Burgos, Tolède, Westminster, Beauvais, Tours, Strasbourg bâtissent leurs impérissables cathédrales.

Il est vrai : malgré les efforts de Gerbert d'Aurillac, de Henri d'Auxerre, de Jean de Salisbury, l'esprit le plus fin et le plus caustique des âges moyens, la méthode dans le domaine des causes physiques est loin d'être trouvée. Mais un vigoureux penseur, le franciscain Roger Bacon, la pressent, l'indique, en fait quelques applications, malheureusement avec une exagération et des témérités pleines d'erreur, qui compromettent sa cause auprès de ses amis eux-mêmes, au-

(1) *Patria Belgica*, Histoire de la littérature française.

des routiniers jaloux de son génie surtout. Plus que personne, par ce temps-là, Bacon avait senti la nécessité d'allier à la spéculation l'expérience, l'étude de la vivante réalité, sous toutes ses formes. Les titres seuls de ses traités présagent un renouvellement prochain : la fougue de son esprit l'entrava, au moment où il allait se réaliser. Bacon avait écrit sur les obstacles de la science et les causes de l'ignorance ; sur l'utilité de la science comparée et de l'étude des langues. Ces sujets parlent assez haut ! En dépit d'adversaires puissants, hostiles à un mouvement qui devait renverser leur dictature humiliante, la tendance au progrès était partout. Le parvenu, dans le monde des lettres, n'a qu'un moyen d'usurper la renommée interdite à son ineptie : nier l'opportunité des œuvres originales ou calomnier bassement leurs auteurs. Du moins, au XIII<sup>e</sup> siècle, la philosophie, cette âme des hautes études, animait les esprits d'un souffle puissant d'idéal et provoquait la libre recherche.

Lorsqu'on parcourt dans leur ensemble les œuvres du temps, on est surpris de la hardiesse des docteurs. Les thèses du platonisme sont opposées à celles d'Aristote. Dans les universités, disputent des maîtres divisés d'opinion sur la certitude, la vie, les idées. Mais tous ces penseurs avaient la foi au Christ, parce que leur raison leur montrait dans l'Évangile une doctrine divine. Sûre de leur croyance, l'Église ne s'étonnait pas de leur liberté dans les choses libres. Ils pratiquaient la maxime d'Augustin qui n'est suspecte qu'aux époques de licence ou de servitude : *In dubiis libertas*. Si cette sentence est vraie en matière religieuse, elle est l'âme de toute philosophie ! Personne ne l'a mieux prouvé que les anciens Pères et les maîtres du XIII<sup>e</sup> siècle.

Par malheur, cet âge d'or de la scolastique fut suivi d'une décadence rapide. L'œuvre laborieuse d'Albert le Grand, d'Alexandre de Halès, de saint Bonaventure, de saint Thomas allait devenir la proie des glossateurs.

Un très docte péripatéticien, Pierre d'Espagne, venait d'écrire ses « Sommes de logique, » ce manuel de dialectique formelle habilement construit, mais dont on allait abuser sans mesure. Les *Sommes* crurent bon de renchérir sur l'*Organon* : aux livres d'Aristote, elles ajoutèrent des thèses sans portée et ces recettes mnémotechniques que l'on réimprime encore dans certains traités ! Elles dissertaient sur les propriétés des *termes*, l'emploi des adjectifs, les fonctions verbales de toute sorte. Ce supplément à Aristote s'appela les *Parva logicalia*. Avec tout son esprit, Ockam devait baser sur la « nouvelle logique » son nominalisme étroit et faux, cause de ruine des hautes spéculations. Les *Parva logicalia* eurent jusqu'à huit cents éditions ! L'insolence dans le succès est souvent l'apanage des œuvres médiocres et faciles. Incapables de pénétrer les choses, des centaines de régents disputèrent, raisonnèrent, déraisonnèrent sur les *mots*.

Par ces professeurs, la logique, la noble doctrine des lois de la certitude et de la méthode se vit réduite à un ramas fastidieux de règles formelles. Isolée de la réalité, de l'analyse de l'entendement et de la conscience, la dialectique de classe n'avait rien à voir à la vérité des choses. Au disciple candide qui franchissait le seuil du Quadrivium, le magister apprenait non à discuter les majeures, mais à construire les figures du raisonnement en *Barbara* ou en *Baralipton*. D'indiquer au néophyte le fondement de toute cette casuistique de la pensée, de lui signaler le lien de l'idée et de la proposition avec les faits, le phénomène central de la conscience, la loi primitive de la spontanéité, le sens des critères de la certitude, toutes ces bases de la science consacrées par Aristote et saint Thomas, par Albert le Grand et saint Bonaventure, par Henri de Gand et Duns Scot, on n'en avait plus souci ! Des mathématiciens éminents ont montré naguère que les figures reposaient sur des combinaisons erronées ! Eh ! dès que les prémisses s'emboîtaient dans des cadres corrects, et que la conséquence en découlait d'une façon normale ; dès que le syllogisme était irréprochable, la contraposition, l'équipollence et la conversion légitimes ; dès que le candidat savait débrouiller les « toiles d'araignée » des arguties d'école, le but était atteint, le pédagogue satisfait ! N'avait-on pas depuis Raymond Lulle, le *Grand Art*, sorte de machine à dialectiquer, où un tour de manivelle amenait sur tout sujet la conclusion régulière, sinon vraie ? L'*Ars Magna* était le symbole de la mauvaise logique ! Le touriste moderne qui visite les hôtels et les restaurants d'Oxford y trouve, non sans quelque étonnement, sur les tables, de petits résumés de dialectique (1). Est-ce un souvenir de tout ce mouvement à jamais néfaste ?

Ainsi la logique formelle régna de nouveau en souveraine dans les écoles de philosophie. La vaine discipline représentée par Martianus Capella sous les traits d'une mégère décharnée et furieuse, les cheveux ceints de couleuvres ténues, pouvait répéter comme un rimeur anonyme du XII<sup>e</sup> siècle dans sa suffisance idiote : Je définis et je distingue, je divise et j'affirme, j'ai la force du raisonnement, je suis victorieuse et je suis invincible (2) ! Les bibliothèques, disait à ce propos Enée Sylvius, qui

(1) M. le chanoine Piéraerts, *Oxford*. Louvain, 1879.

(2) Cf. Dr Prantl, *Geschichte der Logik* ; II, p. 105. « Dialectica... diffinit et discernit, dividit et asserit, Ratiocinari potens, vincens invincibilis, Quam lampas clarificavit Manliani luminis, Transtulit hanc resolvendo binis analyticis, Introducens Isagogas binis commentariis, Et idem categorias cum Perihemeniis, Topica cum Sillogismis atque Differentiis, Diffinitionum librum eum Divisionibus Explicavit addens unum Propositionibus... » — Il faut lire dans le IV<sup>e</sup> volume de l'œuvre du Dr Prantl, si pleine d'érudition mais si remplie de préjugés, les textes authentiques des Régents de la décadence. L'imagination a peine à croire à une déchéance pareille, après saint Thomas et saint Bonaventure.



fut plus tard le pape Pie II, regorgeaient de *commentaires des commentaires*. Cela dura ainsi jusqu'à la Renaissance. La chute de Constantinople, en amenant en Europe les lettrés de la Grèce, allait substituer les textes authentiques aux copies fautives des paraphrases et des versions. Les premiers humanistes signalèrent avec acrimonie l'abaissement des académies, jadis glorieuses. Louis Vivès, Pétrarque, Politien, Laurent Valla flagellèrent de leur élégante et sarcastique parole l'exégèse barbare et prétentieuse des raisonneurs. Par malheur, comme il advient toujours, la ruine de ceux-ci précipita celle des écoles dont ils souillaient la renommée. La tradition scolastique fut rompue pour de longs siècles ; et, dès lors, avec la Réforme, commencèrent l'anarchie des esprits et la confusion des systèmes dont nous recueillons encore les fruits funestes. On ne l'a pas noté assez : bien plus que l'humanisme, bien plus que Descartes, l'oubli des hautes doctrines, la recrudescence de la formule avaient, pour une très grande part, provoqué la réaction. Mais au XIII<sup>e</sup> siècle, dans le cénacle des grands docteurs, saint Thomas avait préparé dans ses œuvres aussi pures qu'élevées le remède à la défaillance dont notre génération ressent elle-même le contre-coup. En rappelant les esprits à l'étude du plus grand initiateur de la véritable scolastique, de celui qui réalise le plus l'idéal du Docteur, Léon XIII a voulu rendre à la science chrétienne l'éclat d'une noble période.

## II

Nous avons dit que, dans ses *Opuscules*, ses *Commentaires* sur toute l'œuvre d'Aristote, dans la première partie de sa *Somme de théologie*, ses commentaires sur le *Maître des sentences* et sa *Somme contre les Gentils*, saint Thomas discute et approfondit tous les problèmes de la science philosophique, telle qu'on la comprenait au XIII<sup>e</sup> siècle.

Aristote, avec sa rigueur accoutumée, avait distingué les principes d'« efficacité » ou les causes en vertu desquelles l'être a reçu l'existence originelle ; les principes de composition ou les éléments actuels des êtres ; les principes de connaissance ou les éléments de représentation des choses dans l'esprit (*Métaph.*, V, ch. 1<sup>er</sup>). Pour quiconque a lu Aristote, il est clair que toute sa doctrine est comme en germe dans cette distinction. Quand saint Thomas définit la philosophie : la science des principes, il comprend ces mots dans la triple acception que nous venons d'entendre.

Dans chaque être matériel Aristote, et le Docteur angélique après lui, distinguent la « matière première, l'élément indéterminé, en puissance

de toutes les déterminations ultérieures, et la « forme, » ou le principe actif donnant à la matière son état déterminé. Saint Thomas veut que la matière première ait une entité positive et réelle, bien que dépendante de la forme, à laquelle l'associe l'acte de génération. Elle n'est pas une substance, mais elle porte en soi un fonds de virtualité passive susceptible d'être amené à l'être substantiel par l'action de quelque forme. La forme substantielle est l'énergie, l'activité immanente de l'être, la force active et spécifique caractérisant chaque substance. La forme, écrit encore saint Thomas, est le principe d'activité ou d'opération de l'être. Elle est, en même temps, pour lui, l'élément de la finalité objective : de fait, chaque chose tend à réaliser, par l'évolution de ses énergies constitutives, la raison et le but de sa nature (1). Envisagés à ce point de vue, les deux facteurs, la matière et la forme, sont, en un sens vrai, consubstantiels, et leur réunion constitue l'être complet (2). Le tout, écrit saint Thomas, n'est pas, en rigueur, ses parties, mais le terme qui résulte de leur union (*Totum non est proprie loquendo suae partes, sed aliquid ex partibus constitutum*). La matière première implique une connexion si intime avec la forme, que Dieu lui-même ne pourrait l'en séparer; ce serait contraire à l'essence des choses. En ce point, Henri de Gand et, plus tard, Suarez contrediront le Docteur angélique : Suarez assure que l'activité infinie peut suppléer à toutes les énergies créées. Quant à la forme, elle émane en un sens large de la matière, puisque celle-ci est en puissance à l'égard de toutes les formes, à peu près comme les lettres de l'alphabet sont susceptibles de composer tous les mots d'un livre, à l'appel du compositeur.

Le développement de ces vues du Docteur angélique ne peut être exposé ici. Nulle partie de sa doctrine n'a été autant attaquée, à propos de la nature constitutive des êtres matériels notamment. Après les raileries frivoles du dernier siècle, le nôtre lui a opposé les principes des sciences naturelles. Étrange retour ! A l'heure présente, des naturalistes d'élite appliquent l'antique système renouvelé par saint Thomas d'Aristote et de saint Augustin à l'élucidation de l'essence des corps.

Nombre de chimistes tiennent que la matière est pondérable ou bien impondérable. Cette dernière, peut-être pesante en soi, serait l'éther elle remplit tous les espaces et tous les corps pondérables; ses der-

(1) *Esse per se consequitur formam; unumquodque enim habet esse per propriam formam. Q. de anima, a. 14. — Finis incidit cum forma in idem numero, quia est idem numero, quod est forma et finis generationis. — Op. 31 de principiis naturae. — Rien d'instructif comme de mettre en regard de ces principes féconds que nous ne pouvons ici qu'indiquer les conclusions de M. Lachelier, maître de Conférences à l'École normale de Paris, dans son savant mémoire : *Du fondement de l'Induction*, § VII. C'est une belle page thomiste, en style du XIX<sup>e</sup> siècle.*

(2) Cf. *Physic.*, l. I. — *Metaph.*, l. I, 5, 7, 8. *De potentia*, Q. 3, a. 8 et Q. 4, a. 1. — *Cont. Gent.*, l. III, c. 4; l. IV, c. 63.

nières particules sont les « atomes. » Ceux-ci seraient indivisibles, du moins par nos procédés mécaniques. Les corps pondérables sont simples ou composés. Les premiers sont ceux que l'analyse ne parvient pas à résoudre en d'autres corps. On en compte de soixante-trois à soixante-neuf, jusqu'ici. Les corps composés sont ceux qu'on ramène à des corps simples de nature différente. Les particules des corps réfractaires à une division ultérieure mais perceptibles au microscope, s'appellent plus particulièrement les « molécules. » Les atomes sont considérés comme des « substances, » et dans chaque substance déterminée, ils sont d'égale grandeur et de poids égal, mais de figure différente. Ils sont doués de la propriété de l'étendue et de celle de la résistance. Chaque corps serait donc un agrégat de substances, ou plutôt d'éléments, d'atomes. La simplicité, la figure et la grandeur des atomes sont matières de discussion entre savants. Les atomes de matière pondérable sont séparés entre eux par les atomes d'éther, et leurs rapports sont déterminés par les lois d'équilibre mécanique. Ces atomes sont transportés latéralement en vertu d'une cause de nature encore controversée, peut-être par l'impulsion de l'éther, poussant les atomes perpendiculairement à leur axe de rotation selon Secchi et Wiessner.

L'école française, avec Ampère, Gay-Lussac et Séguin, regarde les atomes comme inétendus et simples, au rebours des physiciens allemands, qui leur attribuent la composition et l'étendue. Certain nombre de modernes considèrent encore les atomes comme des principes de force attractive et répulsive! Le nombre ou le groupement des atomes et leurs mouvements différents constitueraient la diversité des corps simples. La cause ultime de cette multiple diversité serait, semble-t-il, la chaleur.

On a prétendu récemment que l'atomisme chimique, s'il était aussi sûrement établi qu'il paraît contestable à certains physiciens, ne serait pas inconciliable avec les vues thomistes. Dans le monde matériel, l'éther, l'hydrogène peut-être, considéré dans sa virtualité indifférente à toutes les formes de mouvement et en puissance de chacune d'elles, représenterait la matière première (1). Les atomes d'éther groupés d'après un nombre et un mouvement déterminés constitueraient la matière seconde. L'énergie ou la forme, dans son acception la plus simple, serait ce mouvement primitif lui-même déterminant la nébuleuse atomique à tel agrégat particulier. Mais il faut le noter : « l'éther » serait déjà une matière *déterminée*, dans cette hypothèse! Par delà les indications dernières de la physique, le philosophe fait encore enquête

(1) Il semblerait que certains contemporains du Docteur angélique auraient ainsi entendu la matière première. « Nisi per materiam primam intelligantur elementa corporea » *Cont. Gent.*, L. IV, c. 63. Ce texte qui n'a pas été mis en lumière, au point de vue qui nous occupe, est tout à fait curieux.

sur l'élément actif et la virtualité passive de l'atome. Là se représente la théorie de l'École. Après Leibnitz, la faculté de Bologne et bon nombre d'illustres savants italiens, M. Henri Martin, de l'Institut et, avec eux, la plupart des philosophes spiritualistes d'Allemagne et de France se rallient presque de tous points au système de saint Thomas (1). La doctrine de la matière et de la forme, écrit un interprète sagace de la cosmologie thomiste, M. Domet de Vorges, présentait les plus plausibles inductions des modernes sur l'élément potentiel des êtres matériels et sur la force centrale et primitive qui leur donne leur état concret en vertu de combinaisons encore inaccessibles à nos instruments de précision. — Il va de soi, d'ailleurs, que la conception atomistique, dans son sens actuel, n'a pu être connue de saint Thomas.

Disons comment il applique ces vues fondamentales à la théorie de la connaissance.

Suivant le saint Docteur, le fait de la perception demeure intelligible, si l'on ne pose entre l'objet et le sujet un rapport primitif d'assimilation, ou encore une sorte d'intussusception psychique de l'être et des phénomènes par les facultés de conscience, de sensation et d'intellection. Sans doute, l'objet se manifeste à chaque faculté, selon la nature constitutive de celle-ci, et pas autrement, mais cette appropriation spéciale est la face personnelle et particulière de la perception, et résulte précisément de la réaction des sens ou des autres puissances, en présence de l'objet qui les sollicite. Loin d'impliquer une affection purement subjective du sujet, elle emporte l'action préalable de l'objet sur lui.

Le despotisme de toutes nos sensations, à l'état normal; le despotisme plus absolu des indications de la sensibilité générale dont la méconnaissance entraînerait d'évidence l'altération et la destruction ou le mort du « sujet; » enfin, le despotisme des premiers principes et des raisonnements basés sur l'observation de la réalité; avec cela, dans le système de la perception objective, la satisfaction des tendances spontanées de la conscience; et l'angoisse de celle-ci dans l'hypothèse criticiste ou sceptique, contraire aux plus invincibles sentiments et en contradiction avec l'expérience: voilà des arguments qui établiront toujours que la perception a un fondement objectif dans la réalité, et que la représentation sensible et idéale doit être, au fond, en concordance avec le monde des choses ou des *noumènes*, comme Kant les appelle. — Nous avons ailleurs exposé ces considérants; et M. von Hartmann, l'auteur de la *Philosophie de l'Inconscient*, les a développés depuis avec une

(1) Les faiblesses de l'atomisme sont discutées avec une grande force dans la belle étude de M. le Dr Schneid: *Materie und Form*, 2<sup>e</sup> édit. Eichstadt, 1878. Nous tenons pour le thomisme strict, dans la question: il semble parfaitement conciliable avec les résultats certains des sciences.

grande sagacité dans son *Fondement critique du Réalisme transcendantal*. A certains moments, le célèbre penseur de Königsberg a été ramené par sa haute nature à un sentiment voisin de cette vérité : « Toute perception extérieure, dit-il, démontre par soi l'existence de quelque chose de réel. » Ainsi que l'on remarque Ueberweg et M. von Hartmann lui-même, il a posé comme le fait principal de la vie intérieure « l'aperception centrale » ou la conscience. Or dans l'état conscient, le sujet et l'objet se compénètrent, et, sur ce terrain du moins, Kant eût dû reconnaître à la représentation « l'objectivité fondamentale ou assimilatrice, » qui est précisément celle que nous revendiquons pour les phénomènes de sensation et d'intelligence. Au fond, ces concessions étaient le désaveu du système. Malgré l'admiration sincère que tout esprit impartial doit professer pour la profondeur analytique de l'auteur des trois Critiques, où tant de découvertes récentes ont été comme pressenties, on doit tenir contre lui que le rapport représentatif de la réalité avec la faculté perceptive tendant spontanément à se l'assimiler est prouvé par l'universelle observation. Ce rapport fondamental dérive de la nature des choses. De fait, Aristote, saint Thomas et toute l'école déduisaient la même conséquence de l'analyse même de la perception rapprochée de l'infaillibilité des tendances spontanées, dans toute la série des vivants. Dans cette méthode, la question de l'objet *en soi* disparaît, en un sens, des cadres de l'idéologie. Le labeur de la critique est de montrer le rapport de la représentation psychique avec l'être en soi. Il est très vrai que nous percevons « les formes » de la représentation sensible ou mentale ; mais ces formes ont leur cause partielle dans l'objet, dans la nature spéciale du phénomène. Dès lors, à moins de méconnaître le caractère même de la perception, il faut de toute nécessité voir en celle-ci le substitut de l'objet. La connaissance est donc objective, bien qu'elle soit accommodée aux lois spéciales de l'organe, aux réactions distinctes des facultés. Admettons, avec la plupart des modernes, que tous les phénomènes physiques sont des transformations de mouvement. Il sera vrai que le mouvement se transmet d'une certaine façon à l'œil et d'une façon différente aux autres organes sensitifs. — Mais cette impression spéciale de ces appareils ne sera-t-elle pas dépendante, en un sens, de l'objet ou du phénomène perçu ? Le réflecteur, l'impression nerveuse ne seront-ils pas la photographie ou, comme parlaient les anciens, l'idée-image de l'être ? A sa façon, l'état intérieur ne répondra-t-il pas, dans les cas normaux, à l'état extérieur ? Les lois de Weber elles-mêmes présupposent le parallélisme du signe organique et de l'idée mentale avec la réalité qui les provoque. D'où vient que la sensation est proportionnelle au logarithme de l'excitation, si tout est « purement subjectif » dans le fait de la perception sensible ? Ce rapport d'assimila-

tion est si réel que M. Taine appelle le phénomène représentatif une « hallucination » substituant l'image à l'objet. Très sévèrement M. Janet a critiqué le terme ; mais, en tout cas, pour constituer un substitut permanent, l'image doit être un certain symbole de la réalité, et un « symbole ressemblant, » pour la faculté destinée à exercer sur lui son activité. On l'a trop méconnu : certes, entre les sensations spéciales et le processus physique qui les détermine, il n'y a pas de rapport de *représentation*. Les yeux ou l'oreille ne perçoivent pas directement les ondulations de l'éther. La conscience n'avertit pas de la nature intrinsèque des modifications organiques. La sensibilité n'enregistre que des impressions nerveuses. Mais ces impressions elles-mêmes sont un indicateur de l'objet qui les a causées. — L'éducation, l'instinct nous apprennent, presque d'une façon inconsciente, à saisir le lien de la modification sensorielle avec l'excitateur auquel elle doit sa naissance. On l'a oublié à l'excès, depuis les attaques plus fines que profondes d'Arnauld de Port-Royal et de Thomas Reid : les facultés perceptives ne doivent servir qu'à une seule fin : assurer à la conscience la représentation de l'être *suivant la nature spécifique du sujet lui-même et de ses facultés* (1). La connaissance est légitime, elle fonde la certitude et l'évidence, dès qu'elle apporte au sujet le mode de représentation stable, et dès lors fidèle, qu'exige la nature spéciale de celui-ci. Supposons que quelque jour le soleil s'éteigne par suite de la déperdition de sa chaleur : dans cette hypothèse, acceptée en partie par Helmholtz et Clausius, la lumière de l'astre continuerait à nous arriver encore pendant huit minutes ; telle étoile télescopique resterait visible à la lunette deux mille ans au moins après son extinction, s'il faut en croire d'excellents astronomes (2) ; la plus éloignée des nébuleuses le serait après deux millions d'années. Mais pour nous, cette discordance du fait en soi et de sa représentation psychique n'entraînerait aucune erreur, car toutes les indications optiques et tous les autres rapports basés sur le

(1) Unsere Anschauungen und Vorstellungen sind Wirkungen, welcher die angeschauten und vorgestellten Objekte auf unser Nervensystem und unser Bewusstsein hervorgebracht haben. Jede Wirkung hängt ihrer Natur nach sowohl von der Natur des Wirkenden als von der desjenigen, auf welcher gewirkt wird. So sind also unsere *menschlichen* Vorstellungen, und so werden alle Vorstellungen eines intelligenten Wesens, welches wir uns denken können, Bilder der Objekte sein, deren Art wesentlich mit abhängt von der Natur des vorstellenden Bewusstseins und von deren Eigenthümlichkeit mitbedingt ist. — Helmholtz, *Philosophische Optik*. — Cf von Hertling : *Ueber die Grenzen der mechanischen Naturerklärung*, Bonn, 1875, p. 132.

(2) « Ces astres dit Ganot, à propos des étoiles télescopiques, — seraient éteints depuis des siècles que nous continuerions à les contempler et à étudier leur mouvement. » — *Traité de physique*, p. 397. — Delaunay : *Traité élémentaire d'astronomie*, p. 327.

phénomène de la lumière demeureraient parfaitement inaltérés. En un mot, d'une façon générale, dans l'ordre normal des choses, chaque classe d'êtres perçoit la « réalité, » mais selon sa constitution organique ou mentale propre. Elle perçoit donc autre chose que la pure modification de ses facultés. « Pourquoi ne pas avoir admis, demande Trendelenburg, l'interprète autorisé d'Aristote, que la vérité des objets pensés par rapport à leurs formes synthétiques vient uniquement de ce que les choses existent dans les mêmes formes sous lesquelles elles sont pensées? » Mieux vaut dire qu'il y a un rapport représentatif et spontané entre nos perceptions et leurs objets. La connaissance est donc objective et en même temps, comme saint Thomas le répète sans cesse, elle est aussi subjective (1). Quant à la connaissance de « la chose en soi, » abstraction faite de son action sur le sujet, elle est un non-sens; sa discussion n'appartient pas directement à la psychologie. En métaphysique, on démontrerait que la connaissance directe de l'objet absolu est le propre du sujet absolu, de la Cause infinie; et c'est encore ce qu'Aristote et saint Thomas ont rappelé maintes fois.

On voit que la philosophie traditionnelle, pour différer du criticisme, n'en repose pas moins sur une très plausible analyse du phénomène de la perception. Kant n'eût pas posé son problème fameux de la connaissance de la chose en soi, ou il l'eût posé autrement, s'il avait été initié plus profondément à la scolastique et à l'aristotélisme. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans sa belle introduction à la Logique du Stagyrite, veut que le penseur de Königsberg n'ait pas bien connu Aristote ou qu'il l'ait oublié un peu tôt. On oserait soupçonner l'auteur des trois Critiques d'avoir encore moins connu saint Thomas et les grands docteurs du XIII<sup>e</sup> siècle. Pour sortir de l'impasse où son système de la connaissance purement subjective accule l'intelligence, Kant s'en référait à la volonté : les facultés volontaires et actives, disait-il, posent l'être comme objectif; sans cela, tout l'ordre social croule. Donc l'objet rentre dans les cadres de la doctrine, en vertu de la constitution organique des facultés pratiques. — Voilà la façon dont Kant tâchait d'échapper au scepticisme logique. L'échappatoire accuse plus de bon sens que d'indépendance d'esprit. Si quelque docteur des âges moyens eût écrit cela, comme les rationalistes auraient raillé ce saint homme ! Qu'importe,

(1) *Omnis cognitio fit per similitudinem cogniti in cognoscente.* — *Cont. Gent.* — L. II, c. 7. — *Res exterior intellecta a nobis, in intellectu nostro non existit secundum propriam naturam; sed oportet quod species ejus sit in intellectu nostro: existens autem in actu, per hujusmodi speciem, sicut per propriam formam, intelligit rem ipsam... Et ex hoc quod intentio intellecta est similis alicui rei, sequitur quod intellectus formando hujusmodi intentionem, rem ipsam intelligat.* *Ib.*, c. 53. Cf. Suarez: *de Anima*, l. II, c. 3. — Kleugens, *Phil. der Vorzeit*, tout le 1<sup>er</sup> volume. — Ferraris, *Comm. in Sum. cont. Gent.*, l. c.

dirait un spéculatif à Kant, que tout l'ordre social croule en vertu de votre système ? Dès que ce système est vrai, laissons crouler l'ordre social : c'est lui, dans ce cas, qui serait vicieux, comme une foule de ses éléments actuels sont oppressifs et barbares. Pareille contingence ne doit pas arrêter un instant la fière pensée. — On dira peut-être que cette opposition de tout l'ordre pratique avec le fond de la doctrine indique un vice en celle-ci. Cela serait très justement dit, mais il est aisé de toucher du doigt le défaut de la thèse. Quoi ! on vient nous avertir que la volonté suppose l'*objet* en vertu de sa constitution organique et que, dès lors, il faut l'admettre ! Mais n'est-ce pas en suite d'un raisonnement de l'esprit que l'on infère cette conséquence ? Dès lors je ne puis logiquement bénéficier de la conclusion, pour sortir du scepticisme : je me suis systématiquement confiné dans le « subjectif, » j'y dois rester. Mais on en appelle aux principes constitutifs de ma volonté !

Voilà qui va bien ! Seulement, mes facultés aperceptives ont aussi des lois qui les constituent, j'imagine. Or la tendance innée et tout-à-fait primitive de ces facultés est de poser, d'une façon que l'analyse déterminera, un rapport d'assimilation des choses et du moi, de l'objet et du sujet, du phénomène mental et du noumène, dans l'unité vivante de la conscience. On respecte les lois de la volonté : que la critique ne s'inscrive donc pas contre celles des facultés représentatives ! — Jamais le criticisme ne répondra à cette réflexion, tirée de l'observation directe du moi et de ses tendances tout à fait spontanées et instinctives.

Il est vrai : on s'avoue aujourd'hui que, sur ce point, Kant s'est contredit (1). La profonde analyse du kantisme faite récemment par M. D. Nolen, de la faculté de Bordeaux, n'a fait que mettre dans un plus intense relief la méprise du réformateur de « toute métaphysique à venir. » Par malheur, cette méprise porte sur l'essence du débat. Jamais elle ne se fût introduite dans la science si, depuis les régents de Logique formelle des *xiv<sup>e</sup>* et *xv<sup>e</sup>* siècles et depuis Descartes, la tradition philosophique n'eût été méconnue par les esprits d'élite eux-mêmes.

En indiquant aux penseurs chrétiens les doctrines de saint Thomas, complément des vues d'Aristote, de Platon et de saint Augustin, Léon XIII les rappelle aux plus fermes appuis de la pensée humaine, de la certitude et aussi de la vraie critique des facultés.

Nous signalions tout à l'heure, dans la philosophie de saint Thomas, le principe de la valeur objective et de la portée réelle des « tendances originelles des facultés. » Ce principe, qui donne à la spontanéité sa base naturelle, était connu d'Aristote.

Il l'a inscrit à la première page de sa *Métaphysique*, en disant que

(1) Cf. *Dict. philosophique*. V. Kant. Paris, 1878.



» l'homme est né pour connaître. » Les deuxièmes Analytiques, la Physique, la Politique s'inspirent partout du même axiome. Dans son Ethique à Nicomaque, le plus achevé de ses ouvrages, il applique cette considération, d'une façon expresse, à la nature de l'âme.

« Il y a, dit-il, dans l'âme de l'homme trois principes, qui disposent en maître de l'action et de la vérité : la sensation, l'entendement et l'instinct. De ces trois principes, la sensation ne saurait être pour nous un principe d'action réfléchi... Mais le même rôle que jouent l'affirmation et la négation dans les actes de l'entendement, la poursuite et l'aversion des choses le jouent dans les actes de l'instinct... La préférence n'étant que l'instinct qui choisit et qui délibère, il faut *par les mêmes motifs* que la raison de l'homme soit vraie et l'instinct bon et droit, si la préférence a été bonne elle-même, et que la raison approuve d'une part les mêmes choses que d'autre part l'instinct poursuit... Ainsi le choix de l'âme est un acte d'intelligence instinctive ou d'instinct, et l'homme est précisément un principe de ce genre (1). »

Au fond, cette thèse féconde se rattache, dans la doctrine du Stagyrite, à ses vues sur la forme substantielle des choses, en tant que cette dernière implique dans chaque être, dans chaque être intelligent surtout, une tendance des facultés à se développer dans le sens de leur activité innée et spécifique. Cette tendance, dans son stade primitif, ne peut être qu'objective et infaillible, puisqu'elle incline chaque force à son acte propre. Des abus devenus invincibles sous l'empire de l'habitude et d'une transmission héréditaire ; la conspiration d'une licence effrénée ou de coutumes arbitraires contre l'attrait originel de la volonté droite ; la concurrence des instincts secondaires sont susceptibles de pervertir la nature. Dans l'homme doué d'intelligence et de liberté, l'instinct idéal lui-même est solidaire de la raison et de la moralité. En ce sens, il tombe sous l'empire de la civilisation et de la justice, et s'affirme en raison directe de ces deux forces vives de l'humanité. En un mot, les aspirations, les modes adventices des facultés peuvent dévier du fonds originel ; l'instinctive et spontanée inclination ne peut être chimérique ou illusoire. N'est-elle pas l'essence immuable de l'être (2) ? Loin d'être une impulsion aveugle, comme l'avait pensé Reid et l'école écossaise, cette inclination constitue un principe intelligent et libre, puisqu'elle s'applique aussi bien à la volonté, à l'entendement et l'imagination qu'aux fonctions vitales et inconscientes.

Il y a ainsi, en chaque faculté, un facteur spontané qui précède, dirige et soutient son exercice : ce facteur n'est autre que la disposition

(1) *Eth. à Nicom.*, l. VI, c. 1, § 8-13. Trad. Barthélemy Saint-Hilaire.

(2) Cf. von Hertling : *Materie und Form, bei Aristoteles*, Bonn, 1871.

prochaine de l'activité sensible, psychique ou volontaire « à entrer en acte; » c'est celle-là qui, jusque dans la sphère de l'inconscience et des mouvements réflexes, provoque l'action et détermine la transition de la virtualité à l'existence actuelle, en des circonstances données. Manifestement, cette disposition n'est pas distincte de la nature, de l'essence même de l'être. N'avons-nous pas dit que pour Aristote comme pour saint Thomas, l'évolution de l'activité substantielle est la fin même de l'être? Concluons avec M. Lachelier: « L'empire des causes finales pénétre, sans le détruire, celui des causes finales. Les premières détruisent si peu les secondes que, dans un sens profond, elles convertissent les unes dans les autres, en l'unité organique de la substance. »

« L'inspiration instinctive des peuples, a dit en ce sens M. Barthélemy Saint-Hilaire, les conduit à la vérité sur les points essentiels aussi sûrement que la réflexion la plus attentive y peut conduire le philosophe (1). » — « Comme l'univers, ajoute le profond Taparelli, est un ensemble harmonique d'un grand nombre de créatures qui se meuvent individuellement, chacune d'entr'elles possède un principe interne qui la porte à sa fin particulière, en la subordonnant à la fin universelle. Toute créature agit, puisqu'elle se meut par une impulsion interne en dirigeant vers la fin que le Créateur lui a donnée, et si elle ne dev pas, elle doit y arriver (2). »

Aristote s'inspire partout de ces idées, mais il ne les a pas poussés jusqu'à leurs conséquences suprêmes, comme le Docteur angélique. Saint Thomas montre dans l'objet des tendances instinctives la fin dernière de l'être, le but suprême de son activité, et il prononce que cette tendance ne saurait être vaine (3). De fait, les sciences naturelles nous apprennent que jamais, dans aucune espèce vivante, on n'a constaté de besoin inné, d'aspiration universelle et primitive qui fussent sujettes à l'erreur. La méthode scientifique toute fondée sur l'uniformité et l'analogie interdit d'excepter l'homme, la plus parfaite des créatures,

(1) L. c., p. CLXVII.

(2) *Cours de Droit naturel*, c. I, a. 2.

(3) « Res naturalis per formam qua perficitur in sua specie, habet inclinationem in proprias operationes et proprium finem... Quale est enim unum quodque, talia operatur et in sibi convenientia tendit. » — *Cont. Gent.*, I, IV, c. 19. — Cf. *Op. 31 De principiis naturae. — Quæst. disput. Q. 3. De potentia.* — *Op. 30 de Ente et Essentia.* — « Appetere nihil aliud est quam aliquid petere, quasi tendere in aliquid ad ipsum ordinatum. Unde cum omnia sunt ordinata et directa in bonum a Deo et hoc modo quod unicuique insit principium per quod ipsum tendit in bonum, quasi petens suum bonum oportet dicere quod omnia naturaliter bonum appetant. Si enim essent omnia inclinata in bonum sine hoc quod haberent in se aliquod principium inclinationis, possent dici directa in bonum sed non appetentia bonum, se ratione inditi principii dicuntur omnia appetere bonum, quasi sponte tendentia in bonum. » *De spirit. creat.*, art. 2.

cette universelle loi. Or, l'homme aspire à connaître, et l'aspiration de ses facultés les plus hautes le porte d'instinct vers un Être absolument infini. Dès lors une telle aspiration ne saurait être illusoire ni subjective. Donc — c'est la conclusion de notre Docteur — l'Infini existe en réalité. Donc, conclut-il encore, l'âme ne peut être en nous un principe périssable, car naturellement nous désirons survivre au cataclysme du corps (1).

C'est de la sorte que saint Thomas déduit l'objectivité et la portée réelle de la connaissance en général, et de la connaissance intellectuelle en particulier, de la nature même des facultés représentatives aussi bien que de la grande loi de l'infailibilité et de la portée réelle des tendances spontanées de chaque être vivant. — Ces deux fondements de l'objectivité, si éloignés des subtilités logiques de la critique, semblent tout à fait conformes à la méthode expérimentale et positive. Bien des siècles après saint Thomas, Leibnitz, Schelling, et de nos jours Balmès, M. Barthélemy Saint-Hilaire, Caroli, Stuart Mill, Lewes, cent autres maîtres se réfèrent à ces vues pour établir en dernier ressort l'objectivité de la science et la valeur de l'évidence comme critère de certitude. Il y a longtemps déjà, nous osions appeler l'attention sur le passage cité du Docteur angélique qui nous semblait contenir toute une idéologie, susceptible de développements considérables (2). Une étude persévérante de la philosophie thomiste nous a confirmé dans ce sentiment. Un dominicain illustre, depuis élevé à d'éminentes dignités dans l'Église, consulté par nous sur cette doctrine capitale, nous avouait qu'elle consti-

(1) « Animus noster ad infinitum extenditur. Cujus signum est quod qualibet quantitate finita data, intellectus noster majorem excogitare possit. Frustra autem esset hæc ordinatio intellectus ad infinitum, nisi esset aliqua res intelligibilis infinita. Oportet igitur esse aliquam rem intelligibilem infinitam, quam oportet esse maximam rerum, et hanc dicimus esse Deum. Deus igitur est infinitus. » — *Cont. Gent.*, l. I, c. 43, n° 6. — Et dans le manuscrit édité par le savant M. Uccelli, il y a cette variante, d'une importance très grande : « Omni finito potest aliquid magis cogitari. Ex quo declaratur quod intellectus noster habet aliquam infinitatem respectu sui intelligibilis. Intelligibile autem est res. *Omni autem potentiae respondet suus actus, cum potentia ad actum dicatur.* Cum igitur intelligibile sit actus et perfectio intellectus, oportet ponere aliquam rem intelligibilem infinitam : infiniti autem principium non potest esse aliquid finitum, *cum nihil agat præter se ipsum.* Oportet autem esse aliquid quod præter Deum est impossibile esse. Est igitur Esse infinitum. — Impossible est naturale desiderium esse inane; natura enim nil facit frustra. — *Ibid.*, l. III, c. 82; ch. III, 16, 48. — Nihil finitum desiderium intellectus quietare potest. Quod exinde ostenditur, quod intellectus quolibet finito dato, aliquid ultra molitur... Altitudo autem et virtus cujuslibet substantiae creatae est finita. Non igitur intellectus substantiae separatae quiescit per hoc quod cognoscit substantias separatas, quantumcumque eminentes, sed adhuc naturali desiderio tendit ad intelligendum substantiam quae est altitudinis infinitae, ut in primo libro (c. 43) ostensum est de substantia divina. » L. III, c. 50.

(2) Cf. *Revue catholique*, 1870.

tue l'un des points essentiels de la métaphysique de saint Thomas. On y placerait volontiers le principe générateur de la théorie de la spontanéité et de la certitude; et nous comptons bien développer quelque jour, en nous aidant de tout l'ensemble de la doctrine du saint Docteur, cette idéologie si simple et si puissante.

Nous l'entendons déjà : la psychologie de saint Thomas est expérimentale et rationnelle. Selon le Docteur angélique, la connaissance humaine trouve dans la perception sensible ses éléments préparatoires ou sa « matière, » pour parler avec le saint Docteur (1). Chaque sens saisit

(1) 1. « Est differentia inter intellectum et sensum; nam sensus apprehendit rem quantum ad exteriora ejus accidentia, quae sunt color, sapor, quantitas et alia hujusmodi, sed intellectus ingreditur ad interiora rei, et quia omnis cognitio perficitur secundum similitudinem quae est inter cognoscens et cognitum, oportet quod in sensu sit similitudo rei sensibilis, quantum ad ejus accidentia; in intellectu vero sit similitudo rei intellectæ, quantum ad ejus essentiam: verbum igitur in intellectu conceptum est imago vel exemplar substantiae rei intellectæ. » (*Cont. Gent.* VI, c. IX). — 2. « Phantasmata cum sint similitudines individuorum, et existant in organis corporeis, non habent eundem modum existendi quem habet intellectus humanus; et ideo non possunt sua virtute imprimere in intellectum possibilem. Sed virtute intellectus agentis resultat quaedam similitudo in intellectu possibili, ex conversione intellectus agentis supra phantasmata: quae quidem est representativa eorum, quorum sunt phantasmata quantum ad naturam speciei (universalis, seu essentiae). Et per hunc modum dicitur abstrahi species intelligibilis a phantasmatibus; non quod aliqua numero forma quae prius fuerat in phantasmatibus postmodum fiat in intellectu possibili » (*Summ. th.*, I, q. 85, a. 1). — « Hoc ipsum quod lumen intellectus agentis non est actus alicujus organi corporei, per quod operetur, sufficit ad hoc quod possit separare species intelligibiles a phantasmatibus » (*De spir. creat.*, a. ad 6). — 3. « Dicendum quod species intelligibilis se habet ad intellectum ut quo intelligit intellectus... Sed quia intellectus supra seipsum reflectitur, secundum eandem reflexionem intelligit et suum intelligere, et speciem qua intelligit... sic species intellecta secundo est id quod intelligitur, sed id quod intelligitur primo est res, cujus species intelligibilis est similitudo » (*Summ. th.*, I, q. 85, a. 2). — 4. « Anima quasi transformata est intra per speciem, qua agit quidquid agit: unde cum intellectus ea informatus est actu, verbum producit, in quo rem illam dicit, cujus speciem habet (*De natura Verbi intellectus*). — Cf. Quaest. disp. *de Veritate*, q. X, art. 4. — *Op. de Veritate*, q. II, a. 2. — Em. Zigliara: *Della luce intellettuale*, t. I, passim. — « Efficitur opere naturae ut in (specie) aliquid cernatur; natura autem non agit aliquid superflue, et ideo non excedit speculum hoc, id est id quod in eo (speciei medio) videtur » (*De natura Verbi intellectus*). — « Intellectus non intelligit nisi factus unum aliquid cum specie, sed ipsa specie informatus agit tanquam aliquo sui, ipsam (i. e. speciem) tamen non excedens. Species autem sic accepta semper ducit in objectum primum, unde manifestum est quod ipsum verbum intellectus perficitur per actum rectum (i. e. directum)... quum sit unum agens cum quo et species ipsa efficitur unum spiritualiter in participando vitam ejus... Haec autem species quam habet intellectus advenit sibi a re quam ipse non est intuitus, sed sensus... Quia igitur res intelligibilis eo ipso intelligitur quo intellecto formatur sua specie actu, prius natura est informari quam intelligere, sed non tempore... Prius enim natura est intellectus informatus specie quae est primum sufficiens intelligendi (principium), quam gignatur verbum; et ideo intelligere in radice prius est verbo, et verbum est terminus actionis intellectus. » (*Ibid.*)

Porphyre et Boèce aux maîtres du Quadrivium, saint Thomas tient déjà pour le « réalisme tempéré, » accordant à l'universel une réalité fondamentale et virtuelle dans la réalité, mais ne lui reconnaissant d'existence formelle ou distincte que dans l'acte abstraitif de l'esprit.

Dans la nature, disait saint Thomas après Aristote, tout est individuel : l'universel, comme tel, n'existe que dans l'intelligence qui le forme par son acte de généralisation. Sur ce point, encore une fois, le Docteur angélique et son maître Aristote devaient se rencontrer plus tard avec les princes des sciences naturelles.

Mais dans la multitude des représentations sensibles et intellectuelles, il convient de discerner l'objet central ou la « conscience. » Avec saint Augustin et Heiric d'Auxerre, saint Thomas reconnaît que le « moi » est l'objet d'une connaissance habituelle immédiate, et que nous le percevons sans l'aide d'une idée-image.

Que l'on rapproche cette déclaration sur la connaissance habituelle et immédiate du moi de la théorie péripatéticienne et scolastique touchant le sens interne, et l'aperception générale de la vie; et l'on en saisira toute la portée. Dès le premier éveil de la conscience, l'homme atteint confusément et d'un sentiment direct son existence propre; en même temps, dans ses modifications mêmes, il démêle un élément impersonnel que lui signale la première impression du monde extérieur. Ces vues ont été renouvelées dans la psychologie moderne dans la théorie de l'effort immanent de Maine de Biran, du sens du toucher (*Tastsinn*), de la motilité et de sa limite de M. Delbœuf. Dans leur ensemble, elles nous font comprendre comment, par une abstraction toute primitive, exercée sur sa propre personne, l'homme s'élève à la notion de l'être, du distinct et de l'un, du bon, du beau, dans la vie physique d'abord; comment ensuite il perfectionne ces idées, et les étend au monde idéal dont ses facultés intellectives portent en elles le vital attrait et le pressentiment organique, comme nous l'a dit saint Thomas, dans une intuition où de loin il dépassait son temps, et qui constitue, avec sa doctrine sur le Bonheur, l'une des parties les plus remarquables de son système, et peut-être la plus originale de toutes. Il est dès lors très exact de tenir, avec saint Thomas et, semble-t-il, contre Scot, que les premières notions de l'intellect sont les plus universelles, et que la notion de l'Être est l'aperception fondamentale de notre vie consciente (1). D'autre part, la raison humaine est liée substantiel-

(1) Cf. Scot : *in Lib. Sent.* D. 1, Q. 3, § 2; Krisper *Philos. Schol. Scoti*, Proleg.

lement au corps organisé, dans l'existence actuelle, en l'unité d'une même personne : son objet propre et immédiatement proportionnel à sa nature est l'essence de la substance matérielle, en tant que cette essence se voit assimilée à l'entendement par la faculté intellectuelle, et qu'elle sert à celle-ci de point de départ pour former spontanément, mais par voie de raisonnement discursif, les notions-mères de l'ordre métaphysique : le Vrai, le Bon, le Beau, et les principes, bases de tout jugement. Ce raisonnement lui-même se fait d'une façon si prompte qu'on pourrait presque l'appeler une vue innée, bien qu'en fait ce ne soit pas, à rigoureusement parler, une intuition. D'autre part, les facultés représentatives ne sont pas de simples instruments inertes et passifs : comme l'avouent Aristote et saint Thomas, par leur virtualité constitutive, elles sont déjà inclinées à leur acte propre vers lequel les poussent, avec cette énergie native, les stimulants du mode extérieur et ceux de la conscience et le positif concours de la cause première (1). Le côté personnel et subjectif de la

(1) Un savant alogogiste moderne de l'idéologie scolastique s'explique ainsi sur les idées-images : « Verbum mentale quodammodo duas facies » habet. Facies una est, secundum quam respicit substantiam intellectivam » in qua est, et sic est qualitas quaedam spiritualis, quae substantiae intellectuali adhaeret. Facies altera secundum quam assimilatio illa est » relatio quaedam respiciens objectum quod repraesentat, est vicaria ob- » jecti ; est nexus quidam cognoscentis et cogniti ; est conditio sine qua rea- » liter nequiret subjici et manifestari intellectui ; est demum perfectio idea- » lis quae substantiam intellectivam formaliter perficit. — Quibus cognitis, » dicimus quod si assimilatio illa primo modo consideretur, ipsa non est » proprie terminus operationis intellectivae, quae directe fertur ad verita- » tem ; sed solum est terminus operationis intellectivae reflexae quae pro- » priam suam cogitationem recogitat, inquirens quale sit medium in quo » formaliter ipsa cognoscit veritatem. Si vero hujusmodi assimilatio poste- » riori modo consideretur, tunc ipsa est terminus immediatus et proximus » actus mentalis ; tamen secundum *aliud ab ipsa*. Est quidem terminus pro- » ximus et immediatus actus mentalis, quia ipsa illa assimilatio est, quae » proprie exercet actum intelligendi ; ac in ipsa representative, seu idealiter est res quae cognoscitur. Est autem terminus proximus et immediatus » secundum aliud ab ipsa ; quia id quod per ipsam et in ipsa cognoscitur, est » aliquid diversum ab ipsa. » (A Lepidi, *De ontologismo*, p. 63.) — L'auteur montre ensuite la portée objective de nos connaissances, selon la psychologie scolastique, en rapprochant de nos idées représentatives la loi irréductible et primitive de l'évidence : « Et si interiori et ineluctabili experimento » percipiamus manifestationem et repraesentationem rei cognitae in quo- » libet cognoscente a luce ejus intellectiva penderè necessario, quia sine » ipsa nulla cognitio et nulla manifestatio veri esse potest ; tamen eodem » interiori et ineluctabili experimento sentimus, quod res manifestata a luce » intellectiva creata sit aliquid sempiternum, independens ab ipsa... Ex his » igitur comperitur quod nulla sit necessitas comparandae imaginis cum re » representata per imaginem pro certitudine habenda, quod imago illa » existens in animo re ipsa sit realitatis imago. Et enim ipsa lux intellectiva » immediate per se, vel per legitimam applicationem sui circa res cognititas, » sine errore et fallacia hoc testificatur. Controversia autem de transitu » qui fit a cognitione rei, prout repraesentatur in animo, ad cognitionem rei » prout est in se, est controversia quae declarari potest ostendendo per

connaissance aussi bien que sa portée objective sont encore une fois sauvegardés.

Les facultés de l'intellect ne sont donc point, comme le veulent les idéalistes, absolument intuitives. La physiologie et la raison démontrent que leur acte est successif, complexe. L'objet sensible impressionne les nerfs de la périphérie afférents à quelque organe perceptif déterminé : l'ébranlement nerveux, centralisé par le cerveau déjà informé par l'âme, stimule la raison à réagir sur l'impression, sur « l'espèce impressée. » En présence de cette incitation émanée de l'objet, l'esprit, en vertu de son énergie propre, dépouille l'être ou le phénomène perçu de ses notes accidentelles, pour saisir son essence et le rendre « intelligible ; » enfin l'entendement, provoqué par le type essentiel, pose l'acte ultime de la perception et produit « l'espèce expresse, » le concept mental, le verbe intérieur. L'action abstraitive de l'esprit a été nommée par les anciens « intellect actif, » en raison de sa fonction d'élimination des caractères accidentels de l'objet : la dernière démarche de l'entendement s'appela « l'intellect passif » non qu'elle implique une pure puissance, mais parce que l'intelligence, en ce dernier moment, reçoit et exprime par une sorte de jugement vital le type essentiel de l'objet ou du phénomène. — Ces divers termes venaient d'Aristote. Nous l'avons dit ailleurs : « ils peuvent déplaire aux hommes modernes, qui n'en ont pas toujours trouvé de meilleurs (1). Ils sont loin d'avoir été uniformément compris et sont devenus dans les classes des maîtres de la décadence l'occasion d'un risible morcellement des facultés. Nous ne plaidons pas la cause des mots ! Mais en fait, malgré la rigueur et l'esprit d'unité qu'elle s'efforce de porter en son analyse, la psychologie contemporaine, sous d'autres vocables, reproduit les distinctions de l'École. Sobrement interprétée, la théorie paraît sage, exacte, conforme à la doctrine d'Aristote, quoique M. Barthélemy Saint-Hilaire le conteste (2) ; et ce qui vaut mieux encore, elle est conforme à la nature.

» *interiorem experientiam transitum illum esse naturalem, ex nativo instinctu* provenientem (p. 67). » — A la base du procès idéologique, le savant docteur dominicain place donc la grande loi des instincts primitifs et infaillibles reconnue par toute l'École : *Ex nativo instinctu* ! Le jour où l'on décrira la nature et les fonctions de cette tendance spontanée, on aura couronné l'édifice idéologique. Mais dans ses éléments psycho-physiques, la question est encore peu éclaircie. Les docteurs fournissent des lumières précieuses pour la solution métaphysique.

(1) On voudra lire dans la *Crise philosophique* la critique de M. Janet, de l'Institut, concernant la phraséologie de M. Taine. — Celle de Kant et de Hegel dépasse tout ce qu'on reproche aux scolastiques. Je ne dirai rien de la technologie de l'école anglaise. Cette remarque n'est pas un blâme ; c'est un rapprochement.

(2) Voir mon *Essai sur la philosophie de saint Anselme*, p. 180, sqq.

Ceci soit dit sur le fond de la question. Dans le langage encore peu fixé de la psychologie expérimentale, elle garda quelques ténèbres, en ses détails surtout. Il ne manqua pas de docteurs qui surchargèrent d'entités superflues le procès psychologique. Déjà Godefroid des Fontaines, l'un des plus pénétrants penseurs du XIII<sup>e</sup> siècle, réclame contre cet abus que l'âge suivant devait porter à l'apogée. Mais il suffit de parcourir, par exemple, l'opuscule de saint Thomas sur *le Verbe* (1) pour s'apercevoir avec quel pressentiment des vues de l'avenir, avec quelle sagacité, le prince des scolastiques décomposait le phénomène de la perception intellectuelle. — L'intellect, dit-il, lorsqu'il est informé par l'espèce, est mis en demeure d'agir. Or le terme de tout acte est son objet : l'objet de l'intelligence est l'essence, dont l'espèce (l'image) l'informe, mais cette image n'est le principe de l'opération et de l'action qu'en raison de l'objet dont elle dérive : l'objet lui-même n'est pas présent dans l'âme informée par l'espèce, puisqu'il existe en réalité en dehors d'elle. Toutefois l'acte de l'âme n'est pas externe pour cela ; comprendre, en effet, est un mouvement vital : aussi, et en vertu de l'espèce qui le conduit à concevoir tel ou tel être, et en vertu de sa nature, le premier acte de l'intelligence est l'assimilation de l'objet au moyen de l'espèce, et cet acte posé, l'intellection a lieu. C'est dans le même temps que l'esprit se représente l'objet, qu'il est représenté et qu'il est conçu. De même qu'au début de l'acte, l'intellect et l'espèce ne sont pas deux êtres, mais que l'intellect et l'espèce perçue ne sont qu'une

(1) « Quum ergo intellectus informatus specie natus sit agere, terminus autem cujusque actionis est ejus objectum, objectum autem suum est quidditas aliqua cujus specie informatur, quae non est principium operationis vel actionis, nisi ex propria ratione illius cujus est species; objectum autem non adest ipsi animae illa specie informatae, quum objectum sit extra in sua natura, actio autem animae non sit extra : prima actio ejus per speciem est formatio sui objecti, quo formato intelligit, simul tamen tempore ipse format et formatum est, et simul intelligit... sicut in principio actionis, intellectus et species non sunt duo sed unum est ipse intellectus et species illustrata, ita unum in fine relinquitur similitudo scilicet perfecta, genita et expressa ab intellectu; et hoc totum expressum est verbum, et est totum rei dictae expressivum, et totum in quo res exprimitur; et hoc intellectum principale, quia res non intelligitur nisi in eo, est enim tanquam speculum in quo res cernitur, sed non excedens id quod in eo cernitur. » *De nat. Verb. intellect.*, l. c. — Cf. *Sum. th.*, I, q. 84 et suiv. — Cet important passage explique comment, dans un autre texte cité par M. Hauréau (II, p. 201), saint Thomas a pu maintenir une distinction modale entre les espèces et le fait définitif de la perception. — Il est tout à fait remarquable qu'Arnauld, tout en argumentant contre les idées représentatives, montre à son insu leur portée objective, en une spirituelle comparaison : « Ne serait-ce pas, dit-il, une chose ridicule de dire à une femme qui se regarde dans son miroir qu'elle ne voit que son miroir, sous prétexte qu'elle ne voit son visage que par le moyen de son miroir? » (*Défense cont. Malebranche*, p. 47.) Si le Dr Reid eût songé à ces paroles, il eût moins insisté sur la connaissance purement subjective, fournie, à son avis, par les espèces des scolastiques.



même chose, ainsi à la fin de l'acte, il n'y a non plus qu'un *seul terme*, savoir la similitude parfaite de l'objet, engendrée et produite par l'intellect. Cette ressemblance est le verbe ; on l'appelle la totale expression de l'objet, dans laquelle celui-ci est véritablement perçu. Il ressemble à un miroir où l'objet se reflète, mais à un miroir n'excédant en rien l'être qu'il représente. Nous osons le dire ; jamais ni Aristote ni aucun docteur n'avait interprété avec une telle fermeté et un pareil sentiment de son unité constitutive l'acte de connaissance.

Saint Thomas ne prétend pas avec Descartes que nous connaissons le moi en lui-même, puisque d'évidence, nous le percevons par ses actes, et qu'entre ceux-ci et la substance de l'âme, il y a la distinction qui sépare l'être actif en puissance de l'exercice réel de ses actes. En l'Infini seul, fait-il observer, l'Essence et l'Activité sont de toute façon identiques, indistinctes. Mais avec sa précision habituelle, le Docteur angélique maintient l'unité substantielle de l'âme : les facultés ne sont pas des entités multiples : ce sont des modes divers de l'activité psychique, emportant des opérations différentes, mais émanées d'un principe et d'une même source substantielle. Les éléments qui sont distincts de la substance ne sont pas tous de « simples accidents, » écrit saint Thomas, se souvenant sans doute de la profonde distinction faite par Aristote entre les accidents intrinsèques, ou déterminations actives du sujet, et les simples contingences adventices. La fonction propre d'un être tient le milieu, selon le saint Docteur, entre ces dernières et la substance, puisqu'elle procède immédiatement du fond même de l'essence. L'essence de l'âme, dit-il admirablement, est au rapport des facultés, comme leur cause et leur fin. On nommerait assez bien les facultés les « propriétés naturelles de l'âme, » et c'est là, conclut saint Thomas, le sentiment de saint Augustin.

Les platoniciens du XIII<sup>e</sup> siècle, en particulier Guillaume d'Auvergne, avaient tenu contre Aristote que l'âme est absolument identique à ses facultés, et qu'entre ces termes il n'y avait aucune distinction. Selon d'autres docteurs, les puissances psychiques constitueraient des accidents de l'âme. Saint Bonaventure, après saint Augustin et saint Anselme, prononçait qu'entre l'âme et ses énergies il y a la distinction de la cause efficiente d'avec ses instruments ; ce qui, à première vue, revenait presque à la seconde thèse. Mais le Docteur séraphique ramenait les facultés à l'essence par une sorte de réduction : *per reductionem*, comme il s'exprime. — Henri de Gand se rapprochait assez de cette vue, mais l'exagérait en expliquant le rôle des facultés par une illumination divine, qui ne laissait aux puissances qu'une sorte de capacité passive de nature mal définie. Les meilleurs interprètes estiment qu'Henri de Gand aussi bien que Duns Scot, n'a imaginé qu'une distinction simplement

virtuelle entre l'âme et ses puissances, et que c'est là ce que le dernier nommait assez obscurément une « distinction formelle, fondée sur la nature. » De fait, les anciens docteurs distinguaient surtout les énergies et les facultés par leurs actes plutôt que par leurs objets : c'est un très fin psychologue du XIII<sup>e</sup> siècle, Godefroid des Fontaines, le scholiaste de saint Thomas, qui en avertit (1). En ce sens, ils pouvaient les considérer comme réellement distinctes entre elles, bien que distinctes en puissance seulement de l'essence de l'âme elle-même. Mais au sein des obscurités qu'aujourd'hui encore présente l'épineux problème, il importe de noter la sûreté avec laquelle saint Thomas déduit les énergies psychiques du fond même de l'âme et sauvegarde leur unité. Descartes, un jour, voudra que la pensée fasse l'essence de l'âme, sans réfléchir à l'obscurité d'une telle maxime, dont les conflits, l'interruption et les phases des actes mentaux montrent assez le côté précaire et erroné (2).

Il est de mode aujourd'hui, dans l'école positiviste, de rejeter avec dédain le concept de l'âme, à titre de substance : on a remplacé l'antique théorie par celle des états de conscience et des groupes de phénomènes internes se soudant les uns aux autres dans le même organisme. Mais que seraient des états de conscience sans un réflecteur central qui se les assimile, sans une monade simple, en un mot, qui est l'âme elle-même (3)? Personne, parmi les spiritualistes, ne nie que la sensation consiste, « au point de vue mécanique, » dans un changement moléculaire communiqué à quelque nerf avec une vitesse de 27 à 34 mètres par seconde. Ils accordent à M. Taine qui peint avec des couleurs si précises les conditions matérielles et externes de la perception, « qu'au point de vue physique l'ébranlement nerveux est une combustion de la substance nerveuse, qui en brûlant dégage de la chaleur. Au point de vue chimique, il est une décomposition de la substance nerveuse qui perd sa graisse phosphorée et sa neurine. Au point de vue physiologique, il est le jeu d'un organe qui, comme tous les organes, s'altère par son propre jeu et, pour fonctionner de nouveau, a besoin d'une réparation sanguine. »

(1) Cf. Dr Weber : *Abhandlung über den Entwicklungsgang der Mittelalterlichen Psychologie*. Vol. XXVIII de l'Académie de Vienne. — Cf. *Sum. theol.* I Q. 77, ad 5<sup>m</sup>.

(2) Cf. Domet de Vorges : *La Métaphysique en présence des sciences*, p. 10. *De Verit.* Q. X., a. 8. Cf. Dr Neuhäuser : *Aristoteles Lehre von dem sinnlichen Erkenntnisvermögen*. Leipzig 1878. — Sur la façon dont l'école écossaise commença de détacher la conscience des autres facultés, voir la belle étude de M. F. Bouillier, de l'Institut : *De la conscience*, Paris, 1872, p. 44 sqq. — Salvatore Talamo : *L'Insonscio dell' Hartmann et la coscienza*. Roma, 1879.

(3) Voir l'excellente étude de M. le professeur Masoin sur la *Cérébration inconsciente*. Louvain; Peeters, 1877.

Il demeure certain, après tout cela, que des mouvements fussent-ils combinés et entre-croisés à l'infini, restent des phénomènes bruts et statiques et se résolvent en des chocs, en des poussées de direction diverse. Entre ces chocs et le fait de la perception consciente l'abîme est infini et dans la théorie mécaniste, il n'y a rien pour le franchir ! La matière nerveuse a cela de propre que sa fonction la modifie, dira-t-on. C'est juste. Mais des mouvements modifiés ne donneraient jamais pour résultante la conscience, si quelque élément conscient ne les percevait. Les cinq cents millions de cellules, les deux milliards de fibres de l'écorce cérébrale ont beau répéter et multiplier l'impression des nerfs de la superficie, de façon à relier entre elles les innombrables cellules par des fils distincts, sans que leurs ondulations, puissent se confondre. Jusque là, l'on n'aperçoit que des vibrations moléculaires, mais rien qui ressemble à l'intussusception vitale de ces vibrations, à leur intuition consciente. L'unité typique reliant entre eux les phénomènes n'est qu'une catégorie verbale, une entité logique et une chimère, aussi longtemps qu'elle ne subsiste pas dans un sujet dont l'activité indivisible embrasse par une perception unique les multiples modifications qui constituent, dans leur trame mobile, la vie, la conscience, la personnalité. M. Tyndall a avoué qu'il est difficile d'entendre comment les mouvements mécaniques auxquels l'école matérialiste ramène les états de conscience peuvent arriver à être jamais *perçus*, enregistrés par le moi, puisque celui-ci en résulte de fait, et qu'en ce cas la cause serait le produit de son effet.

C'est ce qu'avait noté le sceptique Bayle, lorsqu'il assurait que le fait de la « perception » paraissait irréductible à la matière, au mouvement, et que cette considération lui semblait égaler en solidité les preuves des géomètres. Stuart Mill lui-même tombe d'accord que l'être intellectuel et moral de l'homme ne peut s'expliquer par le pur phénoménisme. On sait comment M. Lhuys veut remplacer le principe psychique par sa théorie sur le rôle des « cellules géantes et la phosphorescence du cerveau ! » Par malheur, cette invention fort pittoresque ne franchit en rien le stade de la mécanique cérébrale, et c'est le côté psychologique, la perception *consciente* qu'il s'agit d'élucider ? M. Taine, le continuateur éloquent de Condillac et le plus ferme esprit de l'école positiviste, tout en concédant la difficulté de cette transition, opinerait volontiers que la perception est la face interne et centralisée par le cerveau de l'impression nerveuse. M. Lewes, prématurément enlevé à la philosophie, a jugé tous ces essais d'interprétation mécaniste inacceptables, et leur faiblesse a fait passer ce penseur au spiritualisme. Franchement, nos anciens maîtres, et saint Thomas avant tous les autres, avaient une philosophie très sérieuse quand ils maintenaient l'unité de substance de l'âme simple et l'unité constitutive de ses facultés.

plusieurs âmes, dit saint Thomas, l'homme ne sera pas un; il sera multiple, ce qui est contraire au sens commun. Si la vie est l'œuvre d'une âme végétative, le sentiment d'une âme sensitive, la raison d'une âme intelligente et spirituelle, il y aura en nous un composé de trois substances, une plante, un animal et une intelligence. L'âme raisonnable étant la forme substantielle du corps humain, c'est à elle qu'il faut attribuer la raison, la sensation et la vie corporelle. Ne croyons pas que cette unité serait reconnue en admettant des principes différents, mais subordonnés; cela ne suffit pas; nous n'aurions que l'unité d'ordre, la moindre de toutes, tandis que la vie humaine constitue la plus intime unité... L'âme est la plus haute des créatures inférieures, et quoique simple dans sa substance, elle est multiple par ses facultés, multiple aussi par ses organes, instruments de ses opérations. L'âme est donc unie au corps directement et immédiatement. Il n'y a entre ces deux substances ni images (*phantasma*), comme l'enseigne Averhoes, ni des facultés séparées de l'âme et du corps, ni un esprit matériel (*vel etiam spiritum corporalem*). »

Saint Thomas tire une autre preuve de l'unité de la vie intérieure de ce fait qu'une opération vive de l'âme empêche une opération du corps et réciproquement, » ce qui ne pourrait arriver si le principe de toutes ces actions n'était essentiellement unique. » — D'après certains écrivains, cette doctrine de saint Thomas ne serait peut-être pas inconciliable avec celle de Duns Scot qui admet dans l'homme une « forme de corporeité, » principe des forces corporelles, mais subordonné à l'âme intellectuelle. Telle est l'opinion de MM. Henri Martin et Ch. Jourdain de l'Institut.

Scot peut avoir été mal compris en un siècle fort médiocrement versé en physiologie. Lui-même, un peu pressé de conclure contre saint Thomas, aurait-il suffisamment approfondi la doctrine du grand Docteur? Dans la « Question de l'Âme, » que nous citions tout à l'heure, saint Thomas écrit ces paroles : « Il n'y a pas d'intermédiaire (de principe vital ultérieur et distinct) entre l'âme et le corps, *quant à ce qui concerne l'être*, mais on peut concéder qu'il en existe quant aux mouvements et à la génération. » Et il avoue que l'âme meut l'organisme par l'intermédiaire d'une sorte de « fluide; » car c'est ainsi qu'il on traduirait ces mots : *mediante potentiâ movet corpus, et adhuc membra mediante spiritu*, d'après Aristote, que saint Thomas cite à peu près en cet endroit. C'est encore ainsi que le Docteur reconnaît le « mouvement naturel ou propre du cœur et du sang » (art. X, XI).

De fait, l'embryon n'est pas une matière inerte, comme l'observe le Docteur Welte; c'est un germe vivant : au moment où l'acte créateur l'informe substantiellement de l'âme intellectuelle, il possède ses pro-

priétés végétatives et sensibles. Il n'est pas un être complet, mais il est destiné à s'élever jusqu'à l'humanité, et ne peut être confondu avec un germe animal. C'est ce que Vincent de Beauvais, contemporain et confrère de saint Thomas, notait déjà dans cette querelle, et ce que saint Thomas lui-même avait signalé. L'âme survenante s'assimile, dans l'unité de substance, les énergies antérieures, par son énergie supérieure qui les centralise excellemment. Dès ce moment, elle reste le seul et unique principe des fonctions végétatives et sensitives. Mais celles-ci ont leurs lois et leurs organes propres. Saint Thomas ne nie pas cela : il est vrai qu'il tient, et nous tenons avec lui, que c'est l'âme intellectuelle qui est le principe efficient et la seule cause totale de leur activité. — Il est possible que Scot, par sa forme de corporéité, n'ait voulu désigner, en son langage métaphysique assez vague, que cette sorte de fluide nerveux que le Stagyrite aurait pressenti dans une intuition de génie, ou plutôt les conditions organiques et chimiques des fonctions vitales, qu'on appellerait aujourd'hui chaleur, contractilité, névrité. Sa forme de corporéité, dans ce cas, n'aurait pas été un principe complet, mais un élément qui reçoit de la stimulation de l'âme son activité distincte dans le composé humain.

De doctes scotistes expliquent ainsi leur maître. Notre Henri de Gand a tenu un sentiment analogue, en ce qui concerne l'espèce humaine. C'est peut-être ce qu'indiquerait le nom de *Forma mixtionis* que Scot donne aussi à sa forme de corporéité (1). Ce qui est sûr, c'est que Suarez, avec un grand nombre de docteurs, rejettent celle-ci.

Quoi qu'il en soit, on voit assez que, dans la psychologie thomiste, il y a place pour toutes les recherches que la psycho-physique a si utilement inaugurées. L'unité substantielle de la conscience et de la vie dans l'homme; le rapport du corps et de l'âme dominés par cette unité supérieure dans toutes leurs fonctions : voilà toujours la grande thèse psychologique ouverte à d'immenses débats, après Jouffroy et Maine de Biran comme après Gilbert de la Porrée et Guillaume d'Auvergne. Malgré la mauvaise physique de son époque, saint Thomas a pris occasion de sa théorie pour examiner les phénomènes de fission, qui préoccupèrent déjà saint Augustin, la multiplication des animaux inférieurs par scission ou bourgeonnement, et d'autres problèmes de ce genre. Le Souverain Pontife loue les recherches d'observation, et, sans doute, c'est en particulier aux études de psycho-physique que Sa Sainteté songeait lorsqu'elle donnait aux

(1) Cf. Dr Werner, *Heinrich von Gent*, Ein Repräsentant des christlichen Platonismus. — Wien, 1878.

philosophes et aux théologiens le conseil « d'accueillir avec *bonne* grâce et avec reconnaissance toute pensée sage et toute découverte utile, de quelque part qu'elle vienne. » Les thomistes seront les premiers à applaudir aux recherches de psycho-physique; ils le feront d'un cœur d'autant plus sincère que jusqu'à ce jour tous les principaux résultats de l'observation ont confirmé leurs thèses fondamentales.

La théorie thomiste ou l'animisme, combattue avec talent par l'école duodynamiste de Montpellier, est aujourd'hui acclamée non seulement par les docteurs catholiques, mais par des rationalistes eux-mêmes.

M. Vacherot s'y est rallié, et M. Tissot assure que « tout nous porte à croire à l'identité substantielle du principe de la vie et de celui de la pensée, et que c'est même là une conclusion légitime motivée par une foule de faits (1). »

Tout le monde connaît le beau livre de M. Francisque Bouillier sur cette délicate matière. Le docte académicien n'y fait que reproduire les doctrines d'Aristote, de saint Augustin, de saint Thomas et des grands scolastiques, en y ajoutant les considérants tirés de la physiologie moderne.

Saint Thomas ne pouvait omettre de se prononcer sur une thèse fort en vogue de son temps, devenue presque étrange pour les modernes : d'où vient l'individualité de l'être créé; de la forme ou de la matière? On sait la réponse du Docteur : Si l'on recherche le principe externe d'individuation, l'on dira que c'est la substance ou telle forme et telle matière déterminée, réalisant par leur union un être complet, et en dernier ressort c'est la cause créatrice. Mais le principe interne d'individuation n'est pas la forme; celle-ci est spécifique, donc générale et principe d'universalité : c'est la matière, en tant qu'elle a les trois dimensions. De fait, comme s'en explique Egide de Rome, la substance individuelle est celle qui ne s'affirme d'aucun sujet et qui n'existe dans aucun sujet. Or, ces attributions ne conviennent à l'être corporel qu'en raison des dimensions déterminées dont il est revêtu. D'où il suit que la matière affectée de certaines dimensions est bien le principe intrinsèque de l'individuation. — L'un des interprètes qui, dans l'école rationaliste, ont le mieux compris saint Thomas, M. B. Hauréau, de l'Institut, observe que la conclusion du Docteur revient à celle où Descartes tient que l'étendue en longueur, largeur et profondeur constitue la nature de la substance, puisque tous les attributs qu'on peut imaginer dans l'être corporel présupposent l'étendue. M. Hauréau confond, je crois, l'individuation avec la nature.

(1) *La vie dans l'homme*, c. IV, p. 85. — Voir sur cette question M. le chanoine Méric, professeur de Sorbonne, auquel j'ai emprunté plus d'une citation, dans son beau livre: *Vie dans la matière et dans l'esprit*, p. 446 et alibi. — Martin, *La science et la philosophie*. Essai 4<sup>e</sup>.

La considération des choses nées conduit l'esprit à l'investigation de leur cause. Saint Thomas, par des arguments restés classiques, controversés parfois vivement, démontre la contingence des êtres par la constatation de leur passivité, de leur dépendance. Il prouve que les êtres potentiels et dépendants impliquent une cause absolument en acte, un premier moteur lui-même immobile.

C'est la thèse d'Aristote aussi bien que de Platon, mais élevée par leur noble disciple à une perfection dont ces maîtres ne pouvaient se douter. Saint Thomas, dans un raisonnement dont la force égale la clarté, déduit de la notion de l'acte pur ou de l'activité sans mélange de la première Cause tous les attributs de l'Être infini.

Il montre en particulier que la perfection de l'Être est en raison directe de son indépendance essentielle. D'où il suit que l'opération du premier Être, qui est activité pure et nécessaire, en tant qu'elle est supposée s'exercer dans le temps et dans l'espace, doit être absolument autonome. De là le concept de création ; ce n'est que comme Créateur tout-puissant et libre que la Divinité a pu produire des êtres distincts d'elle. Les écoles rationalistes qui ont signalé dans l'idée de création une notion absurde n'ont pas compris sur quelle profonde analyse des conditions de l'Être reposait ce dogme fondamental. C'est ce qu'aujourd'hui la philosophie séparée elle-même commence à s'avouer.

Saint Thomas infère l'infinité de Dieu de « l'aseïté » ou de la notion d'activité pure, dont toutes les perfections sont le corollaire. Mais il la déduit, en outre, de la tendance de toutes les facultés vers un terme toujours plus parfait. La tendance innée des puissances ne saurait être illusoire, note saint Thomas. A titre de Personnalité vivante, cet Infini qu'incessamment poursuit toute l'âme humaine doit exister en réalité.

Saint Thomas, dans cet argument, ne faisait que reproduire les enseignements d'Albert le Grand, de son glorieux ami saint Bonaventure : un siècle plus tard, Duns Scot devait lui reprendre avec éclat cette théorie (1).

(1) Voir mon *Essai sur la philosophie de saint Anselme*, dans les Mémoires de l'Académie de Belgique, t. XXV, 1875. — Le P. Maurus, savant professeur du Collège romain, reproduit absolument la preuve de l'Infini tirée des tendances de l'âme. Ce curieux passage se trouve dans le III<sup>e</sup> volume de ses « *Quaestiones philosophicae*, » p. 348-349 de l'édition de 1876. « Tertio, non est impossibile id, ad quod voluntas fertur *summa inclinatione*: sed voluntas fertur *summa inclinatione* ad ens carens omni defectu, et habens omnem puram perfectionem; ergo, etc. Quarto, non est impossibile id, quod ex terminis quicumque intellectus judicat dignissimum, ut sit ens carens omni defectu, et habens omnem puram perfectionem; *quolibet etiam voluntas inclinatur ad optandum ut sit tale ens*, ergo tale ens non est impossibile. Confirmatur, quia *cum ipsa natura rerum indiderit nobis hoc iudicium*, quo dignissimum iudicemus ut sit ens carens defectu, et hanc inclinationem

Le saint Docteur établit avec une complaisance marquée la doctrine du concours de la première Cause avec les créatures et de sa présence essentielle dans tous les êtres finis. Qu'on rapproche cette thèse de celle de la légitimité des aspirations spontanées, d'une part ; et, d'autre part, de celle du rapport intelligible ou de la représentation archétype des êtres dans la raison créatrice, et l'on aura complété les fondements qu'avec sa profondeur habituelle le Maître angélique donne à la certitude et à l'objectivité de nos connaissances. L'homme créé par l'infinie Raison doit porter en soi des facultés capables de réaliser sa fin propre. Or le désir le plus profond de l'âme est la connaissance de la vérité. En outre, toutes les créatures répondent aux types transcendents que, dans l'absolue simplicité de sa prescience, sans aucune multiplicité réelle, a conçus l'intelligence divine. Chaque être créé représente à sa façon quelque côté de la perfection, de la réalité sans bornes.

Dante résume très bien sur ce point la doctrine du Docteur angélique, lorsque, dans son Paradis, il lui prête ce langage :

Tout être corruptible, ou bien impérissable.  
N'est rien que la splendeur de ce verbe ineffable  
Emané de l'amour de notre Sire Dieu...  
L'art qui les a formés, leur substance elle-même  
Sont de plus d'une sorte : ainsi le sceau suprême  
S'imprime et transparait plus ou moins en travers...  
Mais la nature en donne une épreuve lointaine,  
Elle est l'humble ouvrier dont la main incertaine  
Tremble, quoique pourtant il sache son métier...

C. XIII.

Les « archétypes » ou représentations partielles des divines perfections de l'Être absolu ne subsistent que dans les individus. Mais ils élèvent l'esprit jusqu'à la Cause créatrice (1). C'est là ce que voulait

qua optemus ut sit tale ens, et habet summam inclinationem ut sit; sed natura rerum non judicat esse dignissimum ad existendum aliquid impossibile, nec habet inclinationem summam ad hoc ut sit aliquid impossibile; ergo ens carens defectu non est impossibile. Adde, quod possibilitas rerum non est irrationalis; sed est irrationabilissimum ut possibilia sint solum entia defectuosa, et ens carens defectu sit impossibile; ergo, etc.—Et Maurus poursuit : « Confirmatur, quia centrum, ad quod intellectus et voluntas summo impetu feruntur *ut in eo quiescant* non est aliquid impossibile; si enim gravia per suum motum *non quaerunt centrum impossibile*, multo minus intellectus et voluntas, quae sunt potentiae rationabilissimae, quaerunt centrum impossibile; sed intellectu in contemplando non quiescit in ente defectuoso, sed defectibus offensus, ad contemplationem alterius assurgit; voluntas similiter non quiescit in bonis defectuosis, *sed defectuosis offensa semper quaerit aliquid melius*, ergo datur aliquid ens carens defectu, in quo quiescat intellectus contemplans et voluntas amans eo quod nihil in ipso displiceat, ac per displicentiam stimulet ad quaerendum melius. »

(1) « Sicut dicit Augustinus : Sicut aer illuminatur a lumine praesente, quod si fuerit absens, continuo tenebratur; ita mens illustratur a Deo,



saint Thomas, quand il disait : « De même que toutes les raisons intelligibles des créatures existent primitivement en Dieu et sont dérivées de lui dans les autres intelligences, pour qu'elles parviennent de fait à comprendre, ainsi elles sont aussi dérivées dans les êtres, pour qu'ils puissent subsister. » (*Cont. Gent.* L. III, C. 47.) Et il écrit ailleurs ces paroles, qui, en renversant la fantaisiste théorie de la vision des idées en Dieu, sauvegarde encore une fois les fondements de l'objectivité de la connaissance ? « In prima veritate secundum suam essentiam non omnia videntur a nobis in statu viæ, cum per suam essentiam a viatoribus videatur; sed in ipsa ratione imaginis scilicet veritatis ab ea exemplatæ, omnis veritas a nobis cognoscitur. Et exinde est quod duo idem vident, in quantum ab eadem prima veritate resultat exemplata veritas in mente utriusque. » (*Quodlibet.* X, q. iv, a. 7.) De cette considération tirée du rapport des êtres avec la cause créatrice, saint Thomas rapproche le concours incessant de Dieu avec l'esprit dans ses actes de perception. « Augustin, écrit-il, dit très bien dans son VIII<sup>e</sup> livre sur la Génèse : L'air est éclairé par la présence de la lumière, et dès qu'elle se retire, il devient ténébreux. Ainsi notre esprit est illuminé par Dieu. C'est Dieu qui produit la lumière de la raison naturelle dans l'âme, non pas une lumière différente en chacun, mais la même pour tous. Il n'est pas simplement la cause de leurs actes, mais aussi de leur être. Dieu opère continuellement dans notre esprit, en ce sens qu'il y produit la lumière naturelle et qu'il la dirige lui-même, et de cette façon, l'esprit ne passe point à son acte (de connaître) sans l'opération de la cause première. Par cela que Dieu nous donne et conserve en nous la lumière naturelle (de la raison) et la dirige afin qu'elle voie, il est manifeste que la perception de la vérité doit lui être attribuée principalement, de même que l'opération de l'ouvrier doit lui être attribuée plutôt qu'à l'art même. » — C'est l'application du principe que le Docteur avait posé ailleurs : « Il n'est point besoin d'une nouvelle addition de lumière rationnelle pour la connaissance des vérités auxquelles s'étend d'elle-même la raison naturelle, mais bien d'une opération divine. Car, à part de l'acte par lequel Dieu a créé les êtres et a donné à chacun d'eux sa forme et la faculté de produire son opération propre,

» et ita etiam lumen naturale semper Deus causat in anima, non aliud  
» et aliud, sed idem, non enim est causa fieri ejus solum, sed etiam esse  
» ipsius. In hoc ergo continuo Deus operatur in mente, quod in ipsa lumen  
» naturale causat et ipsum dirigit, et sic mens non sine operatione causae  
» primæ in suam operationem procedit... Hoc ipso quod Deus in nobis lu-  
» men naturale conservando causat, et ipsum dirigit ad videndum, mani-  
» festum est quod perceptio veritatis sibi præcipue adscribi debet; sicut  
» operatio artificis magis adscribitur artifici quam arti. » (*Op.* 70 sup.,  
» BOSTH, de Trinitate.)

il opère encore dans les choses, par son *concours providentiel*, en *excitant* et en *dirigeant* les énergies de chaque être vers ses opérations propres (1). » Dante devait encore consacrer ces enseignements de saint Thomas, lorsqu'il dit, à propos du type idéal dont chaque être créé est le vivant reflet :

...e questa la forma  
Che l'universo a Dio fa somiglianza,  
Onde si muovono a diversi porti  
Per lo gran mare dell'essere, ciascuna  
Con istinto a'sè dato che la porti.

(PARAD. I.) (2).

Pour rendre compte de la connaissance fragmentaire et obscure de l'Infini, saint Thomas n'a recours ni à la vue des idées en Dieu, ni à une idée innée quelconque. Ces deux théories modernes n'ont pas été en faveur dans l'École (3). L'énergie spontanée de l'esprit, la tendance originelle de toutes nos facultés vers l'Idéal vivant, le principe d'objectivité de la connaissance résultant à la fois du rapport intelligible des choses créées avec la raison créatrice et du concours de Dieu avec l'esprit dans l'acte même de la perception; voilà, suivant saint Thomas, les fondements de la connaissance. Avec une rigueur que les ontologistes n'eurent jamais, il rejette toute vue immédiate de l'Infini. Avec une profondeur que la foule des néo-scolastiques ne soupçonne pas toujours, par delà l'abstraction de l'esprit, le grand Docteur maintient les deux principes générateurs de l'idéologie chrétienne : le concours immédiat de la première Cause avec l'entendement et la tendance spontanée des facultés.

C'est des mêmes principes que part saint Thomas pour établir les fondements objectifs de la morale. L'intelligence divine, dit-il, est la cause exemplaire des créatures en ce sens qu'elle en porte en elle-même les types éternels : mais elle est aussi leur loi par le mouvement qu'elle leur inspire vers leur fin. La raison, écrit l'Eminentissime dominicain Zigliara, ne voit pas plus dans l'essence divine les principes de la morale qu'elle n'y atteint les idées; mais elle voit la loi morale, comme par

(1) « Quamvis non requiratur novi luminis additio ad cognitionem eorum, » ad quae naturalis ratio se extendit, requiritur tamen divina operatio : » praeter operationem enim qua Deus naturas rerum instituit, singulis » formas et virtutes proprias tribuens, quibus possint suas operationes » exercere, operatur etiam in rebus opera providentiae, omnium rerum » virtutes ad actus proprios dirigendo et volendo. » (*Ibid.*)

(2) Cf. Enrico Cenni : *S. Benedetto e la Civiltà*. Napoli, 1879.

(3) Voir le savant livre du R. P. Lépidi : *de Ontologismo*. Lovanii, Peeters.

rité, de même qu'il ne faisait de la raison que le fondement de la foi, même aussi il plaçait l'Église au-dessus de tous les pouvoirs humains et c'est à son autorité universelle qu'il accordait le rôle prépondérant politique comme en philosophie. Mais s'il est difficile de suivre saint Thomas jusqu'au bout, on peut marcher quelque temps avec lui sans éprouver cette déception intellectuelle et morale qu'on ressent dès les premiers pas avec les nouveaux docteurs du catholicisme. Ce n'est peut-être pas à son école que nous aurions mis l'Église si nous avions eu complètement le droit de choisir; elle nous convient cependant beaucoup mieux que celle à laquelle on l'avait condamnée en ces dernières années. C'est pourquoi nous saluons avec intérêt la nouvelle phase de la campagne de *restauration* entreprise par Léon XIII à la suite de changements qui donnent au retour vers la scolastique les caractères d'un incontestable progrès. »

Ces paroles n'apprennent rien de neuf aux philosophes catholiques : pour d'autres, elles seront toute une apocalypse ! On voudrait les recommander en particulier au théologien de la *Flandre libérale*. Celui-ci censure très fort les conclusions du saint Docteur en matière de droit pénal; en ce qui concerne les hérétiques. Il sait très bien pourtant que saint Thomas écrivait pour une société dont la foi religieuse était reconnue par l'État et avait passé dans toute la législation. Nous affirmons qu'il y a dans les œuvres de saint Thomas des principes en vertu desquels, dans la situation présente des États européens, il aurait accepté loyalement le droit public qui nous régit. C'est l'aveu du Dr Baumann. Quant aux mesures du droit pénal, tout en exécrant leur barbarie stupide, nous devons observer qu'elles furent établies par la puissance civile : elles faisaient partie des mœurs juridiques ! Faudra-t-il rappeler l'histoire de l'intolérance réformée (1) ?

*La Flandre libérale* veut aussi que saint Thomas ait approuvé l'esclavage, parce qu'il est une conséquence du péché d'origine ! Il serait impossible d'alléguer *un seul texte* où notre Docteur « approuve » l'esclavage. Au contraire, il enseigne expressément que les esclaves peuvent se marier à leur gré, contre la volonté des maîtres (2<sup>e</sup> 2<sup>me</sup>, quæst. 104, art. 5). — C'était reconnaître le droit naturel de la liberté. Avec cela, trouvant l'esclavage très répandu de son temps, saint Thomas n'a pas convié les esclaves à se révolter : il se souvenait des doctrines de saint Paul. L'Église et ses docteurs ont travaillé à l'émancipation civile avec la prudence et la modestie que conseille l'Évangile. Mais en affranchissant de toute coaction l'acte le plus grave de l'existence, qui est le

(1) Cf. les savants mémoires de M. E. Pouillet, sur *le Droit pénal sous l'ancien régime*, parmi les mémoires couronnés de l'Acad. royale, Bruxelles de 1867, 1869, 1871.

mariage; en répétant avec saint Augustin que l'esclavage a été introduit dans le monde par la prévarication originelle, saint Thomas préparait les esprits des maîtres aux idées de fraternité. Le Docteur savait combien les conciles avaient amélioré la condition des serfs et formulé de causes d'affranchissement. Sauf chez les Juifs, on regardait jadis l'esclave comme un être de race dégradée, comme une chose plutôt qu'un homme. Aristote et Platon prononçaient que le servage était la condition naturelle de ceux-là qui y naissaient. L'Église, dès l'origine, montra dans l'esclave un frère malheureux. Déjà, au VI<sup>e</sup> siècle, les synodes punissent les maîtres qui maltraitent les esclaves, et accueillent les fuyards dans un grand nombre de cas; sanctionnent la manumission d'affranchissement; chargent l'Église d'entretenir les affranchis, de racheter les captifs et d'employer à cette œuvre jusqu'aux vases sacrés; ils défendent la vente des serfs pratiquée notamment en Angleterre, et signalent des cas nombreux où l'esclave devient libre. Les évêques réunis à Armagh promulguent en 1171 la liberté de tous leurs serfs anglais; d'autres synodes proclament l'affranchissement des esclaves enrôlés au service des autels du consentement de leurs maîtres. Au siècle même de saint Thomas, des ordres religieux sont fondés par leur rachat.

Les papes protestèrent sans trêve contre la traite des noirs, depuis Pie II, en 1482, jusqu'à Grégoire XVI. Les dominicains des missions américaines combattirent le hideux trafic d'hommes, et Las Casas s'acquitt à la défense de la liberté des esclaves une renommée immortelle. Ils avaient appris cette doctrine de l'Église entière et de leur grand Docteur en particulier. Léon XIII, encore Archevêque de Pérouse, a décrit cette action civilisatrice de l'Église avec des accents d'émouvante éloquence.

Nous avons esquissé à vol d'oiseau les principes tout à fait fondamentaux de la philosophie thomiste. Mais le coup d'œil de génie de saint Thomas s'élevait plus haut et plus loin qu'aux horizons de la science humaine. Le caractère propre de la scolastique était d'embrasser dans une synthèse harmonique les deux ordres d'intelligibles : la science et la foi. *Credo ut intelligam* : telle était la devise des Docteurs, avant comme après saint Augustin et saint Anselme. La philosophie de saint Thomas n'est que le grandiose fondement de sa théologie, de la « Somme, » ce royal monument où la mort le surprit. Nous n'avons rien à dire ici de ses vues particulières sur la science sacrée. Mais nous devons rappeler ses enseignements sur les rapports généraux de la raison et de la foi, de la philosophie et de la théologie. Nous n'avons ici qu'à emprunter la parole la plus chère et la plus vénérée : celle de Léon XIII lui-même.

Saint Thomas avait répété à plusieurs reprises que le rôle de la foi

commence après que la raison s'est persuadée que la Divinité a parlé aux hommes pour les instruire. C'est à la science humaine qu'il appartient de nous renseigner sur les motifs de crédibilité, sur les faits historiques et les conditions surnaturelles nous assurant de la divine origine de nos croyances, notamment de celle de l'Eglise, qui conserve, propose et explique le dépôt de la Révélation. « Il ne faudrait point croire, écrit saint Thomas, si l'on ne voyait qu'il est nécessaire de croire à cause des miracles accomplis ou d'autres causes de ce genre. « Le saint Docteur lui-même, dit un de ses plus savants confrères, A. de Rubeis, a rappelé dans ses écrits les principaux motifs de foi surnaturelle. Tous se concentrent dans le fait de la vie totale de l'Eglise présente sous nos yeux, et personnifiant dans son évolution complète la preuve vivante de sa propre divinité, comme l'a si éloquemment démontré S. E. le Cardinal de Malines, dont les vues sur ce sujet ont été adoptées et reproduites par le Concile du Vatican.

La raison, d'après saint Thomas, a pour mission d'exposer et de débattre les motifs de crédibilité, la réalité historique du fait de la révélation ou de la communication de la vérité religieuse faite à l'homme par l'infinie Intelligence, sous la forme d'un enseignement social (1). En outre, ajoute le Docteur, la raison prouve par l'histoire que l'humanité, dans son ensemble, n'aurait jamais par elle-même, en dehors de tout secours surnaturel, connu les vérités naturelles et morales elles-mêmes d'une façon absolument certaine, efficace et populaire. Nul maître n'est plus éloigné que saint Thomas de dénier à la raison la capacité d'arriver à ces vérités de raison. Cinq siècles d'avance, il indique les arguments qu'on fera surtout valoir contre les traditionalistes quand ceux-ci enseigneront l'impuissance de l'esprit humain à arriver aux notions de l'ordre religieux. D'autre part, cependant, qu'enseigne l'histoire? que prouve la tradition des peuples? N'est-il pas vrai que les génies qui furent les initiateurs des nations à l'étude de la sagesse s'égarèrent tous sur les points les plus graves de la doctrine? En ce VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. où par un phénomène étrange la philosophie semble comme sortir du flot confus des croyances vulgaires sur les bords de l'Indus et du Gange, en Chine comme dans les vallées de l'Asie-mineure, trouvons-nous chez Cakya-Mouni et ses devanciers, chez Lao't'seu, Confucius, Thalès ou Pythagore, un système complet de morale et de vérité humaine? Le trouvons-nous chez Zoroastre, qu'on a signalé comme le plus élevé des moralistes antiques? L'Inde n'eut pas de symbole, et cette grande religion bouddhiste que confessent deux cents millions d'hommes ne fait pas mention de Dieu et aboutit à un mysticisme nihiliste, de l'aveu des meilleurs juges. Confucius et Lao't'seu ne se prononcent sur aucune question d'origine; le mazdéisme ajoute à

écrit ce fin critique, dans son *Histoire du matérialisme*, s'est transmise des mystères de l'ancienne Grèce jusqu'aux enseignements religieux du protestantisme. C'est là un élément de vie véritablement religieux, et qui lui est plus essentiel que tout le reste (1). » En style moderne, en langage rationaliste, voilà pour qui sait l'entendre, toute une paraphrase des premiers chapitres de la *Somme contre les Gentils*.

Mais la raison, dans la question religieuse, n'a pas uniquement à se prouver la possibilité de la Révélation et sa nécessité morale pour la connaissance publique et efficace du Devoir.

« Veut-on se convaincre, écrivions-nous ailleurs, que la science catholique laisse une ample arène aux forces de la raison ? Disons en deux mots tout le système de sa théologie : 1° Elle tient que les mystères révélés sont impénétrables en eux-mêmes, mais que le fait de leur révélation se prouve comme tout fait historique ? Par là elle encourage les savants à étudier la réalité des titres de la Religion surnaturelle, ses documents originaux : et ceux qui suivent sur ce point le mouvement des esprits savent de quels consciencieux travaux il a enrichi la science. En cet examen, la raison ne relève directement que d'elle-même : c'est à la lumière de l'évidence et de la certitude historiques qu'elle admet la réalité de la Révélation divine : elle y croit, pour parler avec saint Thomas, parce *qu'elle voit qu'il faut y croire*, en raison des faits surnaturels et des autres critères de l'Évangile. » La théologie et la science, dit très bien le cardinal Newman, se meuvent sur deux terrains séparés : chacune peut enseigner sur son domaine sans avoir à redouter que l'autre y intervienne. » Et le jésuite Pianciani ajoute : « Lorsque l'Église infallible n'a pas fixé le sens de quelque passage de l'Écriture... des connaissances naturelles plus étendues peuvent et doivent quelquefois servir à en déterminer la signification précise. » 2° En soi les Mystères, même après leur révélation, restent incompréhensibles ; ils ne sont susceptibles d'aucune véritable « démonstration. » L'Église a condamné naguère les Hermésiens qui prétendaient à la démonstration des vérités *révélées*. Mais en s'aidant des choses créées, et par voie d'analogie, la raison peut jusqu'à un certain point pénétrer dans leur divine économie. Tous les Pères, tous les Docteurs ont exposé les Dogmes en des vues pleines de sublimité et d'une hardiesse étonnante. Citons, entre tous, les écrits de saint Augustin sur la Grâce, de saint Anselme sur l'Incarnation, et avant tous, ceux de saint Thomas sur la divine Trinité et la vie intime de Dieu, sur l'Eucharistie, l'Incarnation et la vie à venir. Ces travaux des grands maîtres donnent l'intelligence de *la Foi* ; ils en découvrent le sens et la portée.

(1) *Rev. phil.* Oct. 1877.

3° Si dans la suite des temps, enseigne notre Docteur, l'Eglise inscrit en son symbole un Dogme nouveau, elle ne change pas pour cela la croyance, mais elle la constate historiquement et la sanctionne. 4° En outre, le penseur chrétien relie les divers mystères par un *lien systématique*; il crée ainsi l'ordonnance des dogmes, la formule humaine reflétant l'idée et la vie de Dieu. De là les *Sommes* théologiques où l'organisme de la Foi resplendit d'un si vif éclat. 5° Enfin, l'apologiste s'attache à dissiper les nuages que suscite l'erreur à la vérité chrétienne. Quelle objection de la libre-pensée ou de l'hérésie est demeurée debout en face des grandes apologies de la Foi ? Que l'on examine froidement, sans parti pris, les plus spécieux sophismes que la critique séparée nous oppose : qu'on en rapproche les réponses de nos apologistes, s'il s'agit d'histoire ou d'herméneutique, et celles des Docteurs illustres du moyen âge, s'il est question des mystères, et l'on avouera, que la Foi a subi avec honneur l'épreuve de ces discussions (1). »

A l'occasion de ce débat, le savant critique du *Journal des Débats*, fort sévère pour saint Thomas, qu'il doit avoir beaucoup médité à en juger par l'assurance avec laquelle il le censure, écrit ceci :

« Si cette doctrine, dit-il en parlant du catholicisme, fait une grande part à la raison humaine, si elle admet que le raisonnement est la base de la foi, si elle reconnaît des vérités naturelles à côté des vérités révélées, n'est-ce pas de la part des représentants d'un dogme immuable et qui est depuis longtemps noyé dans les superstitions, une preuve de bon sens et de hardiesse d'en faire publiquement l'apologie et d'en recommander l'étude à ceux qui l'ont trop abandonnée? » — Certes, les philosophes catholiques ont ressenti la joie la plus vive en voyant l'étude de leur science de prédilection recommandée par la plus auguste autorité. Mais ils savaient que les enseignements de Léon XIII résumaient la doctrine de tous les temps. Le Pontife lui-même rappelle dans l'Encyclique, avec une lucidité pleine d'érudition, les maximes de toute l'antiquité sur la face rationnelle de la croyance sacrée.

Qui donc a conspué la philosophie?

Qu'on ouvre les livres de Luther : on y trouvera des anathèmes contre les Docteurs qui resteront une éternelle honte. Des esprits prévenus ont pu dénigrer, dénigrent encore la philosophie ou plutôt les philosophes. Mais personne parmi nous n'approcha en cela des invectives du réformateur. Pourquoi relever quelques voix discordantes dans le concert des éloges décernés à l'investigation scientifique dans l'Eglise?

Celle-ci a dû, sous nos yeux, frapper des têtes illustres et chères, parce qu'elle redoutait que leurs systèmes ne violassent les droits de la

(1) *Apologétique fondamentale*, 4<sup>e</sup> édit., p. 516. Bruxelles, Albanel.

raison. Faut-il nommer le malheureux de Lamennais, l'école traditionaliste elle-même? Le *Journal des Débats* semble vouloir isoler la parole du Pontife de celle de ses devanciers vénérés. Nous le prions de lire l'Encyclique de Pie IX, en date de 1846, et les premières séances du récent Concile. Là, comme partout, il constatera la doctrine qu'il veut bien louer. Nul, certes, ne l'a proclamée avec plus de grandeur et d'élévation que le savant Pape qui vient de prendre le gouvernail de la Barque de Pierre en des jours si troublés, et se rend l'égal de ses plus illustres prédécesseurs. Le *Journal des Débats* reconnaît que Léon XIII « encourage l'étude des sciences naturelles, » et parlant des conseils de modération et de tolérance donnés par Sa Sainteté, il ajoute : « Non seulement Léon XIII insiste dans son Encyclique sur les passages où saint Thomas a fait l'éloge de la raison humaine, mais il encourage encore l'étude des sciences naturelles et recommande à son clergé de « recevoir de bonne grâce et avec reconnaissance toute pensée sage et toute découverte utile, de quelque part qu'elle vienne. » C'est ce dernier conseil que nous aimerions surtout à voir suivre par ceux qui se disent les plus fidèles disciples de la chaire pontificale. Que de fois n'ont-ils pas rejeté « des pensées sages et des découvertes utiles » parce qu'elles leur venaient d'une science dont ils se méfiaient par ignorance ou par entêtement! Désormais nous aurons le droit de leur reprocher leur aveuglement volontaire comme un manque d'obéissance envers la seule autorité devant laquelle ils consentent à s'incliner. »

Voilà qui est très sensé! Dans la bouche d'un adversaire aussi éclairé, on avouera du moins que ces paroles sont un grand éloge de l'acte pontifical : éloge d'autant moins suspect qu'il ne laisse pas de renfermer une très fine pointe d'ironie. Les philosophes chrétiens se sentiront engagés par Léon XIII à reprendre avec plus de zèle encore l'étude approfondie des sciences naturelles. Espérons qu'à leur tour les « savants » ne resteront pas confinés dans leur domaine professionnel; ils ne se contenteront plus de cette philosophie des manuels et des cahiers où le vide des doctrines se cache mal sous des formules sans portée, parfois même sous des interprétations inexactes.

Après cela, le *Journal des Débats* essaie, il est vrai, d'atténuer la louange, et s'étonne de voir décerner « l'infailibilité » au Docteur angélique! L'Eglise ne déclare infailible aucune philosophie! Mais le Souverain Pontife doute que, dans l'école catholique, on dépasse saint Thomas. — Cinq siècles se sont écoulés depuis le grand Docteur. Ceux qui ont dû suivre, par goût comme par devoir, le mouvement de l'idée depuis cette époque le savent : nul penseur chrétien n'a surpassé dans l'ensemble de son œuvre saint Thomas d'Aquin? Si demain ses travaux disparaissaient, quel maître pourrait le remplacer? Des hommes légers, con-



fondant saint Thomas avec la foule des professeurs de logique de la décadence, lui ont reproché son style technique et ses formules. Nous établirons, quand on le voudra, que l'école critique et le positivisme moderne ont un langage au moins aussi compliqué que les maîtres du XIII<sup>e</sup> siècle.

L'Église, depuis saint Thomas, a possédé d'admirables génies; la plupart se sont fait honneur de commenter ou de suivre l'Ange de l'École.

Faut-il nommer, entre mille, Cajétan de Vio, le docte Suarez, Vasquez, les docteurs de Coïmbre, les maîtres de Sorbonne, ceux de Salamanque, toutes les universités de l'Europe catholique, Bossuet lui-même, thomiste déclaré? Le grand Descartes, par mépris pour les faiseurs de gloses qui avaient laissé déchoir au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles les spéculations des grands scolastiques, s'est séparé de l'antique tradition sur quelques points. Avec des mérites hors de pair, Descartes n'a pas fondé de système rationnel. Il a eu l'impérissable honneur de mettre en relief la portée de la conscience, non de la conscience individuelle, comme l'écrivait hier la *Flandre libérale*, mais l'infailible témoignage de la conscience universelle et humaine. Seulement en cela, saint Augustin et saint Thomas l'avaient en partie précédé.

Ce procédé même, Descartes l'a compromis en méconnaissant la valeur des tendances spontanées des facultés représentatives. La plupart de ses autres doctrines ont succombé sous la critique. Il serait peut-être permis de le trouver plus profond en géométrie qu'en métaphysique! En tous cas, son génie était plus critique que positif. Son œuvre, si grande par bien des côtés, n'a rien de cette ordonnance systématique qu'on veut trouver chez un maître appelé à former des disciples. Le grand Leibnitz, à mesure que s'avancait sa vie avec ses recherches, se rapprochait de l'école et d'Aristote. Malebranche, dont Joseph de Maistre a pu dire que la France n'était pas assez fière de l'avoir produit, eût été l'un des plus sublimes penseurs de tous les siècles, si sa connaissance de la tradition eût égalé son génie d'intuition. Sa puissante intelligence s'est attachée, comme le dit Balmès, à un rêve grandiose, mais à un rêve pourtant : la vision des idées absolues. Aristote et saint Thomas aussi bien que saint Bonaventure, l'auraient préservé de cet excès. Le criticisme de Kant, nous comptons bien le montrer quelque jour, est d'accord au fond, dans toutes ses parties profondes, avec les vues d'Aristote et de saint Thomas. Lui aussi, c'est M. Barthélemy Saint-Hilaire qui en avertit, connut trop peu la tradition.

Je sais qu'il est de mode aujourd'hui de rire de la tradition, quand il est question de philosophie. Qu'on y prenne garde cependant! Pour élucider les problèmes de la pensée, il faut savoir ce qu'ont trouvé nos devanciers. Sans cela — et Kant en a fait l'expérience — le plus

pénétrant penseur s'expose à reconstruire, à titre personnel, l'œuvre de ses prédécesseurs. La tradition scientifique est l'écho de ce que l'élite des hommes. Si la raison est autre chose qu'une décevante aspiration vers un terme fatalement inaccessible, ce qu'ils ont découvert, ce qu'ils ont cru nos ancêtres, dans leur rude labeur, cela n'a pu être vain. Notre siècle, écrit M. Renan, est un siècle historique. La vérité est qu'il ne faut pas isoler l'histoire de la spéculation. La tradition représente le mouvement général des idées : la spéculation est le libre effort de la critique sur ces données, dont la vérité partielle et limitée laisse toujours place au progrès, où l'erreur elle-même est mêlée de vérités précieuses. Or, dans la multitude des esprits distingués, quelques-uns, par le concours providentiel des circonstances, sont devenus, à un degré exceptionnel, les représentants de tout un cycle de civilisation. Ce n'est pas à leur volonté, ce n'est pas même à leur génie qu'il faut faire honneur de cette situation privilégiée. Les fleuves qui rencontrent la multitude éparse des ruisseaux les absorbent en passant dans leur sein majestueux, élargi par son irrésistible cours. Ainsi, en ces époques où les sciences se réforment sous l'action de révolutions puissantes, quelques hommes supérieurs sont comme invinciblement amenés à exprimer les idées, à résumer les travaux des âges, et condensent dans leurs livres la sagesse des siècles. Ces mortels, rares désormais, passent comme à l'état de symboles. Tels furent Homère, Euclide, Platon, Aristote, et tel fut, à l'âge d'or de la scolastique, saint Thomas lui-même. On s'est demandé, dans le camp des adversaires, si c'est au XIII<sup>e</sup> siècle que l'on veut ramener les esprits. De telles questions ne sont pas sérieuses. On ne veut ramener l'esprit qu'à lui-même. Bien avant Léon XIII, M. Barthélemy Saint-Hilaire a écrit que depuis Aristote la logique n'a plus fait de progrès et qu'éternellement il faut en revenir à ce maître. C'est trop louer Aristote, peut-être ! Mais par cette louange, le commentateur érudit du Stagyrite songeait-il à faire retourner la pensée de vingt siècles en arrière ?

A ce propos, la *Flandre libérale* s'écrie qu'il n'y a qu'un fou qui tiendrait Platon pour un maître que nul ne pourrait désormais surpasser ! C'est très juste. Seulement, le Pontife ne circonscrit pas dans le thomisme l'activité de l'esprit, puisqu'il recommande à la sympathie de tous les découvertes et les justes vues des hommes modernes.

Nul génie, si puissant qu'il soit, n'épuise l'idée, n'égale la nature, éternelles révélatrices ! Les questions que méditèrent les sages des plateaux de l'Indus et des écoles de la grande Grèce, les doutes qui tourmentèrent Platon, Aristote et Sextus, les hautes aspirations de saint Anselme, de saint Bonaventure, de saint Thomas, sont nos ques-

tions, nos doutes, nos aspirations. Leur vie est la nôtre; nous sentons avec l'âme de nos pères; nous avons hérité de leurs ambitions glorieuses, de leurs déceptions, de l'incurable mélancolie rivée aux hauts problèmes. En ce sens, le rôle de la philosophie n'est pas moins de poser les questions que de les résoudre. Ceux là seuls ont réponse à tout qui n'approfondissent rien. La science de la pensée se partage avec la religion comme avec l'art le domaine de l'idéal, où les intuitions prophétiques du génie ont leur place à côté, et quelquefois au dessus des résultats précis de l'induction expérimentale. Comme la religion, dans son ascension vers l'Infini; comme l'art, dans son effort désespéré à exprimer quelque face de l'éternelle Beauté, la Philosophie revendique dans son œuvre une part de liberté, un droit de divination, si j'ose ainsi parler. C'est par ce côté qu'elle diffère des sciences proprement dites, asservies de toute façon à la réalité concrète, aux contours des choses tangibles. L'utilité de la philosophie consiste précisément à élever le niveau des esprits, à leur imprimer cet élan désintéressé vers les régions suprasensibles qui est l'âme de toute civilisation. Voilà pourquoi, comme l'observe excellemment un penseur (1), les grandes thèses de la philosophie restent toujours jeunes, excitent un intérêt persistant. Chaque âge les reprend avec les lumières dont il dispose, et leur donne des développements plus étendus dans une unité plus rigoureuse. Beaucoup de doctrines scientifiques des anciens sont devenues surannées, mais leurs hypothèses métaphysiques ont gardé autant de charme que leurs œuvres d'art. Seulement, au lieu de reprendre sans trêve à nouveau la solution de l'énigme de la nature et de la conscience, ne serait-il pas sage de conserver, pour les perfectionner sans cesse, les découvertes anciennes? Vaut-il mieux que l'intelligence vive d'une pensée toujours recommençante et personnelle que de la vaste raison des siècles? N'emploierions-nous pas avec plus d'utilité nos veilles en agrandissant la doctrine qu'en la changeant chaque jour, dans l'espoir d'attacher notre nom à quelque système? Eh? avec quelque force d'esprit, il n'est pas malaise d'imaginer une nouvelle synthèse scientifique. Qui l'ignore? Ce sont les circonstances, la naissance, la richesse, la protection qui, avec quelques bassesses, font la fortune dans le monde de la science, comme dans la vie civile. Trop souvent, par ce temps-ci, « réussir » pour le savant, c'est abdiquer devant le terrorisme ou devant la licence. La liberté dans la modération est le propre des grands caractères; et les grands caractères deviennent aussi rares qu'à l'époque de Marc-Aurèle qui s'en plaignait aux dieux!

(1) Voir la belle Introduction de M. Boutroux de la Faculté de Nancy à sa traduction de l'*Histoire de la philosophie* du Dr D. Zeller de Berlin.

Quoi qu'il en soit, l'ère des « métaphysiques, » des constructions idéales semble close pour longtemps. Qu'on nous dise ce que les philosophes ont trouvé d'essentiel, depuis Descartes, qui ne se trouve en germe dans Aristote, dans Platon, cette double personnification de l'analyse et de la synthèse mentales ! Quelle vue stable et réellement universelle a été ajoutée, dans la spéculation chrétienne, aux doctrines de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin ?

Nous avons dû examiner la plupart des œuvres un peu considérables de la philosophie séparée de ces derniers temps. Notre conviction sincère est que sur un très grand nombre de points, les dissentiments entre les grands docteurs et les savants modernes sont plus apparents que réels : ils ont leur source plutôt dans les dissidences religieuses et politiques que dans la philosophie : la méthode, souvent, diffère plus que les doctrines.

Quel est le chercheur de ce temps-ci dont l'œuvre exerce dans l'école positiviste la plus puissante attraction ? Sans conteste, c'est lord Herbert Spencer. D'où vient au célèbre philosophe anglais cette influence ? Précisément du caractère encyclopédique de sa doctrine. Avec des thèses bien différentes, nul, parmi les hommes contemporains, ne rappelle à ce degré Aristote.

Non qu'il faille dénier aux hommes modernes leur rôle spécial dans la culture philosophique ! Les anciens ont eu leur mission, nous avons la nôtre. Ils ont tracé les cadres spéculatifs et généraux de la philosophie. A cette construction théorique succède à présent l'investigation des détails et l'application de la méthode expérimentale et psychologique aux principes et aux lois. En ce sens, une partie considérable de la philosophie est en voie de rénovation. Ceux qui viendront après nous pourront, dans une meilleure harmonie, montrer l'accord des faits et de l'idée.

Chaque siècle, que dis-je ? chaque penseur aspire à associer dans sa contemplation solitaire les divers moments de l'idée.

Toute grande période de culture intellectuelle en offre aussi la réunion partielle ; car la pensée d'Aristote est aussi vraie que profonde : les sciences et les arts ont été plusieurs fois constitués et perdus ! Ainsi du siècle de Platon, de celui des Alexandrins, des Scolastiques et de la Renaissance, ainsi de notre siècle.

Chaque individu a sa part dans l'immense travail ; ceux-ci poursuivent la patiente analyse des faits ; d'autres méditent leur synthèse ; ceux-là recherchent les lois ultimes ou s'obstinent à trouver le lien des choses et l'unité rassemblant en faisceau les phénomènes dispersés ; et dans cette multitude déjà glorieuse surgissent de loin en loin des hommes qui ouvrent des voies insoupçonnées, ou des maîtres traçant d'une

plume à laquelle rien ne se dérobe, les étapes que la science a parcourues déjà. Les inventeurs des grands systèmes ont ce mérite qu'ils soulèvent la pensée au-dessus d'elle-même et provoquent son essor, jusque par leurs défaillances. Ces hommes marqués du signe redoutable des pressentiments, supérieurs à leurs semblables et à eux-mêmes, par le secret et douloureux commerce avec l'Absolu, semblent prédestinés à avertir leurs frères que par delà les doctrines les plus sages et les méthodes les mieux ordonnées, il reste des horizons peut-être à jamais interdits à notre curiosité, mais dont la fascination excite l'effort, et projette quelque lumière jusque sur les régions permises à la science commune. Il restera toujours vrai que ces intuitions mêlées de ténèbres sont le lot d'un très petit nombre; et combien s'y sont portés par un orgueil dont témoignent des errements fameux! La doctrine-type pour l'ensemble des hommes, de l'avis des plus habiles, demeure celle qui, faisant converger les nobles pensées de tous les systèmes, les réunit dans une ordonnance savante et harmonieuse, préserve l'esprit des vains écarts, de l'idéalisme mystique autant que du matérialisme étroit; et ajoute à l'élévation une solidité éprouvée. Sous ce rapport, ce qu'Aristote fut dans le monde ancien, saint Thomas l'est dans nos âges modernes, pour les écoles chrétiennes (1). Le docte Pontife, dans lequel le monde voit avec vénération la science profonde rehausser la majesté, vient de nous le rappeler par un acte dont les conséquences pourront être d'un bonheur inespéré. Un péripatéticien bien connu, M. Ch. Waddington, porte sur l'Encyclique de Léon XIII un jugement à peu près pareil, et ajoute : « Dans l'éducation patriotique dont la France revendique aujourd'hui le privilège, et où les sciences ont peu à peu conquis leur place légitime, ce qui doit dominer ce sont encore les lettres,

(1) La scienza cristiana che oggi si richiede, deve essere assai più vasta di quella che finora non fu. Essa dee conservare la tradizione del passato, raccogliere il presente, indirizzarsi all' avvenire. Dee saper fare la cerna del vero dal falso cui è mescolato; incorporarsi tutti gli acquisti di cui l'intelletto umano si è arricchito finora per ogni via: condurre perciò a sè il mondo della speculazione e dell' arte, del diritto, della politica, della vita pratica, pubblica e privata, civile e domestica, onde nulla di vero le resti straniero; e comporre a tal modo insieme la Fede e la ragione, l'autorità e la libertà, la Religione e la civiltà, concordi per natura, cessando il dissidio innaturale che le turba. Questa è la scienza che la *vera altezza dei tempi* domanda.

Il carico è enorme, ma tutto è possibile con la Fede. La Fede è la luce indefettibile della mente, il retto amore del cuore, la invitata virtù operativa dell' animo. Fu per essa che S. Benedetto valse a dar luogo a tante meraviglie. Basta a provarlo la *Somma Teologica*, enciclopedia organica e stupenda di tutto il sapere umano del tempo anteriore e del suo; in cui la credenza più semplice si armonizza con la ragione più spiegata; che conclude il movimento precedente del pensiero, e lo spinge innanzi; e solo per tanta virtù divenne per secoli il codice dell' umanità. — Prof.<sup>re</sup> Enrico Cenni : *S. Benedetto e la Civiltà*, p. 81.

parce qu'elles parlent à notre jeunesse de ce qui donne du prix à la vie de l'homme et du citoyen, le beau, le bien, l'idéal. Or la cause des lettres ainsi entendue se confond avec celle de la philosophie qui, en même temps qu'elle tient à la science par ses méthodes, touche à la haute poésie par son objet. D'un côté elle élève la science en l'idéalisant ; de l'autre elle confirme les pressentiments du cœur et de l'imagination en découvrant le principe de ce que rêve le poète. « Les mathématiques, disait Aristote, ne connaissent pas la différence du bien et du mal. » Cela n'est pas moins vrai de la physique, de la chimie et de la physiologie : elles laissent à la poésie le soin de célébrer les splendeurs du bien, et à la métaphysique celui de démontrer la réalité. La tâche peut paraître difficile ; elle n'en n'est que plus belle, car elle répond aux plus nobles ambitions de l'humanité (1). »

La culture de la philosophie a toujours été l'une des gloires les plus pures du clergé. Le Pape nous exhorte à maintenir ces traditions si honorables ; à poursuivre des études dont l'impérieuse nécessité se fait chaque jour plus grande et auxquelles se rallient les meilleurs, les plus larges esprits. Pour y réussir, la pratique éclairée de la méthode inductive et de la science comparée apportera son appoint à l'analyse intérieure, à la spéculation, aux recherches de l'histoire, aux témoignages de l'érudition. La philosophie doit s'étendre à tous ces domaines qui de fort près touchent le sien, puisqu'elle part des données de la sensation et de la vie inconsciente elle-même. L'ambition des penseurs ne doit plus être seulement de dresser aux épreuves banales quelques récipiendaires novices. La philosophie est assez noble pour se voir cultiver par amour d'elle-même, pour les jouissances supérieures qu'elle apporte à l'âme, pour son utilité sociale dans la restauration des principes et l'élévation du niveau intellectuel. Ce n'est plus à l'initiative individuelle que pourra être dévolu le territoire chaque jour agrandi de la science. Des travaux exécutés en commun par les membres des académies, et des instituts de philosophie chrétienne assureront aux labeurs la suite, la constance, la sévère critique, le concours des aptitudes diverses et la tolérance dans l'urbanité (2).

La Société romaine de saint Thomas d'Aquin, si florissante déjà, sera appelée sans doute à recruter dans tous les pays des adhérents à son large programme qui n'exclut aucun ordre d'investigations et accueille toutes les découvertes scientifiques, avec cette bonne grâce que recommande à tous l'auguste Pontife.

En nous conviant à l'investigation des doctrines scolastiques et de

(1) *Journal des Débats*, 16 octobre 1879.


(2) Voir la Lettre récente de S. S. à l'Eminentissime de Lucca.

toutes les branches scientifiques qui en sont devenues le vaste complément, Léon XIII nous avertit de remonter aux sources elles-mêmes, et de ne plus nous contenter de ces abrégés ineptes, qu'on estime clairs parce qu'ils sont superficiels, et précis parce qu'ils sont tranchants. De fait, saint Thomas est plus lucide que la plupart de ses exégètes ! C'est le texte que voudront méditer les générations nouvelles, non seulement les gloses. Qui pourrait prévoir les résultats de la Renaissance intellectuelle ? Peut-être reverrons-nous, provoqués par le Chef de l'Eglise, des jours glorieux par l'honneur des lettres, les œuvres du génie, les productions de l'art et la politesse de l'esprit. La Belgique, placée au centre des trois grandes nations qui tiennent en Europe le sceptre de la pensée prendrait, si elle le veut, une large part dans ce triomphe ; elle ressusciterait dans ses fils la renommée de tant d'illustres devanciers. Pour l'Europe entière, la restauration de la Philosophie serait une aurore de sécurité et de progrès. Par elle, dirions-nous avec un écrivain célèbre, « l'esprit humain reviendrait à l'ancien idéal trahi et délaissé pour d'illusoire promesses, à celui que le positivisme a détruit sans pouvoir le remplacer et qui renaîtra de ses ruines d'un jour plus fort, plus vivant, plus libre que jamais dans la conscience de l'homme (1). »

Les papes savants ont toujours donné au monde un règne de paix. A la voix aimée de Léon XIII, qui lui est deux fois chère, notre patrie retrouverait une source de concorde, d'apaisement et de gloire dans la culture de la première des connaissances humaines : la fière science de l'Idée.

Dr A. VAN WEDDINGEN.

(1) E. Caro, de l'Académie française : *Le Pessimisme. Conclusion.*







# LETTRE

## DE NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE LÉON XIII

A L'ÉMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR ANTONIN, ÉVÊQUE DE PRÉNESTE, CARDINAL DE LUCA, PRÉFET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES ÉTUDES.

*A notre vénérable frère Antonin de Luca, cardinal de la sainte Eglise romaine, évêque de Préneste, préfet de la Sacrée Congrégation des études.*

LÉON XIII, PAPE,

Vénérable frère,

Salut et bénédiction apostolique.

La réflexion et l'expérience Nous ont fait comprendre depuis longtemps que l'odieuse guerre engagée en ce moment contre l'Eglise et contre la société humaine elle-même ne pouvait être plus promptement et plus efficacement apaisée, moyennant le secours de Dieu, que par une restauration des vrais principes de la science et de la conduite au moyen des études philosophiques; et c'est pourquoi il importe à l'intérêt général qu'une saine et solide philosophie refleurisse partout.

Dans ce but Nous avons adressé dernièrement à tous les évêques de l'univers des lettres encycliques, dans lesquelles Nous avons montré par de nombreux arguments qu'il ne fallait demander un pareil service qu'à la philosophie chrétienne engendrée et mise au jour par les premiers Pères de l'Eglise, laquelle, en même temps qu'elle convient éminemment à la foi catholique, fournit aussi d'utiles ressources pour la défense et l'illustration de cette foi. Nous avons rappelé que, dans la suite des âges, cette philosophie, si féconde en grands fruits, avait été recueillie, comme par droit d'héritage, par saint Thomas d'Aquin, le Maître des scolastiques, et qu'il avait montré tant de force et de puissance à la coordonner, l'élucider et l'accroître, qu'il paraît avoir rempli abondamment la mesure de son surnom de Docteur Angélique. Mais Nous avons principalement exhorté les évêques à joindre leurs efforts aux nôtres pour entreprendre de réveiller cette ancienne philosophie, déchuë de son rang et déjà presque tombée, et de la remettre à son antique place d'honneur en la rendant aux écoles catholiques.

Notre joie a été grande de savoir que Nos lettres avaient rencontré partout, avec l'assistance de Dieu, une entière déférence et un rare assentiment dans les esprits. C'est de quoi témoignent abondamment les nombreuses lettres que Nous avons reçues des évêques d'Italie surtout, et de ceux de France, d'Espagne et d'Irlande, lettres particulières ou lettres collectives d'évêques de la même province ou du même pays, qui nous ont fait connaître les nobles sentiments de leur esprit. Le suffrage spontané et respectueux des hommes doctes ne Nous a pas manqué non plus, car les princes de l'érudition dans les académies Nous ont témoigné la même opinion sur notre écrit que les pontifes des choses saintes. Ce qui nous plaît surtout dans ces lettres, c'est le témoignage de soumission qui y est donné à Notre autorité et à ce siège apostolique ; le sentiment et les suffrages de leurs auteurs Nous sont également agréables. Il n'y a qu'une voix, qu'une seule opinion pour reconnaître que Nos lettres ont indiqué et signalé justement où est la racine des maux présents, et où par conséquent il faut chercher le remède. Tous sont d'avis que la raison humaine, si elle s'écarte de la divine autorité de la foi, est exposée aux flots du doute et aux dangers prochains de l'erreur ; mais qu'au contraire elle évitera facilement ces périls, si les hommes se réfugient dans la philosophie catholique.

C'est pourquoi, vénérable frère, Nous désirons instamment que la doctrine de saint Thomas, pleinement conforme à la vérité de la foi, revive au plus tôt et dans toutes les écoles catholiques, et en particulier dans cette capitale du nom catholique, laquelle, en tant que le siège du souverain Pontife, doit l'emporter sur les autres villes par la gloire des meilleures doctrines. C'est à Rome aussi, centre de l'unité catholique, que les jeunes gens de toutes les contrées de la terre ont coutume d'accourir en grand nombre, pour puiser plus largement qu'ailleurs, auprès de l'auguste chaire du bienheureux Pierre, la pure et incorruptible sagesse. Si donc la source de cette philosophie chrétienne dont Nous avons parlé coule amplement ici, elle ne sera pas renfermée dans les limites de la Ville seule, mais elle s'épanchera, comme un fleuve abondant, chez tous les peuples.

Ainsi, Nous avons eu soin d'abord qu'au séminaire Romain, au lycée Grégorien, au collège Urbanien et dans les autres encore soumis à Notre autorité, les sciences philosophiques soient simplement, clairement et largement enseignées et cultivées selon l'esprit et les principes du Docteur Angélique. Et Nous voulons surtout que les professeurs donnent tous leurs soins et tous leurs efforts à distribuer avec attrait et fruit, dans des explications et des commentaires, les richesses de doctrine qu'ils auront recueillies eux-mêmes dans les volumes de saint Thomas.

En outre, pour que ces études soient plus en vigueur et fleurissent davantage, il faut faire en sorte que les amateurs en philosophie scolastique travaillent de tout leur pouvoir en sa faveur ; surtout qu'ils se forment en sociétés, qu'ils tiennent des réunions dans lesquelles ils mettront chacun en commun les fruits de leurs études, et les feront concourir à l'utilité générale.

Ces sentiments et cette pensée, Nous avons voulu vous les communi-

quer, vénérable frère, à vous qui, dans la Sacrée Congrégation, présidez à la direction des études, Nous fondant sur l'espoir certain que, dans cette affaire, votre habileté et votre prudence ne Nous manqueront pas. En effet, vous n'ignorez pas que les réunions d'hommes savants, ou académies, ont été comme de très nobles gymnases où les hommes qui se distinguaient par la doctrine et la vivacité de leur esprit, en même temps qu'ils s'exerçaient eux-mêmes utilement à écrire et à discuter entre eux sur les plus grandes choses, enseignaient les adolescents, au plus grand profit des sciences.

C'est grâce à cette excellente coutume et à cet usage d'unir les forces et de concentrer les lumières de l'intelligence, qu'on a vu s'élever d'illustres collèges de docteurs, appliqués les uns à plusieurs enseignements à la fois, les autres à un seul. Aussi la renommée et la gloire sont demeurées vivantes de ceux qui, favorisés par un grand nombre de Pontifes romains, fleurirent partout, comme en notre Italie, à Bologne, à Padoue, à Salerne, et d'autres ailleurs. Or, puisque si grandes furent la réputation et l'utilité de ces réunions volontaires d'hommes se rassemblant pour cultiver et perfectionner les études; puisqu'aujourd'hui même il reste tant de témoignages de cette utilité et de cette gloire, il est certain que Nous devons user de ce même secours, afin que Nous puissions exécuter plus pleinement notre dessein.

C'est pourquoi Nous avons décidé de fonder à Rome une réunion académique qui, sous le nom et le patronage de saint Thomas d'Aquin, appliquera ses études et son zèle à expliquer et à interpréter ses œuvres, qui exposera ses doctrines et les comparera avec les doctrines des autres philosophes, soit anciens, soit récents; qui démontrera la force et les motifs de ses sentences; qui s'efforcera de propager cette salutaire doctrine, et d'appliquer à la réfutation des erreurs qui se multiplient les éclaircissements des découvertes récentes.

C'est pourquoi, vénérable frère, à vous dont Nous connaissons l'éclat du savoir, ainsi que la promptitude d'esprit et le goût de toutes les choses qui intéressent l'homme, Nous donnons la charge d'exécuter notre dessein. Cependant, considérez la chose plus à fond, et lorsque vous aurez un moyen qui répondra opportunément à nos desseins, vous le consignerez dans une lettre qui Nous sera soumise, afin que Nous l'approuvions et lui donnions le sceau de notre autorité.

Enfin, pour répandre plus au loin et disséminer la sagesse du Docteur Angélique, Nous décidons que toutes ses œuvres seront de nouveau éditées intrégalement, à l'exemple de ce que fit saint Pie V, notre prédécesseur, illustre par la gloire de ses actes publics et la sainteté de sa vie, et qui obtient tant de succès en cette entreprise que les exemplaires des œuvres de saint Thomas, publiées par son ordre, sont du plus grand prix pour les hommes savants et sont recherchés avec beaucoup de soin. Mais, plus cette édition est rare, plus il est désirable d'en entreprendre une autre qui, par la noblesse et la dignité, puisse être comparée à l'édition Piennese. Car les autres, tant anciennes que modernes, ne paraissent pas avoir rencontré la perfection, soit parce qu'elles ne renferment pas tous les écrits de

saint Thomas, soit parce qu'elles sont dépourvues des commentaires de ses meilleurs interprètes et commentateurs, soit parce qu'elles ont été préparées avec peu de soin.

Or, il y a un espoir certain qu'on répondrait à cette nécessité par une édition nouvelle qui renferme absolument tous les écrits du saint docteur, et qui imprimée avec des caractères aussi beaux que possible serait corrigée avec soin, en s'aidant des manuscrits qui ont été mis au jour et en usage de notre temps. Nous aurons soin de faire éditer en même temps les œuvres de ses plus illustres interprètes, comme Thomas de Vico, le cardinal Cajetan et Ferrari, œuvres par lesquelles comme par autant de ruisseaux abondants, découle la doctrine d'un si grand homme.

La grandeur et la difficulté de l'entreprise se présentent, il est vrai, à notre esprit ; mais elles ne Nous détournent pas de l'entreprendre bientôt avec une grande activité. Car Nous avons confiance qu'en une affaire si grave, qui importe tant au bien commun de l'Eglise, Nous serons assisté du secours divin, du concours zélé des évêques, ainsi que de votre prudence et de votre habileté, que Nous considérons et connaissons depuis longtemps.

Cependant, vénérable frère, comme témoignage de notre grande affection, Nous vous donnons du fond du cœur la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 octobre de l'année 1879, la seconde de notre pontificat.

LÉON XIII, PAPE.





Teal.

1204

MEME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

**Éléments raisonnés de la Religion** (les). *Apologetique fondamentale* appropriée aux cours supérieurs d'Humanités et de Philosophie. 4<sup>me</sup> édition, revue, remaniée et considérablement augmentée. Ouvrage approuvé par LL. EE. les Cardinaux de Malines, de Poitiers et M<sup>gr</sup> l'Évêque de Liège. Un beau vol. in-8° de 600 pages. 4 50

**Notre-Dame de Montaignu.** *Monographie religieuse.* — (Le Paysage et le Sanctuaire. — Légende origines, et développement de la dévotion à Notre-Dame du Chêne de Montaignu. — Le Pèlerinage et les Processions. — Miracles et Grâces surnaturelles. — Plan des Sanctuaires nationaux dans l'économie générale de la Religion de J.-C.) 2<sup>me</sup> édition. Un beau vol. in-42. — Elzévir. 3 00

**De Miraculo** deque ejus in christiana demonstratione usu et valore. — *Dissertatio inauguralis.* 4 vol. in-8° 5 00

**Essai critique sur la philosophie de S. Anselme de Cantorbéry.** Mémoire couronné par l'Académie Royale de Belgique. 1 vol. in-8° 5 00

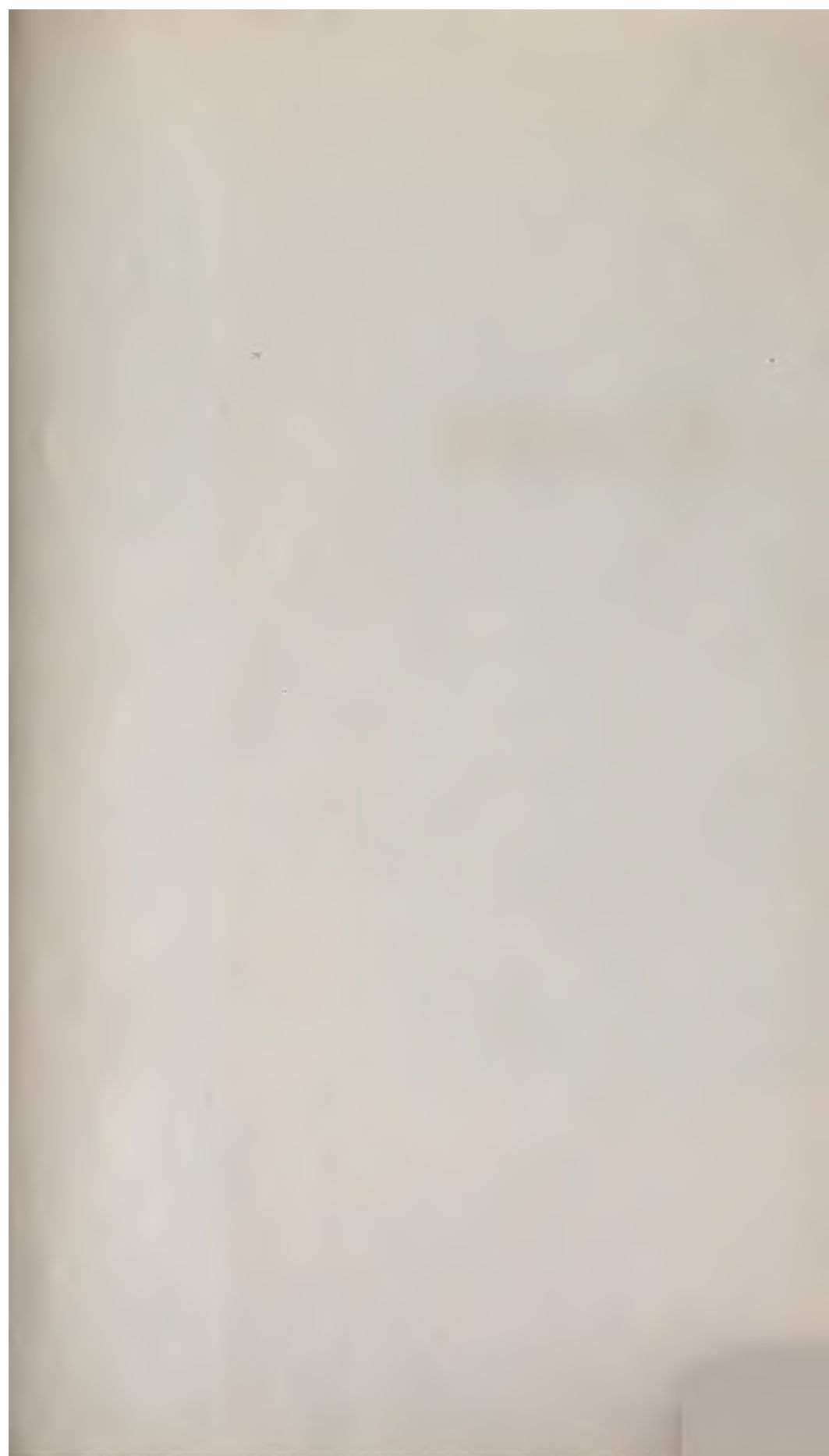
**L'Homme, sa nature, son âme, ses facultés et sa fin,** d'après la Doctrine de *Saint Thomas d'Aquin* par Mgr DE LA BOULLERIE, Coadjuteur de Bordeaux. Un beau vol. in-8° 6 00

**Collegii Salmanticensis Cursus Theologicus** juxta miram Divi Thomæ Præceptoris Angelici doctrinam; editio nova, correctæ. Environ 25 volumes grand in-8° (petit in-4° à deux colonnes. — 42 volumes sont en vente. — 4 volumes paraîtront chaque année.) Prix du volume 10 00

**F. C. R. Billuart, Summa Sancti Thomæ.** 8 beaux vol. in-4° à 2 colonnes. Édition publiée sous les auspices de M<sup>gr</sup> l'évêque d'Arras. Prix 40 00

**Appendices,** volume complémentaire contenant toutes les décisions des Congrégations romaines depuis Billuart, c'est-à-dire depuis deux siècles, y compris les décrets du Concile du Vatican. 1 vol. in-4° à 2 col. Prix 10 00

Bruxelles. — Imprimerie POLLEUNIS et CEUTERICK, rue de la Putterlic.







This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine is incurred by retaining it  
beyond the specified time.

Please return promptly.

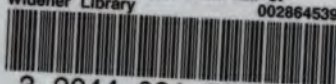
5503663  
52270  
MAR 10 1977  
MAR 10 1977

C 71.189.24

L'Encyclique de S.S. Leon XIII et

Widener Library

002864539



3 2044 081 701 344